

VOYAGE
AU
CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,
ET
AUTOUR DU MONDE
AVEC LE CAPITAINE COOK;

ET PRINCIPALEMENT

DANS LE PAYS DES HOTTENTOTS ET DES CAFFRES.

Par ANDRÉ SPARRMAN, Docteur en Médecine, de l'Académie des Sciences, et Directeur du Cabinet royal d'Histoire naturelle de Stockholm.

Avec Cartes, Figures et Planches en taille-douce.

Traduit par M. LE TOURNEUR.

TOME TROISIEME.



A PARIS;
Chez BUISSON, Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, no. 13.

M. DCC. LXXXVII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

VOYAGE
AU
CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,
ET
AUTOUR DU MONDE
AVEC LE CAPITAINE COOK.

CHAPITRE XIV.

Résidence à Agter Bruntjes-hoogte.

NOTRE premier hospice fut la maison d'un vieux chasseur d'éléphans nommé *Prinstlo*; il étoit le premier qui fût venu habiter ce canton, et il avoit établi au pied d'une haute montagne une ferme dans la plus belle situation de tout ce district, et peut-être de toute l'Afrique. Le matin et le soir le thermomètre étoit environ à 60 degrés.

1775. Décemb.

Le 30, placé dans la maison, il étoit à 60 degrés, à sept heures du matin; et le soir, à 67.

Le 31, veille du nouvel an, et qui se

trouvoit être le samedi, fut célébré par un
1775. pseaume ou deux, et ensuite par une partie
Décem. de cartes. Mes hôtes m'apprirent que les mois d'hiver, juillet et août, étoient plus froids qu'au Cap; que la terre y est couverte ordinairement pendant deux jours de deux pouces de neige; que dans cette saison, comme dans les autres, ils tenoient pendant la nuit leur gros bétail et leurs moutons dans un parc, en plein air, d'où ils les faisoient sortir le jour pour aller chercher leur nourriture.

Agter Bruntjes-hoogte, où nous venions
1776. d'arriver, est un pays assez plat. Il com-
Janv. mence vers la source de la petite *Vish-rivier*. Il est séparé de *Camdebo* par *Bruntjes-hoogten*, montagnes de *Bruntjes*. Ce pays est donc, par rapport à *Camdebo*, derrière (Agter) *Bruntjes-hoogte*. Les *Sneeuwbergen* (montagnes de neige), ainsi nommées de ce que les plus hautes en sont, dit-on, couvertes dans l'hiver, et qu'elle y demeure durant une partie de l'été, sont situées au nord de *Camdebo*. Ces montagnes sont vraisemblablement de la même nature que celles de *Roggeveld* et *Bockeveld*, et peut être même font-elles partie de la chaîne que forment ces dernières.

Les plus basses *Sneeuwbergen* sont habi-

tées toute l'année, mais l'hiver est fort rude au sommet des plus hautes; ce qui fait que les Colons les quittent ordinairement dans cette saison, pour descendre à *Camdebo*. 1776. Janv.

Quelquefois aussi les habitans de ces montagnes les plus éloignées sont obligés de déserter entièrement leurs possessions, chassés par des ennemis perfides et terribles : ce sont des *hommes-boshis* de la race la plus sauvage, et qui ne vivent que de pillage, ceux que j'ai décrits tome Ier. page 259. Ils se tiennent cachés en embuscade, et delà lancent sur les bergers leurs flêches empoisonnées, les tuent, et chassent devant eux tout le troupeau, quelquefois composé de plusieurs centaines de brebis, la principale et souvent la seule richesse du fermier.

S'ils ne peuvent emmener avec eux le troupeau entier, et qu'ils en aient le tems, ils tueront, en faisant retraite, ou blesseront tout le reste. Il seroit inutile de vouloir les poursuivre. Ils savent courir et gravir les montagnes les plus escarpées avec une vîtesse presqu'égale à celle des singes, et du sommet ils roulent des quartiers de roches sur ceux qui auroient la témérité de les y suivre. Quand la nuit vient, ils sortent de ces retranchemens par des chemins

1776. Janv.

qu'eux seuls connoissent. Ces bandits avoient depuis peu quitté, comme de concert, leurs repaires, qui sont ordinairement des creux de rocher, et s'étoient rassemblés par troupes de plusieurs centaines, pour aller en corps commettre de nouveaux brigandages.

Comme j'étois à *Agter Bruntjes-hoogte*, il y passa un fermier que les *Boshis* avoient obligé de fuir de ces montagnes. Il étoit accompagné de sa famille, de ses serviteurs, de son bétail, et cherchoit un autre lieu où il pût fonder avec plus de sureté un nouvel établissement. Il nous dit que les *Boshis* devenoient de jour en jour plus hardis, et que leur nombre sembloit s'augmenter, à mesure que les Colons mettoient plus d'acharnement à en exterminer la race. C'étoit sans-doute la cause qui avoit porté les *Boshis* à se réunir en troupes nombreuses, pour s'opposer à leur tour aux usurpations des Colons, qui les avoient déja chassés de la plupart de leurs demeures favorites, et des lieux les plus favorables à leur chasse.

Le même fermier nous raconta qu'un paysan avoit été assiégé par des *Boshis* dans sa chaumière, lui, sa femme et ses enfans, et qu'il n'avoit pu s'en débarrasser qu'à force de les fusiller. Ils avoient récemment

enlevé à un autre fermier la meilleure partie de son bétail, quoiqu'ils eussent essuyé peu de tems auparavant un échec terrible, comme on va le voir. 1776. Janv.

Plusieurs fermiers, voyant qu'il leur étoit impossible de joindre les *Boshis*, ni à la course, ni d'aucune autre manière, s'avisèrent d'un stratagême. Ils tuèrent une vache marine, dont ils n'emportèrent qu'une petite portion, laissant le reste de cette vaste proie pour appât à leurs ennemis. Cependant ils eurent soin de se tenir en embuscade à peu de distance. Les *Boshis*, alléchés par cette amorce, descendent allégrement de leurs repaires, eux, leurs femmes et leurs enfans, se promettant une ample curée. Alors les fermiers les investissent et changent la fête en une scène d'horreur et de carnage.

Les Colons n'épargnèrent, nous dit-on, et ils n'épargnent jamais, ni les femmes enceintes des *Boshis*, ni les enfans à la mamelle, à moins qu'ils ne les trouvent propres à augmenter le nombre de leurs esclaves. Il règne entr'eux un esprit de haine et de vengeance que les habitans sur-tout ont soin de fomenter. Dès qu'un Colon entrevoit un homme *Boshi*, il le tire à l'instant, lâche sur lui ses chevaux et ses chiens,

les anime à le poursuivre, et chasse le
1776. misérable sauvage avec plus de fureur et
Janv. d'acharnement que si s'étoit un loup ou quelqu'autre bête féroce. Si les habitans apprennent que les *Boshis* sont en plaine, ils vont à cheval les attaquer. Quoique les sauvages soient en très-grand nombre, quelques paysans suffisent pour les mettre en déroute; Car ceux-ci ont soin de se tenir toujours à la distance de cent ou cent cinquante pas. Ils ont dans leurs gros mousquets une forte charge; ils descendent de cheval, posent leur arme sur son appui, comme il est d'usage, pour pouvoir ajuster avec plus de certitude; et l'on m'a assuré que d'une seule balle ils perçoient quelquefois six, sept et huit hommes; ce qui est d'autant plus probable, que les *Boshis*, lorsqu'ils se voient attaqués, se réunissent en un peloton, et se tiennent extrêmement serrés. Ils peuvent, il est vrai, lancer une flêche à deux cent pas; mais comme elle décrit necessairement dans l'air une ligne courbe, ils ne sont jamais sûrs de leur coup; d'ailleurs, si par hasard elle tomboit sur un des fermiers, elle auroit perdu sa force à cette distance; à peine pourroit-elle percer leurs chapeaux ou les gros habits de fil ou de laine dont ils sont couverts.

Dans le canton de *Sneeuw-berg*, le Landrost avoit donné à un fermier le titre de *veld corporal* (caporal des campagnes). Son office étoit de commander dans ces petites guerres, et d'ordonner alternativement à tous habitans de la contrée, divisés en différentes compagnies, de marcher pour la défense du pays contre ses habitans originaires. Le gouvernement n'est à la vérité complice des cruautés exercées par ses sujets, qu'en négligeant d'en prendre connoissance; mais c'est aussi de sa part un excès de négligence, d'avoir laissé une nation entière à la merci de chaque paysan individuellement, et même de quiconque juge à propos d'envahir les terres des sauvages. L'on devoit naturellement attendre qu'excités par l'intérêt, animés par un esprit de vindication, et n'étant réprimés par aucun frein, les habitans usurpateurs auroient bientôt oublié la prudence et l'humanité. Je n'accuse pourtant pas tous les Colons de participer à ces cruautés, et à tant d'autres qui se commettent trop fréquemment sur ce coin du globe. Tandis que quelques-uns s'enrichissent, à force d'inhumanité, il en est qui gémissent, qui tremblent que tous ces crimes n'attirent à la fin la vengeance

1776. Janv.

1776. Janv.

céleste sur la tête de leurs enfans, et la malédiction sur leurs possessions.

On n'a fait jusqu'à présent aucune tentative pour civiliser les *Boshis* nés dans les bois, pour les rendre meilleurs et même plus utiles aux Colons; mais si l'on peut former quelque conjecture, d'après le caractère de ceux qui se sont loués au service des Chrétiens, ou de ceux qui, après avoir été faits esclaves, ne se sont point évadés, ce projet ne me semble nullement impossible. Il est vrai que l'opinion désavantageuse qu'on a conçue et qu'on entretient de cette race d'hommes, la conduite qu'on a tenue jusqu'à présent envers eux, doivent nécessairement mettre des obstacles au succès d'une entreprise de cette nature. Si ce qu'on m'a assuré est vrai, les Hottentots primitifs, qui résidoient originairement à *Agter-bruntjes-hoogte*, vivoient paisiblement avec les premiers Chrétiens qui vinrent s'y établir. Ils leur rendoient de bons offices. Un de leurs agneaux s'étoit-il égaré; les Hottentots alloient, souvent sans en être priés, le chercher, et le leur rapportoient. Mais à la fin ils se sont aussi retirés, et ont pris le parti d'aller vivre cachés et errans, comme les *Boshis*, dans des cavernes et dans des recoins du pays. Cependant, com-

me ils sont en petit nombre, ils ne sont
ni aussi hardis ni aussi entreprenans que les 1776.
vrais *Boshis*. La couleur de leur peau tire Janv.
plus sur le jaune : aussi sont-ils regardés comme une nation différente des autres; et on les appelle *Chinois* ou *Hottentots-Chinois*.

La principale résidence de ces fugitifs est sur le bord des deux *Vish rivier ;* j'en ai vu plusieurs qui étoient tous de bons et fidelles esclaves. Tandis que nous rôdions, comme eux, par monts et par vaux, dans le canton qu'ils habitent, nous vîmes en différentes places les traces de leurs feux, et plusieurs autres marques évidentes qu'ils n'étoient pas fort loin de nous. Il ne leur eût pas été difficile, ce me semble, de nous harceler et de nous faire beaucoup de mal. Je ne sais si ce fut la stupidité ou la douceur naturelle de leur caractère, ou la crainte, qui les retint, mais certainement ils ne cherchèrent nullement à nous nuire. Si la douceur fait le fond du caractère de ces hommes, et qu'ils ne soient pas plus mal-faisans envers les autres qu'ils ne l'ont été envers nous, leur conduite est insensée, et sous ce rapport, on peut dire avec justice, qu'ils commettent contre eux-mêmes un crime inexcusable en souffrant sans résistance que les Colons les

1776. Janv. poursuivent et les fassent impunément leurs esclaves.

Une autre partie encore plus considérable de ces Hottentots à peau jaune est dispersée dans un canton qui peut avoir onze journées de largeur, et qui est situé plus au nord qu'au nord-est des deux *Vish-rivier*, près d'une autre rivière appelée *Zomo*. Là il s'en trouve, dit-on, quelques uns qui s'occupent à engraisser et à élever du bétail. Des compagnies d'un petit nombre de Chrétiens ont quelquefois voyagé dans ce canton, et y ont chassé aux éléphans, sans être inquiétés par les Hottentots-Chinois; cependant, pour plus grande sûreté, ils jugeoient à propos de s'enfermer la nuit dans leurs chariots comme dans autant de petites forteresses.

Les rivières les plus considérables qui traversent ce canton sont, m'a-t-on dit, *t'Kamsi-t'Kay*, *t'Nu-t'Kay*, la petite et la grande rivière de *Zomo*. Cette dernière est la limite d'un pays appartenant à une autre nation. Toutes ces rivières coulent du nord au sud ou au sud-est, et vont à la mer, probablement à travers le pays des Caffres. De *t'Kau-t'Kai*, ou grande rivière poissonneuse, à *t'Kamsi-t'Kai*, on compte sept journées de chemin, chaque journée estimée

à quarante-cinq milles, ou l'espace que des
bœufs peuvent parcourir d'un pas vif, et 1776.
sans s'arrêter, en huit heures. De-là à *t'Nu-* Janv.
t'Kay, ou rivière noire, on compte une journée de chemin; de *t'Nu-t'Kay* à la petite rivière de *Zomo*, ou rivière de *l'Œil humide*, deux journées; et de celle-ci à la grande rivière de *Zomo*, une demi-journée. On trouve, dit-on, dans cette rivière, qui est une des plus grandes, des pierres vertes. La personne de qui je tiens cette information avoit rapporté plusieurs de ces pierres, et les avoit vendues à un négociant du Cap, qui les revendit ou en fit présent aux voyageurs. Elles avoient probablement fort peu de valeur.

L'autre rive de *Zomo* est habitée par une autre nation, que les Hottentots-Chinois appellent *Tambukis*, et qui leur ressemblent, dit-on, par la couleur de la peau et dans leur manière de s'habiller : mais c'est un peuple puissant et guerrier. Au-delà de cette nation, en remontant vers le nord, est un autre peuple encore plus guerrier et plus intrépide, qu'ils nomment *Mambukis*. Tous les Colons qui ont pénétré jusqu'à *Zomo-rivier*, ont observé, à la distance d'environ deux journées de-là, vers le nord, une montagne qui jette beaucoup

1776. Janv. de fumée. Des Hottentots-Chinois m'ont dit que les *Tambukis* ont en cet endroit des fournaises dans lesquelles ils fondent une espèce de métal, qu'ils forgent, et dont ils font divers ornemens. Ils ont coutume de prendre à louage des Hottentot-Chinois, pour porter à ces fonderies le bois nécessaire. J'ai vu souvent à *Bruntjes-hoogte*, des boucles d'oreilles de ce métal, portées par des Hottentot-Chinois. (On peut en voir la forme pl. II, tome I). Il ressemble assez à l'or monnoyé ; mais d'après un essai fait sur une de ces boucles d'oreilles, par M. *Von Engstroem*, conseiller des mines, il paroît n'être autre chose qu'un mélange de cuivre et d'argent.

Je ne dois pas omettre ici un fait qui m'a paru bien extraordinaire. Il existe dans une plaine du pays des Hottentot-Chinois, sur la surface unie d'un rocher, un dessin représentant une licorne, cet animal regardé aujourd'hui comme fabuleux, et qu'on nous peint ordinairement sous la forme d'un cheval, ayant une corne au front. Quoique le dessin soit grossièrement tracé, et tel qu'on peut l'attendre d'un peuple sauvage et sans arts, c'est le même animal que nous appelons licorne. La personne qui m'a positivement assuré ce fait, étoit un ancien



voyageur, un des plus attentifs observateurs de la nature que j'aie connu, le même Jacob KOK, dont j'ai souvent parlé ci-devant; et c'est de lui seul que je tiens cette particularité. 1776. Janv.

Les Hottentot-Chinois lui dirent que celui qui avoit tracé cette esquisse avoit voulu représenter un animal semblable en tout aux chevaux sur lesquels lui et sa suite étoient montés, excepté qu'il avoit une corne au front. Ils ajoutèrent que cet animal étoit fort rare, extrêmement léger à la course, méchant et furieux, ensorte que, quand il couroit après eux, ils n'osoient l'attaquer en champ clos, ni se montrer devant lui en plaine, mais qu'ils grimpoient sur quelque rocher escarpé, où ils faisoient quelque bruit retentissant; que l'animal naturellement curieux venoit au son, et qu'alors ils pouvoient sans danger le tuer à coups de flèche empoisonnées.

Il ne paroît pas probable que les Hottentot-Chinois, barbares et grossiers comme ils sont, aient pu, par la seule force de leur imagination, se représenter un être de cette espèce, s'il n'étoit que chimérique, et sur-tout inventer une relation aussi circonstanciée de la manière de le chasser. Il est encore moins vraisemblable qu'ils

1776. Janv. aient pu conserver par tradition quelques récits des anciens temps, concernant cet animal. Il n'est pas étonnant que cette esquisse n'ait été vue ici que dans cette place unique ; car en général un homme ne voit rien, ou très-peu de chose, en traversant ce pays, et l'on n'y va guère que pour trouver et chasser des éléphans.

Puisque j'ai parlé de l'éléphant, je remarquerai ici que cet animal même, *le plus* grand de tous, le plus recherché en Afrique, qu'on a si souvent et si utilement apprivoisé en Asie, est encore à présent, sous plusieurs rapports, inconnu aux naturalistes. On est encore dans l'incertitude sur la manière dont s'accouplent ces animaux, comme je l'ai observé tom. II, p. 48. Seroit-il donc étonnant que nous ignorassions absolument un animal beaucoup moins gros et beaucoup plus rare ? Qu'on recuse, si l'on veut, le témoignage de mon auteur et celui des Hottentot-Chinois, il est toujours constant qu'on ne peut prononcer affirmativement que cet animal est un être fabuleux, sur la seule raison qu'il nous est encore inconnu.

C'est depuis quelques années seulement que les naturalistes modernes ont parlé du *camelo-pardalis* (ou giraffe), le plus haut

de tous les quadrupèdes, si on le mesure à la partie antérieure. Il en est de même du *gnu*. Les anciens nous avoient aussi transmis quelques notions sur le *camelopardalis*; mais qui de nous n'avoit jusqu'à présent regardé ce grand animal comme une fiction, comme un monstre, ou au moins comme un mélange monstrueux? Si l'on considère encore que l'hippopotame, un des plus grands animaux, quoiqu'un peu moins haut que l'éléphant, et même le rhinocéros *bicornis*, ont été jusqu'à présent fort peu connus, pourquoi nous défendroit-on d'espérer qu'un jour à venir, la licorne et beaucoup d'autres ouvrages du Créateur seront tirés de leurs cavernes et produits au jour?

1776. Janv.

Un extrait d'une lettre de M. Pallas, datée du 14 décembre 1778, servira à nous confirmer dans l'idée que la licorne est un animal réel. Cette lettre est judicieuse et instructive, et le lecteur me saura gré de l'insérer ici.

« Quant au monoceros (1), et aux raisons

(1) Quod monocerotem in interioribus Africæ partibus etiamnum latere suspicionem moves, id quidem mihi haud inexspectatum; certòque jam dudum persuasus sum, non ex nihilo apud veteres illam fuisse fa-

1776. Janv.

qui vous portent à croire qu'il existe de ces animaux cachés dans les parties intérieures de l'Afrique, je n'en suis nullement étonné: je suis depuis long-tems très-persuadé que les récits des anciens, concernant le monoceros, n'étoient pas dénués de tout fondement; mais que peut être les antilopes *unicornes* dont j'ai parlé *Fasc. XII Spicilegiorum* y avoient donné lieu, ou que jadis, lorsque l'intérieur de l'Afrique étoit plus fréquenté par les voyageurs Européens, ils connoissoient quelqu'autre espèce particulière d'animaux unicornes, qui nous sont à présent inconnus. Si par hasard vous n'avez point lu un passage d'une relation de Louis Barthema, où il décrit deux monoceros qu'il a vus dans un *Theriotrophœo* au temple de la Mecque, lisez-la, je vous prie: je ne sais quelle raison auroit pu engager un homme

---

mam; sed vel casu unicornes antilopas de quibus in XII Fasciculo Spicilegiorum dixi, ansam dedisse, vel peculiarem fortè speciem unicornem nobis hucusque ignotam, antiquitùs innotuisse, quandò interiora Africæ itineratoribus Europæis erant frequentiora. Si non incidisti forsan in locum relationis Ludovici *Barthema*, ubi monocerotes duos Meccæ ad templum, in theriotrophæo visos, describit; vide illam, quæso, in vol. I. Ramusii, p. 151. Nescio quid hominem excitare potuisset ad fingenda quæ ibi retulit, quæque non ità malè cohærent.

à

à inventer les choses qu'il rapporte, et qui ne me semblent point du tout incohérentes. 1776, Janv.

« (1) De l'autre côté du temple, dit Barthema, est une cour murée dans laquelle nous vîmes deux licornes vivantes, qu'on nous montra comme une grande rareté, et qui étoient en effet deux êtres fort extraordinaires. Je vais en faire la description. La plus grande ressembloit à un poulain de deux ans et demi, et avoit au milieu du front une

(1) Da un altra banda del detto tempio è una murata nella quale stà dentro dui unicorni vivi et li se mostrano per cosa grandissima come è certo. Li quali dirò come sono fatti. El maggior fatto come un polledro di trenta mesi, ed ha uno corno nella fronte, il qual corno ha circa tre braccia di longhezza, l'altro unicorno ha è come seria un polledro de un anno, ed ha un corno longo circa quatro palmi. Il colore del detto animale si è come un cavallo saginato scuro; ed ha la testa come un cervo, ed il collo non molto longo, con ciasuna crina rara e curta che pendono ad una banda: et ha la gamba sottile ed asciuta come un capriolo: il pede suo è un poco fesso davanti e l'onghia è caprina: ha certi peli dalla banda di dietro: veramente questa mostra di essere un ferocissimo et deserto animale. Questi due animali furono presentati allo Soldano della Mecha, per la più bella cosa ch'oggi si trovi al mondo e per il più ricco thesoro; li quali furono mandati da uno re di Ethiopia, cioè, da un Re Moro, il quale li fece questo regalo per fare parentator col detto soldano della Mecha. (*Itinerario di Ludovico de Barthema Bolognese, etc. Venezia, 1517, 8°.*).

1776. Janv.

corne d'environ trois coudées de long. L'autre étoit moins grande, à-peu-près de la grosseur d'un poulain d'un an, et avoit une corne longue environ de quatre travers de main. La couleur de cet animal est celle d'un cheval bai-brun. Il a la tête comme un cerf, le cou médiocrement long, garni d'une crinière peu serrée, éparse, courte et pendante d'un côté. Ses jambes sont longues et grêles comme celles d'un chevreuil; ses pieds sont un peu fendus à la partie antérieure, et le sabot ressemble à celui d'une chèvre. Il a, à la partie postérieure des jambes, des touffes de poil qui lui donnent un air féroce et sauvage. Ces deux animaux furent présentés au Sultan de la Mecque, comme la plus belle chose et le plus précieux trésor qui fût au monde, par un Roi d'Ethiopie, qui recherchoit son amitié ».

Voici les autres particularités que je tiens des Colons de *Bruntjes hoogte*. Le pays situé entr'eux et la rivière *Zomo*, ou le pays des Tambukis, consiste principalement en plaines vastes et arides; plus on avance au nord, et moins on y trouve de végétaux. Il y croît une sorte d'arbre sanguinolent : si l'on va vers le sud-est en partant du haut de *Vish rivier*, c'est-à-dire, en suivant le côté de la Caffrerie, on trouve

une rivière appelée *Konap*, qui, à ce qu'on croit, va se joindre à *Vish-rivier;* mais à deux journées de chemin plus loin, en allant de *Konap-rivier* au nord est, on en trouve une autre appelée *Kaisi-kamma*, qui prend sa source dans une montagne connue des Colons sous le nom de *Bambus-berg* (montagne des Bambous), ainsi nommée de ce qu'elle produit une sorte de roseaux ou bambous dont ils font grand cas pour faire des manches à leurs longs fouets.

Groot-rivier (la grande rivière) passe pour la plus large de toute l'Afrique. On ne la connoît que d'après les récits des Hottentots. Elle contient, dit-on, grand nombre de vaches marines, qui sont très hardies et très-dangereuses : ensorte qu'il n'est guère possible de la passer pour aller examiner le pays qui est au-delà. On suppose qu'elle est située directement au nord, à la distance de huit ou dix journées de *Sneeuw-bergen*, qu'elle prend sa source à l'est, et court droit au nord; mais il est probable qu'elle retourne bientôt à l'est et au sud, et que c'est la même que j'ai insérée dans ma carte, sur l'autorité de M. Henri Hop, d'après son *Journal d'un voyage fait au pays des Amaquas*, publié dans une com-

1776. Janv. pilation appelée, *nouvelle description du Cap de Bonne-Espérance*, que j'ai déjà citée. Cette rivière ne doit cependant pas être confondue avec une autre du même nom, qui se décharge vers la partie orientale de l'Afrique, sur les côtes de la Caffrerie.

Le pays des Caffres est situé à l'est de *Vish-rivier* sur le bord de la mer. Les habitans de cette contrée élèvent des bêtes à cornes, et point de moutons. Ils portent pour vêtement, comme les Hottentots-*Gonaquas*, des peaux de vaches qu'ils savent rendre, à force de les apprêter et de les graisser, douces et pliantes. Leurs maisons ou leurs huttes sont, m'a-t-on dit, petites et quarrées, faites de branches, couvertes d'argile et de fumier de vache, ce qui leur donne l'apparence d'autant de petites maisons de pierre.

Les Caffres n'ont point d'autres armes que des boucliers de cuir pareil à celui dont nous faisons des semelles, et des hassagays ou javelines, composées d'une tige de bois menue et légère, ayant au bout un morceau de fer large et pesant. (V. pl. II, fig. 1 et 2. tom. I.) Les Hottentots-*Gonaquas* se servent, comme je l'ai dit, de la même hassagay.

Cette nation est gouvernée par différens

chefs, qui probablement sont les maîtres absolus de leurs sujets, de leurs person- 1776. nes comme de leurs possessions. Le titre Janv. et la puissance de ces chefs sont héréditaires. Ils sont fort souvent en guerre l'un contre l'autre, et ils tuent ordinairement leurs prisonniers. Mais si par hasard un Chef tombe entre les mains de l'ennemi, il n'est point mis à mort; le vainqueur le renvoie en lui donnant l'avis de se tenir désormais en repos. Les causes de leurs guerres sont comme dans beaucoup d'autres parties du globe, l'absence de tout sentiment d'humanité dans une des puissances belligérantes, ou quelque disposition d'un chef à l'arrogance ou à la rapine, ou quelques os de discorde jetés entr'eux, et que de part et d'autre ils ne peuvent se résoudre à abandonner sans répandre leur sang et celui des hommes qui suivent leur fortune. On dit même qu'un veau volé ou perdu, ou qui va paître sur le territoire d'un état voisin, ou quelque autre sujet de cette importance, sont quelquefois suffisans pour mettre deux ou plusieurs nations aux prises. Cependant ils ne poussent jamais la vengeance jusqu'à s'exterminer totalement les uns les autres; le vainqueur est satisfait,

lorsque son adversaire lui cède la victoire
1776. et demande la paix.
Janv. Il y a quelques années, je ne me rappelle pas exactement l'époque, qu'il y eut entre quelques Colons et les Caffres une affaire sanglante, mais dont la fin fut plus tragique pour les Caffres, et leur laissa l'impression d'une profonde terreur.

Un fermier nommé Heuppenaer fit avec quelques autres une tournée dans le pays des Caffres, pour y chasser des éléphans. Les ferrures de leurs chariots, et quelques autres objets qu'ils portoient avec eux, tentèrent les Sauvages, qui se réunissant en une troupe de plusieurs centaines, lancèrent tout-à-coup sur les Colons une prodigieuse quantité de leurs hassagays, et les tuèrent presque tous. Heuppenaer lui-même fut tué d'un coup de javeline, qui pénétra à travers la banne de son chariot, dans lequel il étoit assis. Ce fut à lui qu'on attribua toute la faute de ce malheur, pour avoir toujours différé, par une espèce de bravade, de se mettre sur ses gardes et d'avoir recours aux armes, quoique ce fût l'avis de ses compagnons. Un des Colons, qui, me dit-on, vivoit encore, avoit trouvé le moyen de sauver sa vie, en se tenant caché pendant vingt-quatre heures sous l'eau

d'une grande cascade, et deux autres leur échappèrent, graces à la vîtesse de leurs chevaux; mais ces derniers revinrent sur les Caffres, et les poursuivirent tout le long de la plaine à coups de mousquet, mettant pied-à terre pour les ajuster, et les abattant par demi-douzaines. Cet échec fut pour les Caffres une grande leçon, qui leur apprit à réprimer à l'avenir leur amour pour les ferrures, et dont ils n'ont pas encore perdu le souvenir.

1776. Janv.

A *Lange-kloof* je me trouvai avec un fermier qui revenoit alors du pays des Caffres, où il étoit allé seul. Il en avoit rapporté plusieurs dents d'éléphans; il avoit présenté quelques bouts de tabac à un prince Caffre, qui, en retour, avoit ordonné à ses sujets de lui montrer les endroits où l'on trouvoit des éléphans.

J'ai nommé dans ma carte *Koning Ruyters-craal* (Craal du Capitaine Ruyter) un coin de pays situé à l'embouchure de *Groote Vish-rivier*, en commémoration de cet étonnant roi ou capitaine Hottentot. Plusieurs Chrétiens qui avoient eu occasion d'aller lui rendre visite, me racontèrent les principales aventures de sa vie.

Ruyter, étant au service d'un fermie là

1776. Janv.

Roggeveld, prit querelle avec un autre Hottentot son compagnon, et le tua. Craignant d'être, conformément aux lois de la colonie, pendu pour cette action, il déserta sur le champ. Après une longue suite d'aventures, il arriva dans ce coin de pays situé près de *Boshis-mans-rivier*, où par son intrépidité il devint chef d'un parti d'hommes Boshis ou Hottentots ravageurs. Après avoir subjugué à la tête de sa bande plusieurs autres tribus Hottentotes, il eut l'art de les engager à prendre les armes contre les Caffres, en semant entr'eux la mésintelligence et la défiance. Alors il inspira à son parti la plus haute opinion de sa capacité, leur faisant remarquer de quelle importance il étoit pour eux d'avoir un chef tel que lui, qui faisoit leur force et leurs succès; mais surtout leur fournissant des occasions plus fréquentes de piller, et leur montrant une meilleure méthode d'élever le bétail, que celle qu'ils étoient accoutumés de suivre.

Tout en se rendant par ces moyens formidable aux Caffres, il ne négligeoit pas de punir de mort les Hottentots ses sujets, pour la moindre faute, ou même sur le plus léger soupçon; et bientôt il les eut réduits à une obéissance sans bornes, et à la sou-

mission la plus servile. Il étoit souvent lui-même l'exécuteur de ses arrêts de mort ; d'autres fois il ordonnoit à quelqu'un de sa suite d'envoyer à l'autre monde celui qu'il avoit marqué pour victime de sa vengeance. Si le Hottentot balançoit à lui obéir, il lui passoit à lui-même sa javeline au travers du corps.

1776. Janv.

Sans doute il s'étoit fait des principes d'une politique fausse et mal entendue ; peut-être agissoit-il aussi par un penchant naturel à la cruauté ; mais lorsque des Chrétiens firent à Ruyter des reproches de sa barbarie, il leur répondit : « C'est par un heureux hasard que je me suis soustrait aux atteintes de votre autorité : vous m'auriez pendu pour avoir tué mon adversaire, comme si j'avois commis un crime, tandis qu'il est généralement reconnu que tuer un ennemi est une action louable, et d'un homme de cœur. » Il se conduisit toujours envers les Colons en fidèle allié. En récompense du tabac et autres denrées dont ils lui faisoient présent, il leur prêtoit la main pour faire esclaves tous les *Boshis* vagabonds, qui ne vivoient pas sous sa jurisdiction. En tenant les Caffres en respect pour sa propre utilité, il rendoit un grand service aux Colons. Cependant, quoiqu'il fût très-jaloux de se maintenir en paix

avec eux, lorsque vers le milieu de sa vie
1775. il se vit au faîte de sa puissance, il les rece-
Janv. voit avec une arrogance extrême, insulte que nous avions beaucoup de peine à digérer, disoit mon auteur, de la part d'un vagabond de prince *à peau de mouton.* Il soutint pendant assez long-tems son importance et son rang, tant avec les Chrétiens qu'avec son peuple. Aujourd'hui devenu vieux et infirme, il n'est plus prince, mais seulement directeur d'une société beaucoup moins nombreuse et plus libre, composée d'environ deux cent hommes. Il reçoit à présent sans fierté et de la manière la plus amicale les Chrétiens ses anciennes connoissances, et leur demande les larmes aux yeux, un peu de tabac, non plus comme un tribut, mais comme un cadeau qu'il est prêt à recevoir de leur générosité.

La conduite despotique par laquelle ce chef s'étoit rendu si fameux, si puissant pendant quelque tems et même si rédouté, a probablement été la cause de sa décadence : il est à croire qu'elle le précipitera plus bas encore, et qu'à la fin ce héros sauvage se verra réduit à l'état misérable du lion de la fable. Une autre cause a encore contribué à sa ruine. Ses sujets fatigués de l'ambition de leur chef et de sa discipline sévère, prirent un jour le parti de déserter au moment même

où, marchant vaillamment à leur tête, il les conduisoit à une expédition contre les Caffres. Ruyter n'avoit plus le pied léger comme dans sa jeunesse, il ne put se sauver assez vîte, et il fut fait prisonnier. Comme on le reconnut pour chef des Hottentots, les Caffres, suivant l'usage, lui accordèrent la vie et le renvoyèrent à son peuple, après l'avoir menacé de lui arracher les yeux, si jamais il reprenoit les armes contr'eux. Cependant cet échec et la salutaire leçon que lui avoient donné ses ennemis, ne le corrigèrent pas; aussitôt qu'il eut rassemblé un certain nombre de ses sujets, il médita de nouvelles hostilités contre les Caffres; et pour dernière ressource, il s'efforça d'exciter contr'eux un autre chef d'une petite société de Boshis, qui lui promit son assistance et celle de ses sujets, dès qu'il auroit pu se procurer du fer pour armer ses flèches et faire les autres préparatifs nécessaires. Mais à la fin ceux-ci soupçonnèrent et peut-être avec raison, que le vieux tiran, fatigué de lui-même et des revers de sa fortune, n'avoit d'autre intention dans cette entreprise que de chercher la mort, et ils craignirent de la trouver eux-mêmes en sa compagnie. Ruyter avoit, suivant la coutume des Hottentots, nommé le plus jeune de ces trois fils, héritier de ses biens et de son trône;

1776.
Janv.

1776. Janv.

mais le peuple trouva qu'aucun des trois n'avoit hérité des talens et des grandes qualités du père, et refusa d'adopter l'un d'eux pour leur chef.

Les Caffres ont une autre manière de combattre que les Hottentots. Ils ne se servent, comme je l'ai déja dit, que de javelines qu'ils ne peuvent guère lancer avec succès qu'à vingt ou trente pas. Ils n'en portent avec eux, même au champ de bataille, que trois ou quatre, ensorte qu'ils sont bientôt désarmés, si les ennemis sont assez hardis et assez agiles pour ramasser toutes ces javelines lorsque les Caffres les ont lancées; mais ils se servent aussi de leur grand bouclier de cuir, et par une manière qu'ils ont de se resserrer et de se raccourcir, ils s'en couvrent le corps tout entier. J'ai vu un bâtard Caffre faire l'exercice de ses armes. Il paroît que lorsqu'ils se battent entr'eux, tout leur savoir-faire se réduit à se couvrir continuellement de leur bouclier, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, en sorte qu'on ne puisse aisément les toucher, ayant soin de tenir toujours leur hassagay ou dard tout prêt à frapper l'adversaire à l'endroit qu'il laisse découvert.

Les Boshis, qui ne portent point de bouclier, ont beaucoup d'avantage sur les Caffres, au moyen de leurs arcs et de leurs

flèches empoisonnées. Ils tiennent les Caffres éloignés d'eux aussi long-tems qu'ils veulent, et la blessure de ces flèches quoique moins douloureuse que celle des hassagays, est bien plus mortelle. 1776. Janv.

C'est par cette raison que les hommes Boshis de Ruyter battirent pendant si long-tems les Caffres. Il est étonnant que ces derniers n'aient pas appris à faire usage comme eux d'arcs et de flèches. Ces deux manières de combattre n'annoncent pas, ce semble, beaucoup de courage, et ne semblent pas propres à former dans l'une et l'autre nation des guerriers bien vaillans.

Les esclaves qui sortent de chez les Chrétiens sont ordinairement, si j'en puis juger par deux exemples, plus courageux et plus aguerris. Aussi lorsqu'ils ont déserté le service de leurs maîtres, ils sont bien accueillis et protégés par les Caffres. Du moins peu de tems après notre arrivée dans ce canton, un prince Caffre, près duquel s'étoient réfugiés deux esclaves appartenans aux Chrétiens, refusa de les rendre, quoiqu'on lui offrît un ample dédommagement, donnant pour raison de son refus qu'ils étoient ses deux meilleurs guerriers.

Avant de reprendre le fil de mon journal, et de parler de la province de *Bruntjes-*

1776. Janv.

hoogte, où je résidai quelque tems, je vais rapporter quelques particularités relatives à une autre province qui la touche.

Camdebo est un pays aride, plat, tenant du *Carrow*; il est habité par des Chrétiens qui y élévent des bestiaux. Ce canton s'étend aussi loin que le côté sud des montagnes de neiges (*Sneuwbergen*). La route au nord à travers *Camdebo*, mène, m'a t-on dit, à *Anthon-veld*, *Kau-veld* et *Bokkeveld*; celle au sud descend à *Oliphants-rivier*, et va rejoindre le grand chemin par où je suis venu moi même, et que j'ai marqué par des points dans ma carte; mais on peut aussi avant d'arriver au grand chemin, se détourner de la route au sud, et prendre par *Plattekloof*, *Hex-rivier*, d'où l'on arrive au Cap. Les habitans de *Camdebo* et de *Sneeuwberg* ont aussi trouvé un chemin de traverse, mais rude et difficile, le long de *Zondags-rivier*, pour aller faire leurs provisions de sel près des rivières *Zwart-kop*, aux salines que nous avons décrites.

Ces deux dernières routes qui traversent *Camdebo*, sont à la vérité les deux plus courtes pour aller de *Bruntjes-hoogte* au Cap, et les habitans n'en prennent presque jamais d'autres; mais elles passent à travers des cantons peu habités, fort arides, où l'on

manque souvent de pâturage et plus souvent encore d'eau. On devoit en manquer sur-tout cette année, la plus sèche qu'on eût vue de mémoire d'homme; aussi plusieurs des abreuvoirs étoient totalement à sec. Un voyageur nous dit que la plupart de ses bœufs étoient morts de soif sur la route. Nos animaux, en trop petit nombre pour pouvoir se relever alternativement, déja extrêmement fatigués, et nullement habitués à se contenter des arbustes secs du *Carrow*, étoient encore bien moins capables de faire ce trajet, et nous abandonnâmes tout projet de revenir par ce chemin. Il me fallut aussi renoncer à celui d'aller voir *Camdebo* et *Sneeuwberg*, où il régnoit alors parmi les chevaux une maladie épidémique, dont la contagion s'étoit presque étendue jusqu'à *Bruntjes-hoogte*. De plus, je m'étois apperçu qu'en ce dernier endroit il y avoit nombre d'oiseaux, d'insectes et d'animaux que je n'avois vus encore nulle part, et autour desquels je trouverois assez d'occupation; une autre raison encore qui m'engagea à ne pas m'éloigner de *Bruntjes-hoogte*, fut la manière civile avec laquelle mon hôte m'accueillit. Comme il avoit quelques personnes malades dans sa maison, il me pria instam-

1776. Janv.

ment de rester chez lui ; il m'aida de tout
1776. son pouvoir dans mes recherches, et de
Janv. mon côté je me fis un devoir de répondre
à ses attentions. Nous fîmes ensemble, lui, son fils et son gendre, vers le bas de *Vish-rivier* une partie de chasse, dont je rendrai compte dans la suite.

Je trouvai dans ce lieu tant d'objets d'occupation, que je fus tenté d'y rester tout l'hiver, pour être à portée de faire un tour l'été suivant aux mines de *Tambukis*, et de faire en même tems des recherches sur la licorne. Nous avions même tâché, M. Immelman et moi, d'engager plusieurs fermiers à partager avec nous la gloire de cette entreprise, et à faire d'avance les préparatifs nécessaires ; ils n'en paroissoient pas éloignés, mais ils ne purent nous donner de réponse positive. Après une plus mûre délibération, je vis moi-même que nous n'avions ni assez d'argent ni assez de poudre pour mettre ce dessein à exécution ; sans parler d'autres raisons également déterminantes. Dans la suite je ne fus pas fâché d'avoir rencontré ces obstacles, bien convaincu qu'une autre année de fatigue n'auroit pas beaucoup avancé le bonheur futur de ma vie.

Après cinq ans d'absence, passés dans des voyages et des excursions aussi dange-

reuses

reuses que fatigantes, après avoir parcouru les parties du globe les plus éloignées, on me pardonnera sans doute d'avoir reporté ma vue vers le lieu de ma naissance. Heureux si mes foibles efforts pouvoient dans la suite exciter d'autres naturalistes à suivre avec plus de succès le même chemin, et à nous faire connoître les objets curieux et remarquables qui restent sans doute à découvrir, dans ces parties méridionales de l'Afrique. 1776. Janv.

Agter Bruntjes-hoogte est donc l'endroit le plus au nord que j'aie visité, et suivant moi, c'est aussi le plus agréable de toute la colonie. La terre y demeure couverte dans toutes les saisons d'une verdure de prairie qu'on ne rencontre guère dans toute autre contrée de l'Afrique; verdure qui doit son existence à l'abri que donne au sol le feuillage épais du *mimosa nilotica*, et qu'embellissent encore les nombreuses fleurs jaunes de cet arbre. Une multitude innombrable de lis printaniers, avec une espèce de plante parasite d'un rouge de sang (1), qui commençoit à pousser sur des lits de gazon plus rians et plus touffus,

(1) J'ai décrit cette plante dans les trans. de Suède pour 1776, page 307.

1776. Janv. doivent aussi dans la saison de leurs fleurs parer d'un nouvel éclat cette agréable contrée ; elle est d'ailleurs coupée par un ruisseau, la petite *Vish-rivier*, dont on entend le murmure, et dont l'œil suit avec plaisir les longs et nombreux détours. Outre les champs de blé dont cette rivière est bordée, on voit çà et là des vergers et des jardins potagers nouvellement arrangés; on remarque dans quelques-uns des saignées pratiquées pour laisser écouler l'eau, des plantations encore naissantes, mais qui promettent d'abondantes récoltes. Les maisons sont de simples chaumières, mais environnées et embellies de richesses vivantes, de nombreux troupeaux de bétail et de moutons. Elles sont habitées par des hommes heureux et dans l'aisance, qui nous accueillirent, mon compagnon et moi, cordialement et les bras ouverts. Leur conduite franche et amicale parut bien douce à des gens qui sortoient d'un désert.

Ce degré supérieur de fertilité, et la fraîcheur du pays, doivent probablement être attribués à une chaîne de montagnes situées à l'est de la petite *Vish-rivier*, entrecoupées par des vallées vertes et par des bois. Ces montagnes rassemblant les nuages, les font tomber en ondées rafraîchissantes sur les

bords de la rivière qui baigne leur pied. 1776. Janv.
Les antilopes et autres animaux de chasse sont attirés par la bonté et la fécondité du sol, et une multitude d'oiseaux de différentes espèces, mais tous remarquables par le brillant de leur plumage, aiment à bâtir leurs nids sur les arbres qui croissent près de la rivière.

Une autre cause encore de cette fertilité, c'est que la terre est neuve, et que le pâturage n'a pas encore été tondu ni trop fréquemment, ni de trop près, comme celui des autres chrétiens. Voy. ce que j'ai dit sur ce sujet tom. Ier.

Tous les Colons *pâturagers*, mais surtout ceux de *Bruntjes-hoogte*, mènent une vie agréable et aisée. Un de ces paysans met habituellement à sa charrue huit ou dix bœufs, forts et bien nourris, et l'on est étonné de voir combien la culture et l'arrangement d'un champ de moyenne grandeur lui donne peu d'embarras, et avec quelle facilité, moyennant ce nombre d'animaux, il sait le rendre extraordinairement fertile. Toujours certain de retirer une riche récolte d'une terre libérale, on peut dire que la culture n'en est pour lui qu'un simple amusement; car il n'a besoin de pain que pour sa famille et pour lui; tandis que

1776. Janv. beaucoup d'autres agriculteurs travaillent et suent, et s'énervent, forcés de fournir et à leur consommation et à celle d'autres hommes qui vivent dans l'abondance et dans l'inaction. Ses grands pâturages et ses terres en labour lui fournissent de quoi nourrir un grand nombre de chevaux qui ne lui servent que quelques jours dans l'année pour battre son blé; ses troupeaux de bœufs et de moutons, qui font sa richesse, croissent en nombre et en force sous ses yeux satisfaits, et ne lui donnent que du plaisir, et pas le moindre embarras; quelques Hottentots ont l'emploi de les chasser le matin au pâturage, et de les ramener. Ces mêmes Hottentots sont chargés de faire le beurre, ensorte que le fermier, sa femme et ses enfans ne se mêlent guère d'autre chose que de faire traire leurs vaches. Cette occupation n'exige pas qu'il se lève avant sept ou huit heures du matin, et quoiqu'il ait ainsi dormi, comme on dit, la grasse matinée, il peut encore, sans rien négliger d'essentiel, se permettre après son dîner une méridienne, que la chaleur du climat rend bien plus douce en cette contrée que dans nos pays septentrionaux.

Lorsqu'ils ont trouvé sur le lit de repos où ils sont couchés une position commode, il est assez difficile de les engager à la quit-

ter et même à faire le plus petit mouvement
de leurs bras. Il est arrivé à quelques fer- 1776.
miers de recevoir ainsi des voyageurs, sans Janv.
se déranger, excepté qu'ils leur indiquoient poliment le chemin par un mouvement de leur pied, à droite ou à gauche. Le professeur *Thumberg*, qui avoit eu occasion plus que moi d'observer les habitans des cantons les plus chauds du *Carrow*, qui sont encore plus indolens, m'en a souvent raconté des anecdotes fort plaisantes.

La mode de poser les coudes sur la table en mangeant est généralement reçue parmi les Colons; ils la regardent même comme une coutume fort louable; et je suivis bientôt, en cela sur-tout, l'exemple de mon hôte. Mais je ne pouvois me lasser d'admirer l'esprit inventif de la molesse, dans la posture voluptueuse qu'ils prennent tous en général lorsqu'ils fument leur pipe. Assis sur le bord d'une chaise sans bras, le corps un peu panché, la jambe gauche posée sur le genou droit, la tête sur la main gauche, appuyée elle-même sur le genou gauche, et la pipe à la bouche : telle est l'attitude invariable des fumeurs. Leur main droite, qui reste libre, leur sert à tenir empoignée leur jambe gauche, ou à porter de tems en tems à leur bouche une tasse de thé. Que le lecteur

1776. Janv.

se représente plusieurs personnes assises ensemble, dans la posture que je viens de décrire, et il aura une idée de ces groupes élégans. J'avoue cependant que je n'ai jamais vu ni dame ni demoiselle figurer dans cette attitude. Chez des êtres si entièrement dévoués à la quiétude, on s'attend naturellement à trouver des fauteuils moelleux, et des sofas commodes. Le fait est qu'ils trouvent plus commode encore de ne pas se donner la peine de les inventer et de les faire.

Un fermier fort riche de *Bruntjes-hoogte*, et qui avoit à vendre une grande quantité de bois de construction, n'avoit dans toute sa maison qu'un seul misérable fauteuil, et quelques tabourets étroits d'une structure fort simple; ils étoient composés d'un bout de planche à laquelle étoient attachés quatre pieds taillés à coups de hache. Un de ces tabourets avoit perdu un de ses pieds, ce qui n'empêchoit pas qu'on n'en fît journellement usage, au risque de se casser les bras ou les jambes, sans que personne songeât à le raccommoder. Le maître de la maison avoit cependant trois fils fort alertes, sur-tout lorsqu'il s'agissoit de la chasse.

Les habitans de *Bruntjes-hougte* ne montrent pas moins de simplicité et de modestie, ou, pour mieux dire, de négligence et de

pauvreté dans leur habillement que dans leurs meubles. Ces deux articles forment un contraste frappant avec la richesse qu'annoncent leurs troupeaux, et l'abondance de leurs tables, quoiqu'on n'y voie guère que des plats fêlés ou tout-à-fait cassés. Il est vrai que la distance où ils sont du Cap peut en quelque sorte leur servir d'excuse de n'avoir point d'autre poterie ni d'autre faïance; cependant ils auroient pu, ce me semble, malgré l'éloignement, se procurer quelques pots d'étain de plus, et quelques assiettes et plats du même métal. Il arrive souvent que deux personnes sont obligées de manger dans la même assiette, qui sert pour toutes les sauces qui sont sur la table. Chaque convive doit apporter avec lui son couteau, autrement il s'en passe. Ils font souvent usage de leurs doigts, faute de fourchettes.

1776. Janv.

Le plus riche fermier est ici très-bien paré lorsqu'il a un juste-au-corps de drap fait à la maison, ou de quelqu'autre étoffe grossière, des culottes de peau non apprêtée, des bas de laine, un gilet rayé, un mouchoir de coton autour de son cou, une chemise de grosse toile de coton, des souliers de campagne à la Hottentote, ou de cuir ordinaire, avec des boucles de cuivre et un chapeau

1776. Janv. grossier. Ce n'est pas, à la vérité, sur la parure que tombe l'émulation des Colons; c'est par le nombre et la beauté de leurs troupeaux, et sur-tout par la force de leurs bœufs de trait, qu'ils ambitionnent de se surpasser. C'est aussi par l'activité, par des actions de courage et par les autres qualités qui rendent un homme propre à l'état du mariage et à l'éducation d'une famille, que les jeunes garçons obtiennent l'estime du beau sexe: aussi n'a-t-on jamais ouï dire qu'une femme, pour l'emporter sur sa voisine en fait de parure, ait mis en danger ni les biens communs entr'elle et son mari, ni sa propre vertu. Une coiffe simple et d'un tissu serré, une robe de grosse toile de coton, la vertu et l'intelligence du ménage, sont les seuls ornemens du beau sexe, et avec eux, une femme se croit suffisamment parée. La légèreté, la coquetterie, les graces empruntées auroient fort peu d'effet sur le cœur de jeunes garçons élevés dans toute la simplicité rustique, et qui ne sont jamais sortis de la maison paternelle. Enfin l'on peut ici, si c'est une chose possible dans quelque endroit du monde, mener une vie innocente, aisée et vertueuse.

Charmé de voir les mœurs et la façon de vivre de ces bons et simples paysans, j'étois

souvent porté à ramener la conversation sur 1776.
ce sujet, et je leur disois tout ce qui me Janv.
paroissoit propre à éveiller en eux le sentiment de leur propre bonheur, auquel il me sembloit qu'ils n'attachoient pas encore assez de prix. Je crus ne pouvoir mieux employer le peu de hollandois que j'avois appris, qu'à persuader à ces bonnes gens qu'ils devoient être contens de leur sort, et conséquemment être heureux. Un jour que j'en étois sur ce chapitre, voici la réponse obligeante et pleine de justesse que me fit une femme prudente et sensée, fille d'un magistrat de Zwellendam, et qui s'étoit mariée à un riche fermier de *Bruntjes-hoogte.*

« Mon bon ami, me dit-elle, vous parlez comme un homme sensible et qui a de l'expérience. Je suis tout-à-fait de votre avis, et je vous desire tout le bonheur que vous pouvez souhaiter vous-même. Qu'avez-vous besoin de courir le monde plus long-tems, et d'aller chercher fort loin le bonheur? Vous le trouvez-ici, et vous êtes le bienvenu parmi nous. Vous avez déja un chariot, des bœufs et des chevaux de selle; c'est le point principal pour commencer un établissement. Vous trouverez dans ce voisinage assez de terres non cultivées, et propres tant au labourage qu'au pâturage.

Vous pouvez choisir dans un grand espace
1776. de terrain l'emplacement qui vous con-
Janv. viendra le mieux. Il se trouvera ici assez de gens qui, pour se débarrasser d'un trop grand nombre de bétail, vous en enverront une partie à nourrir et à élever, sous la condition que les petits qu'ils produiront, seront à vous. Plusieurs jeunes fermiers ont ainsi acquis de la fortune en peu d'années; d'ailleurs, par vos connoissances en *médecine*, vous pourrez vous rendre utile à vos voisins, qui, en récompense de vos services, ne manqueront pas de vous donner de tems en tems une génisse ou un veau. Enfin j'ose vous prédire que bientôt vous serez maître d'un troupeau nombreux de vaches et de moutons. Cependant il manque encore un point à votre bonheur, un point essentiel sans-doute; c'est une femme aimable et sensée; mais cherchez, regardez autour de vous, et je vous garantis que vous ne serez pas longtems sans en trouver une de ce caractère dans cette contrée ».

Ces avis si raisonnables, si conformes à la voix de la nature, surtout sortant de la bouche d'une femme dont je ne pouvois suspecter la sincérité ni les intentions, me touchèrent vivement; il est pourtant à re-

marquer que cette femme qui me les donnoit, avoit elle-même un mari qui la rendoit assez malheureuse. 1776. Janv.

Cependant peu de tems après mon arrivée, j'eus le chagrin de voir la paix de cet heureux coin de terre troublée par une querelle entre deux voisins; ce qui servit à me confirmer dans la persuasion, que c'est moins à la position dans laquelle le ciel nous a fait naître que nous devons notre bonheur, qu'à nous-mêmes et à ceux qui nous aiment. Qu'on me pardonne d'avoir un moment reposé mon cœur sur ces doux sentimens! Je reprends ma narration.

Je restai à *Agter-Bruntjes-hoogte* jusqu'au 21 janvier. Pendant ce tems, mes bœufs, qui, lorsque j'arrivai, étoient fort maigres, avoient repris de l'embonpoint, et étoient en bon état. Nous-mêmes avions pris soin de boire du lait de beurre, et faisant honneur à la table abondante de ces bons paysans, nous tâchions de nous dédommager de la faim, de la soif, et des autres souffrances que nous avions essuyées pendant un mois entier dans le désert. Entr'autres friandises, on nous servit le 3 janvier un plat aussi délicieux que singulier, les testicules de deux veaux, auxquels on

1776. Janv. avoit fait le jour même l'amputation. Les femmes en mangèrent comme nous, sans rougir.

J'ai déjà parlé de quelques atteintes de goutte que j'avois senties dans le désert; mais ici elle se déclara d'une manière plus violente, ensorte que le huit et le neuf de ce mois je pouvois à peine me soutenir sur les pieds. La roideur que je sentois dans les muscles et les articulations, jointe à des douleurs aiguës et à une chaleur sèche répandue sur toute la peau, me donnèrent l'idée de prendre un bain de vapeurs, remède émollient dont j'avois déjà vu d'heureux effets. Deux personnes malades de la goutte, en Afrique, à qui j'ordonnai les bains chauds artificiels, s'en étoient très-bien trouvées; je savois aussi plusieurs exemples de l'efficacité des bains chauds naturels dans cette maladie.

Ces considérations, jointes à la souffrance insupportable, et au regret de perdre mon tems, m'engagèrent à en faire l'épreuve sur moi même, et à heurter ainsi de front, et la douleur, et le préjugé ordinaire que la goutte ne supporte pas l'eau.

L'appareil fut aussi simple et aussi aisé que le remède. Je plaçois mes pieds deux

fois par jour, pendant trois ou quatre heures de suite, sur un bâton qui traversoit une cuve remplie d'eau chaude, dans laquelle la vapeur et la chaleur étoient concentrées par quelques couvertures de lit, et entretenues par l'addition de quelques pierres chaudes. J'enfonçois quelquefois mes pieds dans l'eau; mais il me sembloit que la vapeur seule me soulageoit plus promptement, et d'une manière plus sensible; et d'ailleurs, l'eau produisoit un gonflement avec une espèce de spasme. En quelques jours je fus totalement guéri, et j'eus à-peu-près dans le même tems le plaisir de guérir par le même moyen la femme d'un fermier, qui, avec la goutte, étoit encore affligée d'une fort mauvaise constitution, et qui depuis plusieurs semaines avoit les pieds si enflés et si endoloris, qu'elle ne vouvoit les poser à terre.

Depuis mon retour en Suède je n'ai pu persuader à aucun goutteux de faire usage de ce remède. Je puis cependant citer à l'appui de mon opinion celle d'un médecin justement et universellement célèbre, le docteur Tissot, qui, dans une dissertation qu'il a donnée au public, combat le préjugé établi qui proscrit les bains de pieds demi-

chauds, comme contraires à la goutte (1).

1775. Décem. Cette femme de fermier goutteuse étoit un des deux malades qui me retinrent à *Bruntjes hoogte.* L'autre étoit un enfant de dix ans qui gardoit le lit depuis plus de six mois, ayant un ulcère fistuleux à la cuisse, accompagné d'une fièvre étique et de grandes douleurs; tout cela causé, à ce qu'on croyoit, par une chute que l'enfant avoit faite d'un chariot de trois pieds de haut. La partie malade, qui avoit par la suite commencé à s'ulcérer, avoit été pansée d'après une méthode aussi commune en ce pays qu'elle est nuisible, c'est-à-dire, avec des cataplasmes chauds et irritans, composés d'herbes aromatiques. Mais lorsqu'ayant élargi la blessure, je l'eus pansée avec un onguent composé d'un peu de miel, d'huile et de cire fondue, et que j'eus astreint le malade à un régime de lait, d'herbes et de légumes, je vins à bout de faire l'extraction d'une esquille d'os, longue de trois pouces, et large de trois doigts. Après cette opération, la plaie commença à se guérir promptement.

Quoique des remèdes de ce genre, aussi aisés que simples, fussent suffisans pour

(1) Voyez Essai sur les maladies des gens du monde, p. 142, an, 1772.

sauver la vie à ces Africains, ou pour adoucir leurs souffrances, cependant au milieu de leurs délicieuses prairies, de leurs parcs de verdure, etc., ils ont encore un malheur; c'est l'ignorance totale des remèdes propres à les guérir, lorsqu'ils sont attaqués de quelque maladie; d'où il arrive qu'ils en appliquent presque toujours de contraires. Eloignés, je pourrois dire de mille lieues, de ceux dont les avis et les secours pourroient les soulager, ils ont alors peu de goût pour les charmes de leur vie pastorale; et c'est en quoi le séjour des grandes villes est en effet préférable à celui des campagnes, où la vie est souvent victime de l'ignorance et d'une aveugle simplicité. Il faut avouer que dans les villes, outre les avantages qui résultent pour l'humanité de toutes les autres sciences, celle de la médecine contribue sur-tout à adoucir les maux de l'espèce humaine.

Les Colons ont si peu de connoissance sur cet objet important, que, malgré tout ce que j'en savois déja, je fus étonné qu'ils ne connussent pas même une maladie fort commune et fort incommode, à laquelle ils sont généralement sujets: ce sont des vers. Les adultes et les gens âgés semblent en être encore plus tourmentés que les enfans; c'est sur-tout le ver solitaire, dont on découvre

1776. Janv.

des symptômes dans les hommes mêmes qui paroissent jouir de la meilleure santé. Outre la plupart des symptômes ordinaires auxquels on reconnoît clairement la présence des vers, beaucoup se plaignoient d'une oppression de poitrine et de maux de cœur (*borst quaal en benaauwde borst*). La plupart des malades, tant de leur chef que d'après l'avis des charlatans du Cap, s'affoiblissoient par une diette sévère, et par des remèdes propres à guérir de la pulmonie; et souvent ils s'obstinoient à suivre ce traitement quoiqu'il fût visible pour eux que plus ils le suivoient, plus le mal empiroit. Ils avoient poussé le régime jusqu'à se priver de leur liqueur favorite, l'eau de vie, dans la crainte que leurs poumons n'en fussent attaqués, quoiqu'ils eussent, disoient-ils, souvent observé qu'elle ne leur étoit nullement nuisible, quant à leur principale maladie.

Je leur ordonnai donc de boire une gorgée ou deux d'eau-de-vie, dans laquelle ils auroient mis à infuser du *wilde alsies*, espèce d'absynthe, toutes les fois qu'ils sentiroient de l'oppression dans la poitrine, ou des défaillances, ou quelque difficulté de respirer. Lorsqu'ils eurent essayé de ce remède, qui les soulageoit au moins pour quelque tems, il est impossible de concevoir l'excès

l'excès de leur joie qui, disoient-ils en riant, provenoit autant de la douceur du remède que de son efficacité. C'étoit aussi une grande satisfaction pour eux de voir par cette épreuve que leurs poumons n'étoient point attaqués; car cette idée les faisoit trembler; et j'aurois eu beaucoup de peine à leur faire écouter mes avis, si sur le premier soupçon que j'eus de la nature du mal, et avant qu'ils m'en eussent rien dit, je n'avois deviné, comme par la force de mon art, la plupart des incommodités qui devoient en être la suite; ce qui ne me fut pas difficile, car je n'eus besoin que de récapituler tous les symptômes qui accompagnent ordinairement les vers. L'ail, les boutons du *wilde alsies*, le sel, l'huile, le fiel de bœuf, et l'aloès étoient de tous les vermifuges ceux que je pouvois me procurer plus aisément, et ceux que je leur administrai avec un peu de résine de jalap que j'avois avec moi. Mais deux parens de Vere ira attaquèrent bravement les leurs avec de l'ail, pris seul ou mêlé avec leurs alimens. Par ce moyen ils évacuèrent en peu de tems une multitude de vers, et furent guéris de toutes leurs douleurs (1).

1776. Janv.

(1) L'un d'eux me dit qu'il avoit évacué des vers

1776. Janv. Outre le plaisir que je trouvois à être utile, et à témoigner ma reconnoissance à ces paysans hospitaliers, en leur donnant des avis sur leurs maladies, et en leur distribuant, toujours gratis, quelques médicamens que j'avois apportés, ces petits secours me gagnèrent leur affection plus promptement peut-être que je n'aurois pu le faire avec de l'argent. C'étoit à qui me seconderoit dans mes recherches, et à qui me feroit part de ses lumières sur les choses dont je desirois d'être informé; ensorte que le peu de connoissances que j'avois acquises dans la médecine me furent en cette circonstance plus utiles que je ne l'avois jamais espéré, sans parler de l'étonnement et de la vénération qu'elles excitèrent dans l'esprit de ces bonnes gens, ce qui me rappela souvent le proverbe trivial, *dans le pays des aveugles les borgnes sont rois.*

D'où provient cette maladie de vers, si commune dans la colonie, c'est ce que je

auxquels on découvroit des jambes et des pieds; qu'ils étoient gris en dessus, et jaunes sous le ventre, comme les chenilles qui se changent en chrysalides et deviennent ensuite des papillons. Il avoit aussi observé les *exuviæ* ou peaux de cette espèce de ver dans ses évacuations ordinaires.

n'entreprendrai pas d'expliquer. On peut conjecturer que dans quelques individus elle est héréditaire, et que l'usage habituel du lait l'aggrave encore; dans d'autres elle est peut-être occasionnée par les eaux fangeuses et putrides qu'ils sont obligés de boire dans leurs chasses et dans leurs voyages au Cap; il paroît que les hommes y sont plus sujets que les femmes. On ne peut l'attribuer au poisson que mangent les habitans de *Bruntjes-hoogte*, car on en pêche fort rarement dans les eaux douces, et dans les rivières de ces cantons. Cependant lorsqu'ils viennent à la ville, ils ne manquent pas de se régaler de poisson frais. Les habitans de la ville au contraire, qui ne vivent pour ainsi dire que de poisson, sont beaucoup moins sujets aux vers; mais ils boivent de bonne eau et plus rarement du lait, et de plus, ils ne se sévrent pas plus que les Colons du vin et des liqueurs spiritueuses.

1776, Janv.

Le 5, j'allai avec deux fermiers à la chasse du *gnu*, l'animal que j'ai décrit page 11 du tom. II. Nous en trouvâmes de grandes troupes, et nous tuâmes une femelle, d'une balle qui lui passa au travers du corps: malgré cela, elle courut encore en chancelant à la distance de quatre-vingt ou cent pas de nous avant de tomber. Comme nous

1776. Janv.

étions montés sur d'excellens chevaux, nous les atteignîmes, et séparant une harde des autres, nous en écartâmes un jeune *gnu* que nous rapportâmes vivant. C'est celui-là dont je fis par la suite la dissection, et dont j'ai parlé (1).

Le cri du jeune *gnu* est quelquefois *onje*, qui ressemble assez au *nonje* des Colons (*mademoiselle*), et quelquefois *navond*, qui ressemble assez à leur abréviation de *goeden avond'* (*bon soir*); ensorte que dans la nuit,

---

(1) Cet animal étoit haut de deux pieds, et sa longueur, des oreilles à la queue, étoit à-peu-près la même. La queue étoit longue de six pouces, et fort couverte de poils. Ils étoient rudes et blancs au bout de la queue. La couleur dominante de son corps est un brun pâle ou clair; le ventre est blanc, et le nez noir. On voit un cercle noir autour de ses yeux; le contour de ses oreilles est aussi noir, et son front est d'un brun foncé. Sa crinière est noire, longue de deux pouces, et rude à-peu-près comme des soies de sanglier. Elle est bordée, des deux côtés, de poils de la même longueur qui couvrent le cou. Ceux qui couvrent le reste du corps sont de la moitié moins longs. Ceux de la barbe tirent aussi sur le gris, et sont d'une couleur plus claire que le reste du corps. J'avois aussi vu précédemment et examiné un autre *gnu* apprivoisé, de la même grandeur, et dont on comptoit faire présent au gouverneur. On craignoit cependant que ces animaux, aussi bien que les jeunes *hart-beest* qu'ils entreprenoient d'apprivoiser, ne fussent sujets à une sorte de frénésie ou de rage.

le voyageur qui ne seroit pas au fait croiroit entendre un enfant qui le salue. Comme ce *gnu* étoit encore fort jeune, sa chair rôtie étoit molasse. 1776. Janv.

Nous tuâmes le même jour un *quagga*, qui en quelques heures fut presqu'entièrement dévoré par les oiseaux de proie, après qu'ils eurent suivant leur coutume commencé par les yeux.

Un autre animal, haut de dix-huit pouces, est ici connu des fermiers sous le nom de *jackal* gris, à cause qu'il ressemble un peu au *jackal* ordinaire, tant par sa stature que par la forme de sa tête et de son corps. Mais à en juger par ses dents seules, autant que je puis me les rappeler à présent, le *jackal* gris semble plutôt porter les marques caractéristiques par lesquelles le genre des *viverra* ou belettes est distingué dans le *Syst. de la Nat.* édit. XII.

Les poils dont le *jackal* gris est couvert sont un mélange de gris clair et de noir, ensorte que sa fourrure, en masse, est gris de cendre, excepté qu'on voit un espace de trois pouces couvert de poils tout-à-fait noirs au bout de la queue, qui est elle-même assez touffue, et pend jusque sur les talons de l'animal. Les poils de tout le corps sont un peu longs et doux, mais sur le

1776. 4 Janv.

dos ils sont presque deux fois plus longs que dans les autres parties du corps, ensorte qu'ils semblent former une espèce de brosse. Pour cette raison, l'animal peut être quant à présent, appelé le *viverra cristata*. J'ai dit quant à présent, attendu que la peau empaillée de cet animal me fut volée dans mon chariot par quelques chiens de chasse, avant que j'aie pu en tirer une description plus exacte, et que d'ailleurs il est fort difficile de déterminer les genres qui appartiennent à la classe des *feræ* (1).

Nous chassâmes le même jour un autre animal appelé le *Onkies jackal*, qui par sa forme et sa hauteur ressemble en quelque sorte au jackal gris; mais il est d'un brun foncé. Il se sauva de nous, en entrant dans un passage souterrain. On lui a

(1) J'ai cependant tiré une figure du foie du *jackal* gris, et après l'avoir examiné dans cette intention, je le trouvai divisé d'une manière fort singulière. Le poumon droit avoit quatre lobes, et le gauche trois. Il n'y avoit dans l'estomac que des fourmis, ou, pour parler plus juste, des *termites*. Mais, de crainte qu'on ne pût supposer d'après cette circonstance, que l'animal dont nous parlons appartient au genre du *myrmecophaga* de Linné, j'observerai que le caractère de ce genre est de n'avoir point de dents, et que nos ours de Suède, ainsi que les Hottentots d'Afrique, sont aussi très-friands de ces mets.

donné le nom d'*Onkjes*, parce qu'il fouit la terre pour y chercher des bulbes et des racines de fleurs, dont il se nourrit. L'*Onkjes jackal* est, dit-on, plus commun que le gris; c'est peut-être une sorte de blaireau. Cet animal et le précédent n'étoient connus que des fermiers de ce canton. 1776. Janv.

Le *jackal* ordinaire, ou le *jackal* proprement dit, ressemble à-peu-près à notre renard d'Europe, par la forme, les mœurs et les inclinations; et, ici du moins, on n'a pas ouï dire qu'ils s'assemblent en troupes pour chasser. Ce que les auteurs ont avancé sur le cri affreux et la voracité du *jackal*, ne peut s'appliquer à ce quadrupède; ces caractères conviennent mieux à l'hyène et au chien sauvage, avec lesquels il a été probablement confondu (1)

---

(1) Deux peaux que j'ai rapportées, ayant trois pieds de long, avec une queue de plus d'un pied, correspondent, quant aux poils et à la couleur, avec la description du chacal de M. Daubenton (hist. nat. tome XIII, page 268), à l'exception des taches des pieds de devant. Elles ressemblent aussi à la figure coloriée du *canis mesomel*, ou *capische schakalt*, de M. Schreber, pl. XCV, page 370. C'est aussi le *jackal* de M. Pennant, tome I, page 242.

La couleur dominante dans cet animal est un jaune rougeâtre. Les jambes en particulier sont d'une couleur d'or pâle; et à l'intérieur, la couleur tire sur le

1776. Janv. Le *Ratel*, ainsi nommé en Afrique, tant par les Colons que par les Hottentots, est dessiné dans la pl. III de ce volume (1). Quant à la couleur, il paroît être la même espèce d'animal que M. de la Caille a vu près de *Picquet-berg*, et dont il a parlé p. 182, sous le nom de *blaireau puant*, quoique cet auteur n'ait, pas plus que moi, remarqué dans l'animal aucune odeur desagréable, chose dont je n'ai jamais entendu parler : mais M. de la Caille ne dit pas un seul mot de l'industrie économique et extraordinaire du *ratel.* De plus, il a décrit les ongles, sur-tout ceux des pieds de derrière, un peu plus petits qu'ils ne sont réellement. Les deux trous oblongs à l'ouverture de la gueule, dans lesquels la peau

---

blanc. Le nez et les oreilles ont une teinte rougeâtre ; la tête est grise. Le derrière du cou et tout le dos sont couverts d'une grande place de gris obscur, de la forme d'une lancette, dont la pointe est vers la queue. Cette place ou tache est formée, comme M. Daubenton l'a observé, de raies circulaires noires et blanches, d'un poil mêlé. La queue est partie grise, partie d'une couleur ombrée, mais noire au bout. Je me souviens d'avoir vu une fois la peau d'un fœtus de *jackal* ; elle étoit d'une couleur jaune, fort belle ; et au lieu d'être d'un gris noirâtre, la tache de son dos étoit d'un brun foncé.

(1) J'en ai donné la description dans les transact. de Suède pour l'année 1777, page 147, pl. IV, sous le nom de *viverra ratel*.

rentre, suivant l'observation de M. de la Caille, méritent ce me semble un examen et une description plus exacte.

Schreber (1) en a donné une description et une figure, sous le nom de *stinkbinks*, ou *viverra capensis ;* mais, suivant moi, il a fait les ongles et la queue trop courts, la tête trop grosse et informe, et trop noire en dessous. M. Schreber dit que cet animal aime beaucoup le miel. C'est une particularité confirmée par la relation que j'ai insérée dans les transactions de Suède, et que je vais répéter ici.

On trouve, dans cette partie de l'Afrique, un grand nombre de trous et de chemins souterrains, dont quelques-uns sont habités, et d'autres l'ont été par plusieurs animaux qui les ont eux-mêmes creusés ; tels que *l'histrix cristata*, sorte de *mus jaculus*, ou le *yerbua capensis*, le *jackal*, la *taupe*, et des *viverra* de plusieurs espèces. A l'ouverture de ces trous, dont plusieurs se sont éboulés, les abeilles ont coutume de faire leurs nids. Le *ratel*, leur ennemi naturel, et l'importun visiteur de leurs habitations, a une manière particu-

---

(1) V. Schreber sur les *mammalia*, page 450, pl. CXXV.

1776. Janv.

lière de les découvrir et de les attaquer dans leurs retranchemens ; ses longues griffes, dont il fait usage pour se loger sous terre, lui servent aussi à miner en dessous les ouvrages des abeilles. Comme le coucher du soleil est le tems le plus favorable au matelot qui, du haut d'un mât, veut appercevoir la terre ou un vaisseau dans l'éloignement, de même, ce moment est probablement le plus convenable au *ratel* pour faire la découverte de son souper. C'est sur-tout à cette heure, m'a-t-on dit, qu'il est sérieusement occupé à épier sa proie ; il s'assied, tenant une de ses pattes devant ses yeux, pour rompre les rayons trop vifs qui lui blesseroient la vue, et pour pouvoir distinguer plus clairement l'objet qu'il cherche. Lorsqu'en guignant ainsi de tous côtés, il voit voler quelques abeilles, il sait qu'alors elles se rendent droit à leur demeure, et il les suit. De plus, le *ratel* a la sagacité, de même que les Hottentots, les Caffres et les paysans d'Afrique, de suivre un petit oiseau qui, vole-ant d'espace en espace, et criant *cherr*, *cherr*, *cherr*, conduit ceux qui le suivent au nid des abeilles. Ce petit traître, qui, pour son intérêt personnel, livre ainsi les

abeilles à leurs ennemis, et que j'ai à remercier de m'avoir fait trouver à moi-même du miel dans les déserts, est le *cuculus indicator*, dont j'aurai bientôt occasion de parler plus au long. 1776. Janv.

Les poils du *ratel* sont rudes, et la peau dure. Les habitans disent qu'on ne peut venir à bout de le tuer qu'en lui donnant de grands coups répétés sur le museau, ou en le perçant d'un coup de fusil, ou en lui enfonçant un couteau dans le corps. La petitesse de ses jambes ne lui permet pas de se sauver par la fuite, lorsque les chiens le poursuivent; mais il s'en débarrasse quelquefois au moyen de ses dents et de ses griffes. Il est, lui, bien défendu contre leurs morsures, par la dureté de sa peau; et quand les chiens veulent le mordre, ils ne peuvent serrer dans leurs dents que la peau du *ratel*, qui dit-on se détache alors de sa chair, et dans laquelle son corps est au large comme dans un sac. On le prend par la peau du cou près de la tête; il peut encore se retourner et mordre le bras de celui qui le tient. Il est singulier qu'une meute de chiens, qui peuvent en donnant tous ensemble, déchirer un lion d'une moyenne grandeur soient quelquefois forcés, après s'être bien battus contre

1776. Janv.

un *ratel*, d'y renoncer et de le laisser sur la place, mort seulement en apparence. M. de la Caille, raconte d'un *blaireau puant*, qu'après avoir été traîné par les chiens jusqu'à son chariot, il étoit encore vivant. Ce qu'il y a de certain, c'est que sur la peau de *ratel* que j'ai rapportée, on pouvoit à peine voir une seule morsure, quoiqu'il eût été attaqué et pris par des chiens. N'est-il pas probable qu'en faisant du *ratel* le destructeur des abeilles, la nature ne lui a donné cette fourrure impénétrable que pour le défendre de l'aiguillon de ces insectes? N'est-il pas possible aussi que ce soit le miel et la cire dont il se nourrit, qui lui fassent une peau si dure et si épaisse?

Les nids d'abeilles qui sont posés dans les arbres n'ont rien à craindre du *ratel*, qui, de dépit de voir ses recherches et sa découverte inutiles, a coutume d'en mordiller le pied. Ces morsures sont pour les Hottentots un signe certain qu'il y a dans l'arbre un nid d'abeilles. J'aurois douté moi-même de toutes ces propriétés attribuées au *ratel*, si plusieurs habitans, tant Colons que Hottentots de divers cantons, ne se fussent unanimément accordés dans ces récits.

N'ayant point eu la bonne fortune de prendre moi-même de *ratel*, je me conten-

terai de donner au lecteur la description que j'ai faite sur une peau de cet animal. (Voy. pl. III) (1). 1776. Janv.

J'ai vu encore dans la colonie deux autres petits animaux, qui probablement appartiennent aussi au genre des *viverra*;

---

(1) *Dents de devant :* il y en a six à chaque mâchoire, presque de la même grandeur ; plates dans le dessus, sans doute usées par le frottement.

— *Canines :* deux à chaque mâchoire, fortes & grandes, par comparaison avec le corps de l'animal ; mais émoussées, aussi sans doute par le frottement.

— *Molaires :* environ six ; jaunâtres, de même que les premières ; ce qui provient sans doute du miel que l'animal mange.

La langue : les papilles en sont rudes et recourbées en arrière, comme dans les chats.

Les jambes : courtes ; cinq doigts à chaque patte, avec des griffes longues d'un pouce et demi aux pieds de devant, et moins longues de la moitié aux pieds de derrière. Ces griffes ont un côté tranchant, qui, à moitié de leur longueur, devient double, ou creusé en sillon profond ; ce qui lui donne de la facilité pour faire des trous en terre.

On n'y voit point de *bouts d'oreilles*, mais seulement un petit trou rond, au fond d'une ouverture plus grande, par lequel il entend.

Sa couleur : partie gris de cendre, partie noir.

Gris de cendre : le front, le crâne, la nuque, les épaules, le dos et la queue.

Noir : le museau, le tour des yeux, la mâchoire, les oreilles, le dessous du cou, la poitrine, le ventre, les cuisses et les jambes. Le gris et le noir de cette

1776. Janv.

mais je n'ai fait que les entrevoir ; l'un des deux, que j'ai chassé entre les deux *Vish-rivier*, nous échappa en se sauvant dans un trou sous terre. Il me parut un peu moins gros qu'un chat, et plus long à proportion ; il étoit d'un rouge vif. J'ai vu l'autre espèce dans le voisinage de *Niez-hout-kloof*, ils étoient deux ensemble, et ils se sauvèrent promptement dans un buisson. Ils étoient, à ce qui me parut, de la couleur du charbon, et hauts d'un pied. Cependant je ne suis pas certain si ce n'étoient pas des *onkjes-jackals*.

Le premier, celui dont le poil étoit rouge ou rose, étoit peut-être le *zerda* ou *vulpes minimus sarensis* de M. *Skioldebrand*, Consul de Suède à Alger. Mais au moment où je le chassois, je ne pus examiner les oreilles de cet animal comme je l'aurois voulu. On me dit d'ailleurs qu'il existoit

---

peau sont séparés par une raie d'un gris plus clair, large d'un pouce, et qui prend depuis les oreilles jusqu'à la queue.

		pouces.
Longueur :	du museau à la queue. . .	40
	de la queue.	12
	des griffes de devant, toute la phalange comprise. . .	1 ¾
	— de derrière. . . .	4

dans les plaines de Camdebo un fort petit quadrupède à longues oreilles, et vivant sous terre; mais qu'il étoit très-difficile de l'attraper, attendu qu'il ne s'écarte guère de son trou. Il répond en cela à la description de M. *Skioldebrand*. D'un autre côté, M. *Bruce* prétend que le *Zerda* vit dans les palmiers, dont il mange le fruit, et qu'on le trouve dans la Libye, au sud du *Palus Tritonides* (1). Il est très-possible que cet animal se trouve aussi dans la Libye; mais je tiens de M. *Skioldebrand* lui-même, que M. *Bruce* avoit vu antécédemment l'animal à Alger, où ils étoient consuls ensemble, et qu'ils s'étoient servis tous les deux du même peintre pour en dessiner la figure. Il ne faut que les regarder pour être convaincu que l'animal de Libye et l'animal d'Alger sont absolument les mêmes, et que l'une de ces deux figures est une copie de l'autre, ou que l'une et l'autre ont été tracées d'après le même original. Voici la description qu'en a donnée M. *Skioldebrand* (2).

1776. Janv.

(1) Voy. l'*animal anonyme* dont parle M. de Buffon, supplément, tome III, page 148; pl. XIX.

(2) Voy. les transact. de Suède pour 1777, page 265, 3e. quartier.

1776. Janv.

« Ce petit animal (représenté de grandeur naturelle d'après M. *Skioldebrand*, pl IV, de ce volume) est appelé *zerda* par les Môres, et habite les vastes déserts de Sara, qui s'étendent par toute l'Afrique, de l'autre côté du mont Atlas. Il est si rare, même en ce pays, et si prompt dans sa fuite, que pendant mon séjour à Alger, malgré les récompenses que je promis et les encouragemens que je donnai aux Môres, je n'ai jamais pu en voir plus d'un. Il avoit été pris dans sa tanière, qui étoit un petit creux dans le sable, et on l'avoit apporté à Alger dans une cage, où il vécut quelques semaines de pain et de chair cuite, etc. Dans les déserts il se nourrissoit probablement de petites proies, comme de sauterelles et d'autres insectes. Il s'asseyoit souvent dans la posture où il est représenté; il aboyoit comme un épagneul, et faisoit entendre une petite voix assez agréable, sur-tout aux approches de la nuit. Il prenoit devant tout le monde la viande qu'on lui donnoit. Je ne l'ai jamais vu se lécher ni folâtrer, ce qui venoit sans doute de l'inquiétude que lui donnoit sa prison. Il étoit fort attentif, et veilloit toujours. Il étoit si souple et si fugitif dans tous ses mouvemens, que, dans sa cage même, on avoit beau-

coup

coup de peine à le saisir, d'autant plus qu'il falloit le prendre toujours avec pré- 1776. caution, de crainte de lui faire du mal, ou Janv. d'être mordu par ses petites dents fines et aiguës. Comme il paroissoit gai et alégre, on espéroit le garder long-tems en vie; mais une nuit, ayant rongé sa prison, il s'échappa. Ainsi il me fut impossible d'examiner suffisamment ses dents, ses ongles, son sexe, etc. Quoique la maison fût environnée de tous côtés d'autres bâtimens, comme elles le sont la plupart à Alger, on ne put jamais le retrouver. Il s'étoit sans doute enfui par l'escalier sur le toit, ensuite sur les murs, de maison en maison. Quoique je ne puisse donner une description complète e physique de cet animal rare, cependant la figure ci-jointe, et le peu qu'on sait sur ses mœurs et ses manières, peuvent servir d'autant mieux à le faire reconnoître, que jusqu'ici il n'a pas encore été décrit, encore moins dessiné, ce que je puis assurer d'après les recherches exactes que j'ai faites dans les auteurs. Le *tezerdea* dont parle le docteur *Sharv*, est un animal tout-à-fait différent.

« Celui-ci est d'une très-jolie forme, et bien garni de poils, qui sont un mélange de couleur paille et ventre de biche. Ce

1776. Janv.

qui le rend sur-tout agréable, c'est le beau noir de ses yeux, et ses longues oreilles couleur de rose, auxquelles on n'apperçoit aucun trou. La providence a sans doute suppléé à ce défaut par quelque membrane peu enfoncée dans la tête. Probablement la nature n'a point jugé à propos de donner des oreilles perforées à un animal destiné à creuser et à habiter sous le sable, qui les boucheroit bientôt. Ses pattes et ses dents sont, autant que j'ai pu voir, comme celles d'un petit chien ou d'un renard. En considération des savans qui, plus scrupuleux sur l'exactitude, craindroient d'admettre ces caractères, et parce qu'un caractère générique n'est pas suffisant pour classer un animal, selon la méthode de Linné, je ne hasarderai point d'assigner le genre auquel il appartient. Cependant, à cause de sa ressemblance avec le renard, je l'appellerai en attendant, *petit renard de Sara* (1) ».

Le coucou des abeilles, ou *guide au miel* (*cuculus indicator*), dont j'ai parlé ci-devant, mérite bien un article à part, et je crois que c'est ici le lieu d'en parler. Cet oiseau n'est

(1) M. Pennant a suivi M. Skioldebrand dans la description qu'il donne de cet animal, tome I, page 248, et le rapporte au genre du chien.

cependant remarquable, ni par sa grosseur, ni par sa couleur: à la première vue on le prendroit pour un moineau ordinaire, si ce n'est qu'il est un peu plus gros, d'une couleur plus claire, qu'il a une petite tache jaune sur chaque épaule, et que les plumes de sa queue sont marquetées de blanc.

1776. Janv.

C'est, comme je l'ai dit, pour son propre intérêt que cet oiseau découvre aux hommes et aux *ratels* les nids d'abeilles : car il est lui-même très-friand de leur miel, et surtout de leurs œufs; et il sait que toutes les fois qu'on détruit un de ces nids, il se répand toujours un peu de miel dont il fait son profit, ou que les destructeurs lui laissent en récompense de ses services. Le moyen qu'il emploie pour leur communiquer sa découverte, est aussi extraordinaire qu'il est merveilleusement adapté à ses vues.

Le soir et le matin sont probablement les heures où son appétit se réveille : au moins c'est alors qu'il sort le plus ordinairement, et par ses cris perçans *cherr*, *cherr*, *cherr*, semble chercher à exciter l'attention des *ratels*, des Hottentots ou des Colons. Il est rare que les uns ou les autres ne se présentent pas à l'endroit d'où part le cri: alors l'oiseau, tout en le répétant sans cesse, vole lentement et d'espace en espace, vers

1776. Janv.

l'endroit où l'essaim d'abeilles s'est établi. Il faut que ceux qui le suivent aient grand soin de ne pas effrayer leur guide par quelque bruit extraordinaire ou par une compagnie trop nombreuse ; il faut plutôt, comme je l'ai vu faire à un de mes Boshis habile à cet exercice, répondre à l'oiseau par un sifflement fort doux, comme pour lui faire connoître qu'on fait attention à son appel. J'ai observé que si les nids d'abeilles sont un peu éloignés, l'oiseau fait de longues volées et se repose par intervalles, attendant son compagnon de chasse, et l'encourageant par de nouveau cris à le suivre ; mais à mesure qu'il approche du nid, il abrége l'espace de ses stations, rend son cri plus fréquent, et répète ses *cherr* avec plus de force. J'ai vu aussi avec étonnement, ce que plusieurs personnes m'avoient précédemment assuré, que si l'oiseau, impatient d'arriver, a laissé trop loin derrière lui son compagnon, retardé par l'inégalité et la difficulté du terrain, il revient au-devant de lui, et par ses cris redoublés, qui annoncent plus d'impatience encore, semble lui reprocher sa lenteur. Enfin, lorsqu'il est arrivé au nid des abeilles, soit qu'il soit bâti dans une fente de rocher, dans le creux d'un arbre ou dans quelque trou souterrain,

il plane immédiatement au dessus pendant quelques secondes (j'ai moi-même été deux fois témoin de ce fait) ; après quoi il se pose en silence, et se tient ordinairement caché sur quelque arbre ou buisson voisin, dans l'attente de ce qui va arriver, et dans l'espérance d'avoir sa part du butin. Il est probable qu'il plane toujours plus ou moins long-temps au dessus du nid des abeilles, avant de s'aller cacher ; mais on n'y fait pas toujours attention. On est au moins toujours assuré que le nid n'est pas loin, lorsqu'après vous avoir conduit un bout de chemin, l'oiseau s'arrête tout-à-coup et cesse son cri.

1776. Janv.

Dans un endroit où nous fîmes halte pendant une couple de jours, mes Hottentots furent conduits par un *coucou des abeilles*, dont les indications paroissoient obscures et ambiguës. Il les fit avancer et reculer plusieurs fois, en les ramenant toujours à la même place ; l'un d'eux, plus attentif que les autres, s'avisa enfin de chercher à cette place même, et y trouva le nid.

Après avoir ainsi déterré ou découvert, grace à l'oiseau, les nids d'abeilles, et les avoir pillés, les Hottentots, en reconnoissance, lui laissent ordinairement une bonne

1776. Janv.

portion de cette partie du rayon qui contient les œufs et les petits. Ce morceau, le pire à nos yeux, est probablement pour lui le plus délicat, et les Hottentots même étoient loin de le dédaigner. Lorsqu'un homme, m'a-t-on dit, fait métier de chercher des essaims d'abeilles, il ne doit pas d'abord être trop libéral envers l'officieux oiseau, mais seulement lui laisser une part suffisante pour aiguiser son appétit; l'espérance d'obtenir une plus ample récompense l'excitera à conduire de nouveau son compagnon à un autre nid, s'il en connoît quelqu'un dans le voisinage.

Quoiqu'on trouve aux environs du Cap beaucoup d'abeilles sauvages, on n'y connoissoit nullement l'oiseau, ni cette propriété de découvrir le miel. Lorsque j'en entendis parler pour la première fois à *Groot-vaders-bosch*, j'étois très-persuadé qu'on me contoit des fables, surtout après avoir vu dans cet endroit même un Hottentot courir inutilement après un de ces oiseaux. Mais il faut dire que le bois y étoit fort épais et presque impénétrable, et l'oiseau plus farouche et plus réservé que dans les cantons plus reculés. Mes Hottentots de *Buffel-jagts-rivier* et de *Zwellendam*, me dirent que dans ces deux endroits de leur nais-

sance, ils avoient connu l'oiseau; mais qu'il y étoit fort rare, facile à effaroucher, et qu'il ne les dirigeoit pas vers le miel aussi promptement, ni aussi distinctement que ceux que nous trouvions dans le désert près de *t'Kau-t'kai* ou *Vish-rivier* (1).

1776. Janv.

Les habitans de *Bruntjes-hoogte* l'appellent *honïng-wyzer* (guide au miel). Quoique je l'eusse vu à *Bruntjes-hoogte* une fois, et fort souvent dans le désert, je ne pus en tuer un qu'à mon retour. Je le tirai comme il voltigeoit devant moi, et m'invitoit par son petit ramage à le suivre. Mes Boshis furent fort offensés de mon procédé. Quoique j'eusse promis à mes Hottentots de Zwellendam une ample récompense de tabac et de grains de verre, à condition qu'ils m'aideroient à attraper un *guide au miel*, cet oiseau étoit trop leur ami, ils ne voulurent point le trahir. Ce trait me fit grand plaisir de la part de mes Hottentots;

(1) En comparant cette dernière remarque avec ma relation écrite en anglois, du *cuculus indicator* ou *honey-guide*, insérée dans les *philosophical transactions*, tom. LXVII. p. 38 et 43, on trouvera qu'il s'est glissé en cet endroit une erreur géographique. Elle est provenue sans-doute de ce que les rédacteurs ont été obligés de changer ce passage, afin de rapprocher davantage mon style de l'idiome anglois.

il me prouva que ces pauvres gens avoient
1776. Janv. généralement des cœurs bons et reconnoissans, tandis que l'ingratitude, hélas! est un des crimes les plus communs parmi les hommes civilisés.

Comme j'étois encore dans ces parties intérieures de l'Afrique, on me montra un nid que plusieurs fermiers m'assurèrent être celui du *guide au miel.* Il ressembloit au nid de certains pinçons qu'on trouve dans cette contrée. Il étoit formé de petits filamens d'écorce entremêlés et tressés ; il avoit la forme d'une bouteille dont l'ouverture ou le cou étoit en bas. Une corde tressée, d'écorce comme le nid, pendoit attachée par les deux bouts en forme de balançoire au bord de cette bouteille, et formoit pour l'oiseau une sorte de juchoir (1).

---

(1) La description du *Cuculus indicator* qu'on va lire, a été faite sur deux de ces oiseaux que j'ai tués, et qui étoient, à ce qu'on croyoit, des femelles. On m'a dit que les mâles ont le cou (*capistrum*) entouré d'un cercle noir.

Rostrum crassiusculum, versùs basin fuscum, apice luteum.

Angulus oris usque infrâ oculos extensus.

Nares postremæ ad basin rostri, supremæ vicinæ, ut carinulâ dorsali saltem separarentur, oblongæ, margine prominulo.

Pili aliquot ad basin rostri, præcipuè in mandibulâ

Depuis que ma description du *cuculus indicator* a été imprimée dans les *philosophical transactions*, j'ai vu dans les voya- 1776. Janv.

---

inferiore; *lingua* plana subsagittata; *oculorum irides* ferrugineo griseæ; *palpebræ* nudæ, nigræ.

Pedes nigri scansorii, *tibiæ* breves: *ungues* tenues, nigri.

Pileus lætè griseus è pennis brevibus latiusculis.

Gula, *jugulum*, *pectus*, sordidè alba.

Dorsum et *uropygium* ferrugineo-grisea.

Abdomen crissumque alba.

Femora tecta pennis albis, maculâ longitudinali nigrâ notatis.

Alarum tectrices superiores, omnes griseo-fuscæ, exceptis summis aliquot, quæ flavis apicibus formant maculam flavam in humeris exiguam et à plumis scapularibus sæpè tectam.

Tectrices infrà alam albidæ, harum supremæ ex albido nigroque maculatæ.

Remiges primarii 8, R. *Secundarii* 6, R. *omnes* suprà fusci, subtùs cinereo-fusci.

Alulæ griseo-fuscæ; *cauda* cuneiformis, tectricibus 12: harum duæ intermediæ longiores, angustiores, suprà et infrà æruginoso-fuscæ; proximæ duæ fuliginosæ, margine interiore albicantes; duæ utrinque his proximæ albæ, apice fuscæ et exteriùs ad basin maculâ nigrâ notatæ: extima utrinque reliquis brevior, alba apice fusca, maculâ nigrâ vix ullâ ad basin.

Alæ complicatæ, caudæ partem quartam attingunt.

Longitudo ab apice rostri ad extremum caudæ, circiter septem uncias pedis anglicani explet.

Rostrum à basi superiore ad apicem semiunciale.

1776. Janv.

ges de Lobo en Abyssinie (1) la relation suivante:

« Le *moroc* ou *l'oiseau à miel* a reçu de la nature une faculté particulière de découvrir les nids d'abeilles. On voit en ce pays beaucoup d'abeilles de diverses espèces, dont quelques unes sont apprivoisées comme les nôtres, et font leur miel dans des ruches; d'autres, sauvages, qui déposent le leur, tantôt dans le creux des arbres, tantôt dans des trous sous terre, qu'elles ont soin d'entretenir très-propres, et qu'elles recouvrent si exactement, qu'il est rarement possible, quoique ces nids soient assez communément sur le grand chemin, de les trouver sans le secours du *moroc*. Le miel fait sous terre est tout aussi bon que celui de nos ruches; seulement il m'a semblé un peu plus noir, et je suis porté à croire que c'étoit de ce miel même que Saint Jean vivoit dans le désert. Lorsque le *moroc* a fait la découverte de quelque nid d'abeilles, il se porte sur le chemin, et s'il voit passer quelqu'un, il chante, bat des aîles, et

(1) Voy. voyages de Lobo en Abyssinie, publiés par le Grand, en 1728. Ce fut M. B. Bergius, homme d'un grand savoir, et l'un des directeurs de la banque, qui m'indiqua ce livre.

par divers mouvemens invite le voyageur à le suivre ; lorsqu'il s'apperçoit qu'on l'a entendu, il vole d'arbre en arbre jusqu'à ce qu'il arrive à la place où les abeilles ont enfermé leur trésor, et alors il commence à chanter mélodieusement. L'Abyssinien s'empare du miel, et ne manque pas d'en laisser une partie pour l'oiseau, en récompense de sa délation ».

1776. Janv.

Il y a tout lieu de croire, d'après ce passage, que le *moroc* d'Abyssinie et le *guide au miel* sont un seul et même oiseau. Si cela est, il semble que le Père Lobo n'a pas été témoin de cette chasse aux abeilles, ou qu'il n'en a pas donné une description exacte. Je n'ai jamais trouvé que le miel fait sous terre fût plus noir que celui des ruches ; je l'ai même trouvé, surtout dans le désert, d'un meilleur goût que tout autre miel. Cependant, comme ma table alors n'étoit pas riche en friandises, et que nous ne vivions guère que de viande, je n'avois pas le goût assez fin, ni assez exercé pour donner mon jugement comme infaillible.

Mes Hottentots, et même deux Colons, mangeoient aussi les œufs et les petits des abeilles, et même le rayon : c'étoit selon eux ce qu'il y avoit de plus délicat. Le miel étoit doux et beau, et même, sans avoir

1776. Janv.

subi aucun apprêt, passablement dégagé de la cire. Je n'ai ouï dire nulle part en Afrique qu'on y eût apprivoisé des abeilles, excepté près de Constance, où un jeune garçon, le fils d'un Colon, avoit coutume de laisser dehors des coffres ou boîtes vides, dans lesquelles il étoit à-peu-près sûr que, dans l'espace de deux ou trois jours, un essaim sauvage viendroit s'établir. Mais il ne permettoit pas aux insectes de travailler longtems; l'amateur les dévoroit : il se trouvoit aussi d'autres friands qui pilloient la ruche, entr'autres les esclaves natifs de Madagascar, amoureux de liqueurs, et doués d'un talent particulier pour trouver et dénicher les abeilles sauvages.

Avec quantité d'autres fleurs, il croît dans le canton dont j'ai parlé différentes espèces de bruyères, et il seroit, je crois, facile d'y élever des abeilles. Près du Cap, le miel m'a paru d'une qualité inférieure. S'il y a réellement une différence semblable, provenant du plus grand nombre de bruyères qu'on trouve dans les environs de Constance, ou si j'étois au Cap plus délicat et plus dégoûté, c'est ce que je ne puis décider.

Le *yerbua* (gerboise) du Cap (1), dont

(1) Voy. les transactions de Suède pour 1778,

j'ai déjà cité le nom, est un des animaux dont les trous souterrains servent aux abeilles sauvages, pour y faire leur nid et leur miel. Les habitans le nomment *berg-haas* ou *sprinh-haas* (lièvre de montagnes ou lièvre sauteur). M. R. Forster en a inséré dans les transactions de Suède une description, dont voici la traduction : 1776. Janv.

« Les *yerbuas* (voy. pl. V, gravée d'après le dessin de M. R. Forster) se trouvent au Cap dans des trous souterrains, au pied des montagnes, dans le canton nommé *Stellen-bosch*. Ils vivent d'herbes et de semences, s'apprivoisent assez bien, et se laissent nourrir de choux, de pain et de grains. Ils dorment le jour ; mais pendant la nuit, ils rôdent pour chercher leur nourriture. Ces animaux ne supportent pas un grand froid, mais dans les saisons rigoureuses, ils se tiennent dans leurs trous et y dorment comme les marmottes. Ils font trois ou quatre petits à la fois. Leur carac-

---

page 108, où l'on trouve aussi des remarques de M. Sparrman, p. 119. Voy. aussi *nouv. descript.* etc. que nous avons déja citée. Voy. M. Pallas, *de murium genere*, sous le nom de *mus caffer*.

1776. Janv. tère est l'inquiétude : on les voit toujours en mouvement. Ils se posent rarement sur les pattes de devant ; mais ils s'en servent comme de mains pour porter le manger à leur bouche. Ils se grattent et se nettoient le corps comme les chats ; ils marchent sur leurs pattes de derrière comme s'ils rampoient. Mais quand on les effraie, ils font avec ces mêmes pattes longues et élastiques, des sauts d'une grandeur prodigieuse, relativement à la petitesse de leur corps. Ils se tiennent assis sur le derrière, regardent autour d'eux pour s'assurer s'il n'y a rien à craindre pour eux dans le chemin. Leur voix n'est point criarde, ni tremblotante comme celle de la chèvre. Leurs lèvres sont toujours en mouvement. Toute leur défense est de mordre et d'égratigner. Leurs cuisses ont une force et une élasticité étonnante ; elle est telle, qu'il seroit impossible de tenir un *yerbua* par les pattes de derrière. D'un seul effort il s'échappe ; on le retiendroit mieux par la queue. Ils vont flairant toutes les plantes et tout ce qui se trouve sur leur chemin. Les habitans creusent la terre pour les prendre vivans, quand ils connoissent leurs retraites ; autrement, ils les chassent avec des chiens. Il y a des

gens qui mangent leur chair, et la trouvent bonne (1). 1776. Janv.

---

(1) YERBUA CAPENSIS.

Cauda floccosa, palmis pentadactylis, plantis tetradactylis.

Corpus magnitudine circiter *leporis timidi*, pilis mollibus consitum, colore è fusco fulvo, subtus helvo.

Caput lateribus compressum, seu subcuneatum anticè fronte extrorsùm armatâ.

Ore infero, suprà mystacibus elongatis plurium ordinum cincto.

Dentes incisores in maxillâ utrâque duo, validi, exserti, contigui, occursantes paralleli, incurvati, quadrati, apice obliquè scissi; *superiores* ex maxillâ superiore exserti, labium superius perforantes, et habent inter se foramen saccatum, nullo orificio, quod sciam, in os interiùs exeunte. *Inferiores* quoque è maxillâ inferiore exserti.

Canini nulli.

Molares ab incisoribus remotissimi, 4 utrinque.

Os exiguum, longitudinale. Inter os et foramen, ex quo dentes superiores prodeunt, membrana musculosa, transversa, labium superius format infrà incisores; *lingua* exigua, teres; *palatum* rugosum; *nares* oblongæ, *rostrum* rubicundum, nudum.

Oculi laterales, amplissimi, protuberantes, nocturni.

Auriculæ longitudine ferè capitis, amplæ, patulæ, cochleatæ, apice et intus nudæ, venosæ.

Truncus, thorace compresso, abdomine et femoribus pro reliquâ corporis proportione dilatatis.

Mammæ 4, duæ utrinque, pectorales, vicinæ, sub pedibus anticis, at in fœminis paulò retrorsùm.

Foramen amplum, saccatum, prominulum, rotundum, rugosum, contractile, inter clunes situm, intrà

J'ai vu souvent les trous de cet animal
1776. dans les cantons de *Stellen-bosh*, et de *Cam-*
Janv.

---

quod anus et genitalia; *anus* posticus; *penis* in posticè directus, *glande* reticulatâ, verrucosâ.

Pedes; palmæ quinque dactylæ, brevissimæ, exiles, subcylindricæ; *digitis* tribus mediis subæqualibus, lateralibus, brevioribus, subtùs callus torosus, nudus, parti interiori substratus: parti exteriori lobus lateralis, profundè divisus, extùs nudus, intus pilosus, adhæret. *Ungues* validi, subincurvi, subsolidi, ferè longitudine digitorum.

Plantæ longissimæ, validæ, musculosæ, elongatæ, pilosæ, hirtæ (versus tarsos minus hirtæ),

Metatarsi, *tarsique* longissimi, vestiti. *Digiti* medio longiore, lateralibus, brevioribus extimo magis breviore. *Callus* subcalcaneo oblongus. *Ungues* mediocres, validi, subsolidi.

Cauda longissima, corpore longior, pilis densis, longis, fulvis vestita. *Apex* caudæ incrassatus, floccosus, pilis elongatis nigris.

Mensuræ

	Ped aug. unciæ.	
Ab apice rostri, caput usque ab basin aurium, longum.	4	
Ab auribus ad basin caudæ per dorsum. .	12	33
Caudæ totius longitudo.	17	
Aures longuæ.	3	
Armi pedum priorum.	3	
Tibiæ pedum priorum.	3	
Digiti cum metatarsis.	2	$8\frac{3}{4}$
Ungues.	» $\frac{3}{4}$	
Femur pedis postici.	$4\frac{1}{2}$	
Tibiæ.	4	14
Metatarsi cum digitis.	5	
Unguis digiti medii.	» $\frac{1}{2}$	

debo

debo. Il ressemble à-peu-près, pour la grosseur et la couleur, au lièvre ordinaire; mais ses pieds de derrière qui lui servent à s'élancer à vingt pieds de distance, sont beaucoup plus longs et plus grêles, ceux de 1776. Janv.

Nota. Tab. Va. B. Caput yerbuæ supinum est delineatum, cum figurâ dentium exsertorum, cum foramine *a* sub incisoribus superioribus, et ore *b* sub incisoribus; magnitudine naturali.

Post mortem animalculi, foramen saccatum, anum et penem; dum viveret includens, et tum formam subconicam protuberantem habens, fuit relaxatum, adeò ut anus et glans cum pene apertæ paterent Itaque in tabulâ repræsentante animal vivum, tarsis insidens, videri poterit figura foraminis illius subconici, intùs saccati; at in *c*, ejusdem tabulæ anum *a* et penem *b* exhibente, hæ partes sunt delineatæ è mortuo animalculo *London.* d. maii 1777.

Nota. Cette description et la figure de la pl. V, sont tirées des transact. de Suède pour 1778, page 108 et suiv. Un anonyme dans une compilation sur le Cap de Bonne-Espérance, parle de cet animal sous le nom de grande *gerbo* du Cap, et dit que les habitans les appellent *petits hommes de la terre*; mais ni la description ni le dessin ne sont semblables à ceux de M. Forster. Dans les vignettes en tête du 3e. volume du suppl. à l'hist. nat. par M. de Buffon, on voit une petite figure semblable à cette espèce d'*yerbua*; mais il n'en est pas fait mention dans le texte. Dans le XIIIe. tome du même ouvrage, parmi plusieurs espèces de gerboises, on ne trouve aucune figure de celle-ci.

devant beaucoup plus courts. Il est fort
1776. difficile de le prendre en fouillant ; car dès
Janv. qu'il s'est échappé, il court avec une incroyable rapidité. Il se creuse aisément des passages sous terre au moyen de ses longues griffes de devant ; et il n'est pas aisé de l'en déloger. L'on n'y réussit point avec le feu et la fumée qu'on emploie avec succès en Europe contre les renards et les blaireaux ; l'élément le plus pernicieux aux *yerbua* est l'eau. Lorsque les Colons, au moyen de canaux et de saignées, la font descendre des montagnes dans leurs champs de blé ou autres plantations, elle coule aussi dans les trous des *yerbua*, qui courent risque d'être ainsi noyés dans leurs propres demeures : ils sont alors forcés d'en sortir avec précipitation, et sont pris plus aisément.

Les habitans qui ont la faculté de faire ainsi venir l'eau dans leurs champs, c'est-à-dire, tous ceux qui sont au pied de quelque montagne, ne manquent pas de noyer aussi ce qu'ils appellent les taupes, animaux dont la colonie est infestée, et qui sont dans le fait une espèce de rat à courte queue ; il y en a de deux sortes, dont l'une est plus petite que l'autre. La première est fort commune autour du Cap ; on les appelle

blees-mol, à cause des taches blanches qu'elles ont sur la tête (1). 1776. Janv.

L'autre espèce, qu'on appelle *zand-mol* (taupe de sable), est le *mus Africanus* de M. Pennant. Il est en tout semblable au premier, excepté qu'il n'a point de taches, quoiqu'il soit aussi de couleur de souris; la teinte en est plus claire. Sa queue est aussi courte que celle de l'autre; mais elle est applatie en dessous et au bout, quoique couverte de poils qui débordent comme dans l'autre. Cet animal a beaucoup de ressemblance avec le *mus talpinus* de Pallas et de Schreber: mais il en diffère en ce qu'il a la queue comprimée, comme je viens de l'observer. Il en diffère aussi quant à la hauteur du corps. Il a quelquefois un pied de haut, et est par conséquent deux ou trois fois plus gros que le *mus Capensis* ou le *mus talpinus*.

Ces deux différentes espèces, le *mus Africanus* et le *mus Capensis*, sont une

(1) C'est le *mus Capensis* de Mrs. Pennant, Schreber et Pallas, et la *marmotte* à longues dents de M. Brown, p. 112, pl. XLVI. Cette planche est coloriée; mais la figure, qui est la même que dans la compilation sur le Cap, que nous avons citée, et la même que celle du supplément de M. de Buffon, tome III, n'est pas très-bonne.

1776. Janv.

engeance pernicieuse, sur-tout pour les vergers et les vignobles. On les prend à des piéges qu'on place à l'ouverture de leurs trous, ou avec des pistolets qui se déchargent sur eux dès qu'ils viennent à toucher un fil attaché à la détente. Le *mus Africanus* est gros et lourd, et sa course est lente. On le trouve presque toujours à peu de distance de son trou; mais d'un autre côté, lorsqu'on le tient, il jette la partie antérieure de son corps à droite et à gauche avec beaucoup de vîtesse et de vivacité, et tâche de s'accrocher avec ses dents à ceux qui le retiennent.

La *talpa Asiatica* de LINN., la *talpa Siberica* de PENNANT, de SEBA et de KLEIN, la *talpa aurea* de BRISSON, de PALLAS et de SCHREBER, et le *variable mole* de BROWN, sont un seul et même animal, qui vient du Cap, et qu'on a donné par erreur à la Sibérie. C'est aussi par erreur qu'on a jusqu'à présent rapporté cet animal au genre des taupes, parce qu'on n'a point connu le nombre ni la forme de ses dents. On verra par la description suivante, faite sur un de ces animaux que j'ai rapporté conservé dans l'eau-de-vie, qu'il appartient au genre des musaraignes ou souris (1).

---

(1) *Dentes superiores* anteriores 2, cuneati, appro-

Cet animal a cinq ou six pouces de long, le museau court et sans poil, excepté à la lèvre supérieure; il est d'une couleur magnifique et continuellement changeante, comme l'a remarqué M. Schreber, p. 563, entre le vert, le brun et la couleur d'or (1).

1776. Janv.

Puisque nous en sommes aux animaux d'Afrique, je crois à propos de réunir ici

---

ximati. *Dentes inferiores* anteriores 4, subulati, horum intermediis brevioribus. *Dentes laterales* in utrâque maxillâ, utrinque 7, horum duobus seu tribus prioribus simpliciusculis, acutis interioribus, seu posterioribus, duobus seu tribus furcatis, cuspide extimo majore.

Cet animal peut donc être appelé *sorex aureus, caudâ nullâ, rostro nudo brevi, palmis sub 4 dactylis, plantis 5 dactylis.* Je dis *sub 4 dactylis*, car l'animal a sur le côté de ses trois ongles crochus, posés l'un derrière l'autre, un petit ergot ou espèce d'ongle plus court, que les naturalistes n'ont point observé, et qui pourroit par la suite occasionner quelque méprise.

(1) On trouve dans les *illustrations of zoology* de P. Brown, p. 110, pl. XLV, une assez bonne gravure enluminée de cet animal; cependant la couleur d'or n'est ni assez exprimée, ni assez belle, et l'on n'y voit point le quatrième ergot.

Quant à la question que M. Pallas propose (*de murium genere*, page 154, en note), je réponds que cet animal a des yeux, mais qu'ils sont si petits, qu'il est fort difficile de les distinguer lorsque l'animal vient d'être tué: Dans celui que j'ai rapporté, je ne les vis qu'après avoir dépouillé la tête de sa peau. Ils se trouvent placés dans le centre d'une ligne droite

1776. Janv. en masse les descriptions de toutes les gazelles de cette contrée, à la suite des descriptions que je viens de donner, afin d'éviter des répétitions dans lesquelles je serois inévitablement entraîné, si je m'obstinois à suivre l'ordre de mon journal.

Le *hart-beest* dont j'ai déja souvent parlé dans le cours de cet ouvrage, est de toutes les grandes gazelles Africaines la plus commune à *Bruntjes-hoogte*, par toute la colonie, et probablement par toute l'Afrique. Ces animaux se tiennent en troupes plus ou moins nombreuses; cependant on en rencontre assez souvent d'errans et d'isolés. J'ai eu souvent occasion d'en chasser. La figure que j'en ai donnée (pl. 65 tom. II.) est prise d'un de ces animaux que j'ai tué moi-même. Sans chercher à déprécier l'ouvrage des autres, je suis obligé de renvoyer le lecteur à cette figure, comme étant la seule de toutes celles qui jusqu'à présent ont été publiées, qui ressemble à l'animal.

La plus grande hauteur du *hart-beest*, mesuré le long des pieds de devant et du

que je suppose tirée des narines aux oreilles. Ces dernières sont en ligne horizontale avec le gosier de l'animal: les ouvertures en sont assez larges extérieurement, mais intérieurement presque imperceptibles L'animal n'a point de bouts d'oreilles.

garrot, ne va guère au dessus de quatre pieds. Les cornes, qui sont les mêmes dans les deux sexes, mesurées le long de leur courbure extérieure, sont longues de six à neuf pouces, noires par-tout, et en général de même nature que celles des gazelles. Les Colons en font de jolies cuilleres; cependant celles du *gnu* passent pour être d'un grain plus fin, d'une teinte plus noire, et pour prendre mieux le poli. Au reste, les cornes du *hart-beest* sont plantées sur une petite protubérance du crâne, et elles sont presque contiguës à leur base; ensuite elles vont en divergeant jusqu'au tiers de leurs longueur, s'inclinent en avant jusqu'aux deux tiers, et alors se courbent en arrière et un peu en dedans, formant dans le haut un arc lisse et uni, qui suit une direction presque horizontale, et dont la pointe est pourtant un peu retournée en bas (Voy. la figure). Les deux tiers des cornes depuis la base, sont garnis d'anneaux au nombre d'environ dix-huit; ces anneaux, dans le bas, n'ont guère qu'une ligne ou même une demi-ligne d'élévation au dessus de la surface, mais en haut près de la courbure, ils sont plus saillans, hauts de trois à six lignes, d'une forme plus irrégulière, quelquefois noueux et quelquefois tournans en

spirale. Tous ces anneaux ou élévations
1776. sont polis et adoucis ; mais on apperçoit
Janv. dans les intervalles nombre de petites cannelures longitudinales.

La couleur dominante dans le *hart-beest* est le canelle, mais le front est couvert de poils noirs, mêlés d'un peu de brun et annelés. Deux pouces plus bas commence une tache noire oblongue qui s'étend jusqu'aux narines. La lèvre inférieure, le devant des épaules, sont aussi couverts de poils noirs, de même que la partie antérieure des pieds de devant jusqu'aux sabots, autour desquels le noir se prolonge en tournant, et s'élève par derrière jusqu'au pâturon. Cette couleur est distribuée à-peu-près de la même manière sur les pieds de derrière, et entre le boulet et le joint du pâturon. Une grande raie noire s'étend aussi à l'extérieur et à l'intérieur de la cuisse de derrière, jusqu'au genou, comme on peut le voir dans la figure.

Deux raies étroites prennent depuis les oreilles, et s'étendent ensemble tout le long de la nuque ; de là une tache ovale d'un brun foncé couvre tout le dos, et se termine sans se rétrécir, précisément au dessus de la queue, qui est petite, et à la première inspection, ressemble à celle d'un

âne. Les poils commencent dès le haut, sont noirs et à-peu-près de la nature des crins : ils sont plutôt dressés sur la queue que pendans ; les plus longs, ceux qui sont à l'extérieur, n'ont pas tout-à-fait six pouces.

1776. Janv.

Les parties supérieure et postérieure des cuisses de derrière, leurs bords supérieurs et intérieurs, et le ventre, sont d'un jaune pâle ; la partie postérieure des cuisses de devant est aussi d'une nuance un peu plus claire que la couleur cannelle, qui couvre, comme nous l'avons dit, toutes les autres parties de l'animal.

A la distance d'un pouce ou d'un pouce et demi, au dessous de l'angle interne de l'œil, et sur la même ligne, est un *porus* d'une ligne de diamètre : de ce *porus*, qui est l'ouverture d'une caruncule située au dessous, découle une matière semblable au cerumen. J'observai que mes Hottentots conservoient précieusement ce *mucus* dans un morceau de peau : ils lui attribuoient de grandes vertus médicinales (1).

(1) Lorsque la peau est sèche, il est difficile d'y appercevoir le porus, et c'est peut-être la raison pour laquelle le savant zoologiste M. Pallas n'en parle point : comme il a fait ses descriptions sur des peaux desséchées de cet animal, et qu'il n'avoit pu appro-

1776. Janv. Le *bubalis* des anciens étoit probablement le même animal que notre *hart-beest*, et que la vache de Barbarie, décrite dans les mémoires pour servir à l'histoire des animaux (IIe. partie p. 24). La figure qu'on y trouve pl. XXXIX, n'a pas, il est vrai, une parfaite ressemblance avec le *hart-beest* ou *antilope dorcas*; mais comme sous d'autres rapports elle est assez peu caractérisée, on peut aussi croire, avec quelque vraisemblance, qu'elle représente cet animal. Cependant dans la description on lit ces mots, qui n'ont aucun rapport avec la peau du *hart-beest* : *poil roux*, *plus pâle vers la pointe que vers la racine*, *presque de même grosseur vers la pointe que vers la racine*. Il paroît que c'est d'après ce

---

cher d'assez près le *hart-beest* qu'il avoit vu vivant; il est possible que ce *porus ceriferus* ait échappé à sa vue. On voit aussi sur la peau du *hart-beest* que j'ai rapportée, la petite barbe ou moustache dont parle M. Pallas, et qu'il dit être de chaque côté de la tache noire sous la lèvre inférieure.

Il a décrit cet animal (fasc. 1°. page 12, n°. XVI, et fasc. XII, n°. XIII, page 16 de ses *spicilegia zoologica*) sous le nom d'*antilope bubalis*; mais il en avoit été fait mention dans le *systema naturæ*, sous le nom de *capra dorcas*. J'aime mieux lui garder ce nom spécifique, pour éviter la confusion, sur-tout d'après l'opinion bien fondée de M. Pallas, qui le rapporte aux genres des antilopes ou gazelles.

passage seul, que M. de Buffon (1), à l'article *bubale*, confond le *hart-beest* avec l'animal que Kolbe a appelé *élan*; quoiqu'il donne de ce dernier une description tout-à-fait différente, et comme d'un animal ayant des poils gris de cendre, etc.

1776. Janv.

Le poil du *hart-beest* est très-fin, long environ d'un pouce; il ressemble sous d'autres rapports à celui des cerfs et gazelles; les oreilles sont couvertes de poils blancs à l'intérieur. Cet animal n'a des dents incisives qu'à la mâchoire inférieure; elles sont au nombre de huit; celles du milieu sont les plus larges, et elles sont aussi plus larges au sommet qu'à la base; en tout elles sont semblables à celles du *gnu*: les jambes sont menues, les pâturons et les sabots petits (2).

---

(1) Voy. Hist. nat. tome XII, page 296.

(2) M. Pennant, dans son *synopsis* des quadrupèdes, p. 37, et dans son histoire des quadrupèdes, page 90, appelle cet animal *cervina antilope*, et croit que M. Forskal, par le *baker uasch* des Arabes, qu'il met au nombre des animaux dont le genre est encore indéterminé, a voulu parler du *cervina antilope*.

M. Houttuyn, dans la description et la misérable figure qu'il nous a données, tome III, page 213, pl. XXIV, veut aussi probablement parler du *hart-beest*. On peut aisément voir que cette figure a quelque affinité avec le *temamaçama* de Seba, tome I, pl. XLIII, à laquelle M. Pallas renvoie aussi avec raison en par-

1776. Janv.

Le *hart-beest*, avec sa large tête, et par l'élévation de ses épaules, est une des moins jolies de toutes les antilopes. Son pas le plus accéleré ressemble à un galop pesant; il court cependant aussi vîte que toute autre grande gazelle. Lorsqu'il s'est éloigné à une certaine distance des chasseurs, il lui est plus ordinaire qu'à la plupart des autres gazelles, de se retourner fréquemment tout en fuyant, de faire halte et de les regarder en face. Il s'agenouille comme

---

lant du *hart-beest ;* mais je m'apperçois qu'il le confond avec son *antilope* du Sénégal. Cependant la description ne semble pas quadrer aussi bien avec le dessin de Seba, qu'avec celui du *koba* de M. de Buffon, pl. XXXII, fig. 2, à laquelle il renvoie aussi.

Le squelette et la tête donnée par M. de Buffon, tom. XII, pl. XXXVII et XXXVIII, sous le nom de bubale, appartient au *hart-beest*, et il paroîtroit par-là que les cornes sont sujettes à varier. D'après cela, ne seroit-il pas possible que les antilopes *cervina* et du *Sénégal* de M. Pennant fussent un seul et même animal? A la vérité, quoique j'aie remarqué que les cornes du *hart-beest* diffèrent souvent entr'elles par leur surface extérieure, il m'a cependant semblé que leur position étoit constamment la même dans le grand nombre de *hart-beest* que j'ai vus en Afrique.

Nota. Dans quelques éditions de cet ouvrage, qui a été traduit en plusieurs langues, la tête du *hart-beest* a été représentée un peu trop petite; erreur qu'on avoit commise en réduisant la figure en petit. Mais dans la présente édition on a corrigé ce défaut.

je l'ai déja observé, ainsi que le *gnu*, lors-
qu'il veut heurter de la tête. La chair en 1776.
est d'un grain fin, un peu sèche, mais Janv.
cependant d'un haut goût assez agréable : au moins elle n'est pas aussi grossière que celle du *buntebok*. M. de Buffon (p. 298) veut séparer le *hart-beest* ou *bubale*, du genre des gazelles, des chèvres et de tout autre genre ; mais il faut convenir, d'après ce qu'on vient de lire, que c'est à celui des gazelles ou antilopes, qu'il doit être rapporté.

Kaapse-eland, l'élan du Cap, ou élan gazelle (voy. pl. VI, tom. II), est le nom que les Colons donnent à un autre animal un peu plus gros, plus lourd et cependant plus joli que le précédent. J'en ai déja fait mention plusieurs fois, et j'en ai donné la description dans les transactions de Suède de 1779. Les Caffres l'appellent *empofos*. J'ai retrouvé dans mes notes manuscrites, qu'ils le nomment aussi *poffos*, et les Hottentots *t'gann*. Cet animal n'a été vu par aucun naturaliste, personne conséquemment n'en a jusqu'à présent donné ni description, ni dessin satisfaisans.

L'élan du Cap, comme les autres grandes gazelles, habite les plaines et les vallées (1),

(1) M. Pennant, dans sa nouvelle édition de son

1776. Janv. et non les hautes montagnes où Kolbe l'a envoyé, et sur lesquelles il est tout-à-fait probable qu'il ne sauroit grimper, massif et pesant comme il est. M. de Buffon (tom. XII, pl. XLVI, p. 378) en a fort bien dessiné les cornes; mais il les a mal-à-propos assignées au *coudous* (en hollandois *koedoe*), qui est un animal tout-à-fait différent, et dont nous parlerons dans la suite.

La figure qu'on trouve, pl. VI, tom. II, a été dessinée sur un animal vivant, que je vis à mon retour, et qu'on avoit pris comme il étoit encore jeune; il n'avoit pas encore atteint toute sa croissance. Quoiqu'il ne fût jamais lié ni enfermé, et qu'il eût nuit et jour la liberté de courir, il ne s'évadoit point

---

excellente histoire des quadrupèdes, tome I, page 70, a fort bien compris mon sens dans les transactions de Suède; mais il a été, aussi bien que M. Pallas, dans ses *spicilegia zoologica*, fasc. XII, page 11, induit en erreur par Kolbe, en fixant la demeure des *élans* du Cap dans les montagnes. (Voy. fasc. I, pl. XVI.) C'est d'après cette notion erronée que M. Pallas, qui (l. c.) avoit d'abord parlé de cet animal sous le nom d'*oryx*, l'a changé en celui de *dorcas* (voy. fasc. XII, pages 5, 11, 17), et a transporté ensuite le nom d'*oryx* à un autre animal. Il est à desirer qu'on puisse éviter ces variations dans les noms; elles doivent nécessairement jeter de la confusion dans la science de l'histoire naturelle.

et restoit constamment dans les environs de la ferme; ce qui prouve combien il seroit facile de domestiquer cette espèce de gazelle, qui une ſois apprivoisée, pourroit être aux Colons beaucoup plus utile que les chevaux et les bœufs, et employée aux mêmes usages. L'élan du Cap n'a pas besoin, m'a-t-on dit, de prendre beaucoup de nourriture pour entretenir son embonpoint; il se contente fort bien des arbustes, dont le sol produit beaucoup plus que de gazon. Dans ce jeune élan, les poils du haut de la tête et du front étoient plus longs que dans trois autres vieux que j'ai vus; mais il n'avoit point l'apophyse ou petite élévation que les trois autres, un sur-tout, avoient entre et derrière les cornes.

1776. Janv.

L'animal est d'une couleur cendrée, un peu tirant sur le bleu, excepté les parties suivantes, qui sont noires : la touffe du bout de la queue, la peau entre l'ergot et les sabots, et la petite crinière, qui se tient droite, et prend depuis la nuque jusqu'à la queue, tout le long de l'épine du dos.

Dans l'animal formé, les cornes sont longues de deux pieds, d'un brun foncé, et torse (1); la tête est plate, assez large

(1) La torsion des cornes est visible depuis la base

1776. Janv. au sommet, mais fort étroite au-dessous des yeux; il a une espèce de toupet planté droit sur son front, le museau pointu, et sous la gorge un fanon ou peau pendante, séparée en deux par de longs poils.

L'élan du Cap a beaucoup de graisse, surtout autour du cœur. Dans un vieux animal que nous avons chassé et tué, nous trouvâmes une si grande quantité de graisse

---

jusque vers le milieu. L'on y distingue trois côtes ou arrêtes séparées, après lesquelles la corne s'élève droite et ronde; cependant les pointes ont une petite inclinaison en dedans et en devant : la côte de derrière, près de la base, forme en s'élevant, et devient, vers la moitié de la partie torse, l'arrête du milieu et la plus élevée; mais en montant encore, elle décroît par degrés, revient derrière, et disparoît à la moitié de la partie supérieure de la corne. L'arrête antérieure et intérieure est la plus obtuse, et presque tout-à-fait arrondie; la troisième, celle qui commence en dehors et en devant, se termine de même au sommet; et monte un peu plus haut que les autres. Au dessous de toutes ces sinuosités, vers la base des cornes, on voit plusieurs anneaux de forme irréguliere, raboteux et obliques. Ils sont assez bien exprimés dans la figure de la pipe des *boshis*, representée pl. I, fig. 3, tom. Ier. Mais après, les fibres de la corne prennent une direction en spirale, et s'élèvent parallèlement avec les arrêtes que je viens de décrire, et sur lesquelles on découvre cependant plusieurs demi-anneaux ou inégalités raboteuses et transversales.

nous

fine et délicate, que nous ne pûmes toute la loger dans une boîte, qui avoit contenu environ dix livres de beurre. Lorsque nous repassâmes le désert, quelques chiens que nous amenions avec nous, nous dévorèrent dès le commencement du voyage, toute notre provision de beurre. Ce fut à cette occasion qu'un fermier qui nous accompagnoit encore, nous indiqua la manière de réparer cette perte par de la graisse d'*élan*, et nous apprit la manière de l'apprêter pour en assaisonner nos viandes, et même pour la manger sur le pain. Elle est aussi bonne que la graisse d'oie ou de porc, dont on fait ordinairement des beurrées ; je dirois même qu'elle est meilleure, si j'étois sûr que, dans la position où j'étois alors, manquant de tout autre aliment de ce genre, un violent appétit ne faisoit pas illusion à mon goût. La poitrine de l'animal est la partie la plus grasse, et passe pour la plus délicate. La chair est d'un grain plus fin, elle a plus de suc et meilleur goût que celle du *hart-beest*.

1776. Janv.

Lorsqu'on chasse les *élans*, ils ont coutume de courir autant qu'ils le peuvent contre le vent, lors même que le chasseur vient de ce côté, et veut leur faire rebrousser chemin. Ils vont par hardes nom-

breuses. On est dans l'opinion qu'ils font, comme les *spring-boks*, des émigrations vers le sud lorsqu'ils manquent d'eau dans les parties septentrionales, ou de pâturages, dans les grandes sécheresses.

1776. Janv.

Au moment où nous étions prêts à partir d'*Agter-bruntjes-hoogte*, quelques Hottentots y arrivèrent, et nous dirent qu'ils avoient vu entre les deux *Vish-rivier*, des troupes innombrables d'*élans*, mais qui étoient aussitôt retournés de là vers le nord. Il est probable que les Hottentots avoient dit la vérité; car en revenant nous remarquâmes que plusieurs endroits auparavant couverts d'herbes vertes, étoient alors ras et nus, et foulés par des pieds d'animaux, comme seroit une place où auroit campé un régiment de cavalerie.

Il est à croire que des hardes si nombreuses et si serrées ne pourroient ou ne voudroient point s'écarter pour laisser passer des chasseurs à cheval, ou du moins, que les premiers rangs poussés par l'arrière-garde, feroient inévitablement quelque résistance. Si pareil accident nous fût arrivé, et que nous n'eussions pas eu assez de tems ou de place pour leur céder le passage, cette armée de quadrupèdes auroit eu bien-

tôt passé sur le corps de notre petite compagnie.

Les *élans* mâles sont toujours les plus grands et les plus gras de la troupe; plus ils sont âgés, plus la graisse les appesantit; ils ont visiblement la gorge plus pleine que les autres, et comme ils ont peine à les suivre, et qu'ils sont les premiers fatigués, lorsqu'on donne la chasse à un troupeau d'*élans*, ce sont ceux-là qui restent le plus ordinairement sous le coup des chasseurs. On m'a dit qu'il arrivoit par fois, que des *élans* mâles, encore jeunes et passablement vîtes à la course, mais d'une certaine espèce plus chargée de graisse que les autres, tomboient morts après une simple chasse un peu vive, et que la graisse fondue leur sortoit avec le sang par les narines. Un jour que nous revenions à notre logis après une partie de chasse, accompagnés d'un fermier et de son fils âgé de vingt ans, nous apperçûmes un jeune *élan-gazelle*. Comme le jeune homme étoit le plus agile et le mieux monté, son père l'envoya lui donner la chasse. Ce fut pour moi un amusement agréable de suivre de l'œil cette chasse, mais qui ne dura qu'un quart d'heure. Lorsqu'ils furent à une certaine distance, le cheval et l'*élan* couroient l'un et l'autre

1776. Janv.

si vîte pour gagner le dessus du vent; qu'on pouvoit à peine apperçevoir leurs jambes, et l'on eût dit qu'ils voloient au-dessus des montagnes et des plaines. Le jeune chasseur eut plus d'une fois l'avantage du vent; mais voulant prolonger le plaisir de la chasse, et animé par l'espérance de fatiguer le gibier, et de nous le ramener, il négligea plusieurs belles occasions de descendre de cheval et de tirer.

Il est à remarquer que l'air étoit assez calme, et qu'alors les *élans* sont ordinairement moins obstinés que dans un autre tems à avoir sur les chasseurs le dessus du vent. Aussi arrive-t-il quelquefois que d'habiles et vigoureux chasseurs, purement pour leur plaisir, poursuivent pendant longtems des *élans* ou autres gazelles, et leur faisant quitter les plaines, les chassent devant eux jusqu'à la porte de leurs maisons, avant de les tirer.

Notre jeune chasseur revint au bout de deux heures, fatigué et honteux. Il allégua pour excuse qu'il avoit tiré et blessé l'*élan*; mais que le coup n'ayant pas été mortel, l'animal s'étoit sauvé dans un buisson très-serré, tandis que lui étoit occupé à arranger la selle de son cheval, dont la sangle s'étoit détachée.

Mais une particularité qu'il nous assura avoir remarquée en chassant cet *élan*, c'est qu'il suintoit de sa gorge une écume sanguinolente, mêlée avec cette mousse blanche de sueur, qu'on remarque sur presque tous les animaux après une course vive. Cette assertion n'est pas dénuée de vraisemblance; cependant je n'oserois la garantir : un fait aussi extraordinaire a besoin d'être confirmé par plusieurs témoins, et d'être vu de plus près.

1776. Janv.

Au reste, tous les Colons pensent, ainsi que moi, qu'après une chasse aussi animée, l'animal échappe pour le moment au chasseur ; mais que bientôt il devient perclus de ses membres et meurt, ou du moins, que dans la suite affoibli et malade il offre une proie facile à d'autres chasseurs, ou aux bêtes féroces. Il en est autrement pour les chevaux, que leur maître empêche de boire ou de refroidir trop-tôt après ces courses ; cependant presque tous les chevaux de chasse, après un certain tems, ont des éparvins et les articulations roides. Ils sont engourdis et lents, jusqu'à ce qu'échauffés par la course, leurs jarrets reprennent leur souplesse. Un chasseur de notre compagnie étoit monté sur un grand cheval aussi fluet qu'un lévrier, et extraordinaire-

1776. Janv.

ment fourbu. Cependant quand il fut échauffé, c'étoit un des plus légers et des plus rapides coureurs que j'aie vus.

Ces parties de chasse ne sont pas sans difficultés, ni sans danger pour les chasseurs eux-mêmes. Ils ne peuvent éviter d'être quelquefois emportés par leurs chevaux à travers le taillis et les buissons, qui, avec les habits déchirent aussi les jambes; quelquefois, il faut sauter par dessus des fosses et fossés dangereux; il leur arrive aussi de tems en tems de s'enfoncer dans des trous et passages souterrains, creusés par les animaux dont nous avons parlé.

Le 1er. de février, en chassant un *élan-gazelle*, comme nous revenions vers le Cap, mon cheval au milieu de sa course au grand galop s'enfonça ainsi du devant dans la terre; il me sembla, et mes compagnons en jugèrent de même, qu'il fit la roue, en tombant d'abord sur la tête et se retrouvant ensuite sur le dos. Quant à moi, je fus jeté fort loin de lui, tenant mon fusil à la main, et froissé surtout aux deux poignets, dont je me suis ressenti longtems après; heureusement le fusil quoique armé ne partit point dans ma chute. Dès que mon cheval fut relevé, il reprit le galop et s'enfuit à nos chariots, qu'on voyoit

de cet endroit; ainsi j'eus de plus la mortification d'être obligé de revenir à pied, circonstance qui auroit eu des suites encore plus funestes, si ce malheur me fût arrivé à une chasse de buffle ou de lion. Mes compagnons étoient si animés à la chasse, qu'ils poursuivirent leur course sans se donner la peine de venir voir si j'avois ou non besoin de secours.

1776.
Janv.

Cependant les *élans-gazelles* sont encore moins légers à la course que les *hart-beest*. La peau de leur cou est plus épaisse et plus dure que celle du *hart-beest*, ou que celle du bœuf ordinaire. Après la peau du buffle, c'est de la peau de l'élan qu'on fait les meilleurs licous pour les bœufs; on en fait aussi des traits de chariots, des souliers de campagne, et autres ustensiles de ce genre. La femelle a des cornes comme le mâle. Les Hottentots en font, comme je l'ai dit, leurs pipes (Voy. pl. I, fig. 3, tom. I). L'*élan* n'a point au coin de l'œil, comme le *gnu* et le *hart-beest*, de *porus sebaceus* ou *ceriferus* (1).

(1) Dans le dernier élan que nous tuâmes, j'observai qu'il avoit de chaque côté de ses huit dents de devant, une excroissance cartilagineuse, exactement semblable à une défense. Ces excroissances étoient un peu flexibles et élastiques. Il ne paroissoit pas

1776. Janv.

Koedoe, qui se prononce *koudou*, est le nom donné par les Colons à une belle gazelle, haute de stature, avec des jambes longues et menues. Elle est plus large de corps, quoique moins épaisse et moins pesante que l'élan du Cap. Ses cornes sont deux fois plus longues que celles de l'élan, et la courbure en spirale, en est plus marquée, et forme une forte arête ou côte très-saillante (1).

---

qu'elles pussent servir en rien à la mastication. Il est difficile de conjecturer de quel autre usage elles peuvent être. Dans le jeune élan vivant, sur lequel j'ai fait mon dessin, il ne m'est pas venu à la pensée d'examiner la position de ces deux excroissances.

(1) Mrs. de Buffon et d'Aubenton ont donné aux cornes dessinées tome XII, pl. XLVI, le nom de cornes de coudous. Ces cornes, suivant moi, appartiennent plutôt à l'élan du Cap, et les autres au *koedoe* que je décris, dont le nom a été aussi changé en celui de condoma.

M. Houttuyn n'a pas été heureux en assignant le *koedoe* au genre des béliers (dans son *natuurlike historie*, tome III, page 267.) Excepté les cornes, toute la figure qu'il en a donnée pl. XXVI, ne vaut absolument rien. Notre compatriote, le grand Linné, a fait aussi une méprise dans le *syst. de la nature*, en renvoyant à ce dessin, comme à une bonne figure de l'*ovis strepsiceros*; quoique le corps auquel on a adapté les cornes, qui ne lui appartiennent pas, ne ressemble visiblement pas à celui d'un bélier. On en trouve une meilleure figure dans la *nouv. description*

La taille haute et la forme élancée du *koedoe* m'avoient fait croire qu'il devoit être fort léger à la course; mais deux Co- 1776. Janv.

---

du Cap de Bonne-Espérance, pages 41, 42, faite, comme l'auteur nous l'assure, sur un animal vivant. Cependant j'avouerai que je ne me suis jamais apperçu que ces animaux aient de la barbe. Je ne disputerai pas ce point fort obstinément, n'ayant vu l'animal vivant que deux fois dans le cours de mes chasses. Il est vrai que je l'ai vu ces deux fois d'assez près. M. *Pallas*, qui a examiné la tête d'un *koedoe*, remarque dans ses *spic. zool.*, I, p. 1-17, que le *koedoe* n'a point de barbe, et conséquemment qu'il ne peut être le même que la *capra anonyma* de Kolbe. M. Pennant, qui, dans son histoire des quadrupèdes, tome I, p. 77, a décrit avec soin le *koedoe* sous le nom d'*antilope rayé*, sur plusieurs peaux de cet animal, et qui renvoie à la figure de la *nouv. description du Cap*, qu'il assure être exacte, ne parle point du tout de la barbe. J'ai avancé, il y a déja quelque tems, dans les transactions de Suède de 1779, page 157, que la femelle du *koedoe* n'a point de cornes. C'est un fait qui n'avoit été remarqué auparavant par aucun zoologiste, et dont j'aurois desiré pouvoir donner ici de nouvelles preuves; mais un autre fait dont je me suis assuré moi-même, sur un jeune *koedoe*, au moment qu'il fut tué, c'est qu'ils n'ont point au dessous de l'œil ce *porus ceriferus* qu'on trouve dans nombre d'autres gazelles.

La couleur dominante sur la peau d'un jeune *koedoe* que j'ai rapportée, est un brun tirant sur la rouille. L'épine du dos est partie brune, partie blanche, mais les taches qui vont de haut en bas, au nombre de huit ou neuf, sont blanches. La partie postérieure du

1776. Janv. lons m'ont assuré qu'il n'avoit cette qualité qu'à un degré médiocre, et qu'il est bientôt fatigué, et pris plus aisément par les chiens que toute autre gazelle; cependant le mâle avec ses longues cornes se défend avec beaucoup d'ardeur contre ses ennemis, lorsqu'il se trouve en champ clos avec eux. Je ne puis croire que la grandeur des cornes du mâle soit la cause de sa lenteur à la course; car la femelle est débarrassée de ce fardeau, et ne passe pas pour être plus légère. Pour quelle raison la nature

---

ventre est de la même couleur, qui descend droite en forme de raie sur la partie antérieure des jambes de derrière, et se termine, environ de la largeur de la main, au dessus des sabots. Mais immédiatement au dessus de ces sabots, est une tache blanche qui paroît divisée en deux. Les joints du pâturon sont très-petits, et les pâturons eux-mêmes sont bruns. On voit sur la poitrine quelques marques d'un brun foncé. Le front et le bout du museau en dessus sont bruns, la lèvre inférieure est blanche, et l'on voit un peu de blanc sur la lèvre inférieure, sur les genoux et sur chaque côté des pieds de devant. Une raie blanche d'un demi-pouce de long s'étend, à partir de l'angle interne de chaque œil, et ces raies se rejoignent assez près, juste au dessus du nez. Sur chacun des deux os de la joue, sont deux petites taches blanches. Le bord intérieur des oreilles est couvert de poils blancs, et le haut du cou est orné d'une crinière brune d'un pouce de long.

n'a-t-elle laissé à cette femelle aucun moyen de défense et de salut, ni dans l'armure de sa tête, puisqu'elle n'en a point, ni dans la vîtesse de ses pieds? Je l'ignore. 1776. Janv.

Comme nous revenions vers le Cap, nous rencontrâmes sept ou huit *koedoe*, un desquels, comptant peu sur sa célérité, se sauva dans la rivière, où il s'embarrassa dans les herbes dont la surface de l'eau étoit couverte. Nos chiens l'attrapèrent et le déchirèrent en pièces; ensuite deux de nos Hottentots allèrent à la nage le chercher, et le découpèrent. La chair me parut être de la même nature que celle du *hartbeest*, mais la moëlle en étoit suivant moi délicieuse. Le *koedoe* se borne, plus que toute autre gazelle, à manger des arbustes. Un chasseur en présence duquel je parlai de ces cartilages de l'*élan-gazelle*, semblables à des défenses, et dont j'ai fait mention ci-devant dans une note, me dit que le *koedoe* avoit des excroissances exactement pareilles.

Une autre grande gazelle du Cap est connue sous le nom de *gemse-bok* ou *chamois*. Le docteur Forster, dans son voyage, tom. I, p. 84, a déja remarqué combien

1776. Janv. cette dénomination est impropre sous plusieurs rapports (1).

Cet animal est vraisemblablement particulier aux parties nord-ouest de la colonie : car, dans toute l'étendue de pays que j'ai parcouru, je n'en ai jamais ni vu ni entendu parler. Cependant on en voit fréquemment des cornes au Cap. J'en ai trouvé une dans le cabinet de l'académie royale : elle est d'une couleur noirâtre, longue d'environ trois pieds, et presque droite. On voit dans la partie inférieure environ vingt anneaux saillans, ondés, raboteux ; la partie antérieure est lisse, et se termine insensiblement en pointe aigue. Le diamètre de la

(1) Les cornes de cet animal sont fort bien dessinées dans M. de Buffon, tome XII, pl. XXXIII, fig. 3, et l'on trouve une belle figure de l'animal en entier dans la *nouv. descript.*, etc. page 56, où le nom de *pasan* que lui-a donné M. de Buffon lui est conservé. M. Pallas, qui dans ses spicil. zool. fasc. I, page 14, l'a nommé *antilope bezoartica*, a jugé à propos de changer son nom, fasc. XII, p. 16 et 17, en celui d'*antilope oryx*. M. Pennant l'a décrit sous la dénomination de *gazelle égyptienne*. Voyez sa *synopsis of quadrupeds*, page 25, et son *hist. of quadrupeds*, page 67. M. Houttuyn, par sa figure 1, pl. XXIV, à laquelle Linné renvoie pour exemple de sa *capra gazella*, veut probablement parler du *chamois du Cap*.

base est d'environ un pouce et demi (1).

1776. Janv.

La description que donne Kolbe de son *élan* (appelé dans l'édition Allemande *elend-thier*, p. 145), se rapporte plutôt en quelque sorte à cette gazelle, qu'à celle qui est connue actuellement au Cap sous ce nom, et dont j'ai donné la description. Mais, que ce soit l'une ou l'autre de ces gazelles que Kolbe ait voulu décrire, sa description est toujours fautive, et la pesanteur de 400 livres qu'il lui attribue, est au-dessous du véritable poids de l'animal : une absurdité plus grande encore dans l'assertion de Kolbe, est de prétendre qu'un animal si pesant puisse

(1) Au-reste, voici la description qu'on trouve de cet animal dans M. Pennant, et dans la compilation que nous avons souvent citée.

Couleur, gris de cendre, un peu tirant sur le rouge; le ventre, les jarrets et la figure, blancs; mais les espaces devant et autour de la corne, ainsi que le devant de l'extrémité supérieure du museau, et le bas de la tête, sont noirs, ou tirant sur le brun. On y voit aussi une raie d'un noir brunâtre, qui prend depuis les yeux jusqu'à la mâchoire inférieure, et est jointe par une autre raie pareille à la tache dont nous venons de parler, qu'on voit sur le museau et le front. Suivant ces naturalistes, l'animal est aussi d'une couleur foncée sur les épaules, un peu sur la partie antérieure des jambes, aux endroits qui séparent le ventre des côtés, sur la queue et tout le long du dos et du cou.

1776. Janv. être attrapé par un lacet fait d'une petite ficelle, et enlevé en l'air.

Le *blaauw-bok* (le bouc bleu) est une gazelle de la grande espèce, et ne se trouve probablement, ainsi que la précédente, que dans les parties nord-ouest; cependant il peut arriver que de tems en tems un de ces animaux s'écarte de leur canton natal : car à *Krakeel-rivier*, j'ai vu une peau conservée de *blaauw-bok*. Il ressemble, dit-on, pour la couleur, lorsqu'il est vivant, à un velours bleu, mais lorsqu'il est mort cette couleur devient plombée (1).

Le *bunte-bok* (bouc peint ou rayé) appelé par M. Pennant l'antilope enharnaché (*harnessed*), et par M. Pallas, *antilope scripta*, qui comme je l'ai déja observé est un peu moins grand que le *hart-beest*, et un peu plus que le *bosh-bok*, ne se trouve dans aucun endroit à l'est du Cap qu'à Zwellendam. Cependant un fermier qui

(1) Le lecteur peut voir, sur ce sujet, l'*antilope blue* de M. Pennant, et l'*antilope leucophæa* de M. Pallas, qui l'appelle ainsi, de ce que l'animal a au-devant et au dessous des yeux une large tache blanche. Les poils sous le ventre sont longs et blancs. Les cornes sont tournées en arrière et ornées d'environ vingt-quatre anneaux qui montent jusqu'aux trois quarts de leur hauteur. Elles sont polies dans le haut, et se terminent insensiblement en pointe.

avoit été dans le pays des *Tambukis*, me dit y avoir vu des *bunte-boks*, quoiqu'un peu différens de ceux de *Zwellendam*. 1776. Janv.

J'ai décrit précédemment le *gnu*, et j'en ai donné la figure (pl. II). Je suis toujours porté à ranger cet animal au nombre des grandes gazelles d'Afrique, et plus encore depuis que, convaincu par les raisons que j'ai données dans les transactions de Suède, le Pline de l'Angleterre, dont j'ai si souvent dans le cours de cet ouvrage cité l'admirable *histoire des quadrupèdes*, a pareillement trouvé juste de rapporter le *gnu* au genre des gazelles.

Les animaux suivans, qui n'ont point de *porus ceriferus* sous l'œil, et dont plusieurs auteurs ont déja fait mention, appartiennent à la petite espèce des gazelles d'Afrique.

Le *bosh-bok* (1). (Voy. pl. III.)

---

(1) *Boshbok*, ou antilope sylvatica, cornibus erectis subtriquetris spiralibus, corpore fusco, albo maculato, caudâ brevissimâ.

Comme on peut trouver la différence spécifique des autres gazelles, mieux connues que celle-ci, dans leurs descriptions respectives ou dans quelques-uns des auteurs que nous avons cités, nous ne rapporterons point ici ces descriptions, afin d'éviter autant qu'il est possible la prolixité, d'autant plus que cela n'auroit d'autre utilité que de servir à former la nomenclature de tout le genre.

1776. Janv. Le *spring-bok* ou *bouc sauteur* (voy. pl. V, tom. II), nommé par M. Pallas *antilope pygargus*, fasc. XII, p. 15.

Outre les gazelles citées, il y en a encore dans cette partie de l'Afrique plusieurs autres, dont je ne puis rendre aux zoologistes un compte aussi exact qu'ils pourroient le desirer; je crois cependant qu'il ne sera pas inutile d'en faire ici l'énumération : elle peut exciter l'attention des naturalistes et des voyageurs sur cette branche principale de la zoologie, qui jusqu'à ce moment a été enveloppée d'obscurité. Ces animaux sont :

Le *ree-bok* (bouc rouge), animal haut de deux pieds, et qui va par troupeaux (1).

(1) La couleur dominante dans le *ree-bok* est un gris cendré, un peu semblable à la couleur du lièvre, mais tirant sur le rouge. Le ventre et l'anus sont blancs, ainsi que le dessous de la queue, qui est fort courte. Les cornes sont noires, toutes droites, et quant à leur position, leur forme et leur substance, fort semblables à celles du *gemse-bok*. Mais elles n'ont qu'un pied de long, et sont proportionnellement fort menues, et conséquemment fort pointues. Les Hottentots en font souvent des alênes ou poinçons, dont ils se servent pour faire ou raccommoder leurs souliers ou leurs manteaux. Le poil en est doux, mais la viande en est sèche, et passe pour être plus mauvaise que celle de toute autre gazelle.

Il n'étoit pas rare à *Hottentot-holland*, à *Artaquas-kloof* et à *Lange-kloof*. J'avouerai cependant que je n'ai fait que de mémoire la description imparfaite que j'en donne ici : car il m'est arrivé de perdre et la description originale, et le dessin que j'en avois pris. Dans un voyage tel que celui que j'ai fait, j'étois souvent exposé à perdre mes notes. Lorsque j'étois mouillé jusqu'à la peau, soit par des grains de pluie, soit en passant à gué les rivières, si j'avois quelques papiers sur moi, on conçoit aisément qu'ils devoient être humectés. Notre chariot versa deux fois, et cet accident arrivé dans la nuit, n'étoit pas propre à mettre de l'ordre dans mes collections, sur-tout dans celles de mes insectes.

1776. Janv.

Le *riet-ree-bok* (bouc rouge des roseaux) est un animal deux fois aussi gros que le *ree-bok*. Il se cache comme lui parmi les roseaux, dans des endroits marécageux, et l'on dit qu'il lui ressemble, deux circonstances auxquelles il doit le nom qu'il porte. Je ne l'ai vu, ou plutôt entrevu qu'une fois, comme il couroit devant moi ; c'étoit à *Agter Bruntjes-hoogte*, et je n'en ai pas même ouï parler ailleurs. Ces animaux sont monogames, c'est-à-dire, qu'ils vivent par couples ; et l'on me dit, si ma mémoire est

fidelle, que les femelles n'ont point de cornes.

1776. Janv. Malgré toutes les offres et les promesses que j'ai faites à mes correspondans du Cap, ils ne m'ont point encore envoyé, comme ils me l'avoient promis, les peaux de ces deux animaux, qui sont probablement une espèce de *capra* ou *gazelle*, jusqu'à présent absolument inconnue.

Vlaksteen-bok (bouc de plaines), est le nom donné à *Agter-bruntjes-hoogte* à des animaux, probablement aussi du genre des *gazelles*, qui s'assemblent en hardes dans les plaines (*Vlaktens*), mais dispersés et sans se rapprocher beaucoup les uns des autres. J'ai vu cet animal deux fois, en traversant le désert à mon retour : quoiqu'il ne soit point du tout farouche à une certaine distance, il a soin de ne se tenir jamais à la portée du fusil : on ne peut donc le chasser qu'à cheval, si le terrain n'est pas trop raboteux. Sa peau est d'un rouge fort pâle, ou couleur de souris (*colore murino*); c'est pourquoi quelques personnes l'appellent *bleek-bok* ou *vaal-ree-bok*; il est plus massif et plus pesant que le *ree-bok*; il ressemble, pour la forme, à l'animal appelé communément au Cap *steen bok*.

Les animaux nommés par les Colons *steen-bok*, *grys-bok*, *duiker-bok* et *klipspringer*;

ont environ deux pieds de haut. Ils sont du genre des *gazelles*, et on en voit souvent 1776.
près du Cap. Occupé de mes études bota- Janv.
niques, je différai toujours d'examiner ces animaux, tant qu'enfin, obligé de repartir pour l'Europe plutôt que je ne m'y attendois, je laissai cet examen à faire à quelque autre naturaliste (1).

Le *steen-bok* est de couleur rougeâtre; il a une tache blanche sous les yeux; c'est probablement une variété de l'*antilope rouge* de M. Pennant (2).

Le *grys-bok* est gris, avec des oreilles noires et une grande tache sous les yeux (3).

---

(1) Mrs. Forster sont peut-être ceux à qui nous devrons ces éclaircissemens. Comme j'etois au Cap, ils s'occupoient du soin de tirer des dessins, et de faire des descriptions de ces quadrupèdes : et je crus alors que mes recherches particulieres seroient un travail superflu. J'observerai cependant que je suis parfaitement convaincu que ces animaux sont une espèce différente de toutes celles dont les femelles n'ont point de cornes. Ils ont tous, autant que je me le rappelle, un *porus ceriferus* au dessous de l'œil, excepté, m'a-t-on dit, le *duyker-bok*. La chair de celui-ci est plus dure et plus sèche encore que celle des autres, qui me parut pourtant, lorsque j'en goûtai, une viande fort sèche et d'un haut goût, à-peu-près comme celle du lievre.

(2) Histoire des quadrupèdes, page 76.

(3) C'est probablement l'*antilope grimmia*, des *spic. zool.*, I; page 8; pl. III.

1776. Janv.

Le *klipspringer* est d'un rouge clair, tirant sur le jaune, et mêlé de taches noires; les bords et les pointes de ses oreilles sont noires. Il a la queue fort courte, les cornes de ces animaux, si j'ai bonne mémoire, sont un peu plus courtes que leurs oreilles. Elles sont assez droites, rondes, lisses, pointues, noires et fort éloignées l'une de l'autre; il est cependant probable que leur distance varie. Le *klipspringer* court fort vîte, et c'est de là sans doute qu'il a reçu son nom, et de ce qu'il s'élance à grands sauts par dessus les précipices les plus profonds, et dans les endroits les plus hérissés de rochers (1).

Quant au *duyker-bok* (ou bouc plongeur), je n'ai fait que l'entrevoir; il a une manière de courir fort singulière; sa course est aussi mêlée de sauts. Lorsqu'il s'élève, il tient sa tête haute, et en retombant, il la cache entre ses jambes, ce qui, peut-être, lui donne l'air de plonger dans les buissons, et lui a valu son nom.

Des singes ou *babouins* habitent en grand nombre la partie boisée de la montagne au pied de laquelle coule la petite *vish-*

(1) Il ressemble en cela à l'*antilope swift* de M. Pennant.

rivier. On m'a dit qu'ils avoient de longues dents canines, qu'ils courent très-vîte, et sont agiles, forts et difficiles à tuer. Ils forcent quelquefois les tygres mêmes à lâcher leur prise. Lorsque ce sont des chiens qui les attaquent, ils vendent leur vie fort cher; aussi les Colons sont peu curieux de les chasser. Cependant un jour que plusieurs *babouins* parurent près de la ferme où nous étions logés, j'engageai mon hôte à lâcher ses chiens sur eux. Un de ces *babouins*, qui paroissoit plus âgé et moins actif que les autres, ne pouvant peut-être atteindre aussi vîte que ses camarades le sommet de la montagne, se réfugia dans un arbre peu élevé, qui se trouvoit dans la plaine. Mon fusil étoit chargé d'un coup de plomb, qu'ils appellent plomb à *steen-bok*, à-peu-près de la grosseur d'un pois ordinaire; je le tirai à la distance de cinquante pas, et le frappai au teton gauche; quoique le coup fût mortel, l'animal resta encore plusieurs minutes sur l'arbre. Il reçut le coup sans pousser ni cri ni gémissement; enfin il tomba, et les chiens s'en saisirent avant qu'il eût touché terre (1), et lui déchirèrent la peau en tant

1776. Janv.

(1) Cette remarque fut pour moi une nouvelle preuve de ce que j'ai avancé précédemment, qu'il n'est point de chasse où les chiens montrent autant

1776. Janv.

d'endroits, qu'il me fut impossible de la conserver; mais curieux de connoître de quoi se nourrissoit, dans son état sauvage, un animal qui ressemble à l'homme sous tant de rapports, je lui ouvris l'estomac : je le trouvai plein d'une substance qui ressembloit à des épinards hachés et cuits à l'étuvée.

---

d'acharnement et de fureur que celle des babouins. Celui-ci fut déchiré par les nôtres, avant qu'il fût possible de leur faire lâcher prise.

Sa tête ressembloit à celle d'un chien : ses crocs ou défenses avoient un demi-pouce de long. Sa queue, égale à-peu-près en longueur à celle de son corps, étoit terminée par une touffe de poils comme celle du lion. La longueur entière de l'animal, de la tête aux pieds, étoit de cinq pieds; sa couleur étoit celle du babouin ordinaire, c'est-à-dire, un mélange de jaune et de brun.

Il est probable que cet animal est le *simia cynocephalus* du *syst. nat.*, quoique dans la *différence spécifique* il ne soit pas fait mention de sa *queue touffue*, attendu que tous les singes de cette espèce, gardés dans les ménageries, ont ordinairement la queue coupée. J'ai vu dans le cours de mon voyage un ou deux jeunes babouins écourtés. On les tenoit à la chaîne, et l'on me dit qu'ils étoient natifs de la colonie; mais ils n'avoient point, comme l'autre, le museau d'un chien, ni de longs crocs : ainsi ils formoient probablement une espèce différente. Ils n'avoient point non plus cette couleur rembrunie que M. Pennant attribue à son babouin-oursin (*ursine baboon*) qu'il suppose natif du Cap de Bonne-Espérance.

Ces singes mangent aussi probablement des bulbes et des racines, comme les *hommes-boshis*. Cependant il ne paroît pas que leur régime soit très-varié, car on ne trouve dans les contrées qu'ils habitent, ni fruits ni graines, au moins en assez grande quantité pour qu'on puisse dire qu'ils font partie de leur nourriture ordinaire. Dans le pays, on est très-persuadé que le règne animal ne fournit absolument rien à leur subsistance. D'ailleurs, tout le monde sait que diverses espèces de singes, captifs de l'homme, ne sont nourris qu'avec des végétaux, et n'en sont pas moins gais et alègres. Il est donc constant que la plupart des singes se bornent à un régime absolument végétal; il l'est aussi qu'il y a une grande ressemblance entre les viscères de ces animaux et ceux de l'homme. Il est donc difficile de concevoir quelle raison a porté un naturaliste célèbre à assurer que « les animaux qui n'ont qu'un estomac et des intestins courts, sont forcés, comme l'homme, à se nourrir de chair (1) ».

1776. Janv.

Il s'ensuivroit que le rhinocéros et le cheval, qui n'ont aussi qu'un estomac et des intestins proportionnellement fort courts,

(1) M. de Buffon, hist. nat. tome VII, page 36.

devroient être comme l'homme forcés à se
1776. nourrir de chair ?
Janv. La comparaison du volume relatif du canal intestinal dans les animaux carnassiers et dans ceux qui ne vivent que d'herbes, loin de favoriser cette opinion, la détruit. Il ne faut, pour s'en convaincre, que comparer les intestins de l'homme, du singe, du rhinocéros, du cheval; ou même, entre les singes frugivores d'une plus petite espèce, du saïmiri (1), avec ceux de ces animaux carnivores, le *couguar*, le lynx (2), et le loup (3). La prétendue nécessité indispensable, imposée aux hommes, de prendre des alimens du règne animal, n'est pas mieux prouvée. « L'homme, dit cet auteur célèbre, ne pourroit pas se nourrir d'herbe seule; il périroit d'inanition s'il ne prenoit des alimens plus substantiels. — L'homme réduit au pain et aux légumes, pour toute nourriture, traîneroit à peine une vie foible et languissante ».

Cependant les Brachmanes, qui s'abstiennent de toute nourriture animale, quoiqu'ils soient plutôt, comme il le dit, une secte

(1) *Ibid.* tome XV.
(2) *Ibid.* tome IX.
(3) *Ibid.* tome VII.

qu'une race d'hommes particulière, n'en sont pas moins des hommes bien vivans, qui propagent leur espèce, et qui certainement ne sont point dans un état de foiblesse et de dépérissement. On dit que la plupart des pauvres en Chine n'ont pour subsister que du riz, et que pourtant ils vivent assez bien. Le peuple qui habite les terres de la mer du sud, les *Tataûs*, et même les hommes d'un rang supérieur, nous demandoient un peu de viande, comme une très-grande rareté; et quoique la plupart de ces hommes ne vissent que fort rarement du poisson, et en petite quantité, leur diète végétale leur réussissoit si bien, nous les trouvâmes si vigoureux et si robustes, que, pour un grain de verre ou un clou, ils se disputoient souvent l'honneur de nous porter sur leur dos, nous autres Européens carnivores, dans les endroits où nous n'aurions pu passer sans nous mouiller. Ils s'en acquittoient si bien, qu'il ne leur arrivoit jamais de faire un faux pas, en traversant des courans assez rapides, dont le fond étoit rocailleux et inégal; ils avoient pourtant l'eau jusqu'à mi-corps, et nous portoient, montés à califourchon sur leurs épaules, avec nos fusils que nous tenions à la main. L'île misérable appelée *Easter Island* (île de Pâque), est une preuve

1776.
Janv.

1776. Janv. convaincante que l'homme peut s'accoutumer à vivre d'une portion, même très-modique, de nourriture végétale. Nous parcourûmes cette île d'un bout à l'autre, nous en examinâmes presque toutes les côtes, et n'y vîmes qu'un seul petit canot, encore étoit-il rapetassé de toutes parts. Nous ne pûmes même trouver dans l'île assez de bois pour en construire un pareil (1).

On peut donc assurer, sans crainte d'erreur, que les habitans de cette île ne mangent que très-rarement, ou même jamais, de la chair d'aucune espèce. L'on y voit quelques racines, mais elles sont en très-petit nombre; et comme les habitans des autres îles ont la viande en horreur, je ne sais si les raisons données par le Capitaine Cook sont assez fortes pour nous convaincre que les habitans de l'île de Pâque en mangent quelquefois. En supposant que

(1) Le capitaine Cook a dit que les habitans de cette île avoient trois ou quatre barques. Cependant la vérité est que nous n'y apperçumes aucun attirail de pêche, ni rien qui annonçât qu'ils tirassent habituellement leur subsistance de la mer ou de ses bords. Ils avoient à la vérité un petit nombre de coqs et de poules, mais elles étoient petites, peu vigoureuses, et si rares, que nous en vîmes à peine cinquante dans une peuplade de sept ou huit cens hommes.

cela soit, il est toujours certain qu'ils ont rarement l'occasion d'en faire un copieux régal. 1776. Janv.

Ces hommes sont à la vérité tous maigres et grêles, mais c'est sans doute l'effet de l'extrême rareté des plantes. Le produit végétal de tout le pays consiste tout au plus en vingt plantes, entre lesquelles le pisang, les ignames, les patates douces, et la canne à sucre, sont, à ce qu'il m'a paru, celles dont ils peuvent faire principalement usage. Mais d'un autre côté ces hommes sont agiles et lestes comme des cerfs, et semblent jouir d'une très-bonne santé. Nous ne mîmes point leur force à l'épreuve; mais, en lisant la description que fait le docteur Forster des nouvelles messalines de cette contrée, et de leur insatiable penchant au plaisir, on sera convaincu que la nourriture végétale ne les rend pas froides et lentes dans les exercices de Vénus. Une de ces femmes qui vint à la nage jusqu'à notre vaisseau, et il n'étoit pas près du rivage, soutint, dans l'espace de quelques heures, les embrassemens de dix-sept hommes de notre équipage, avant de retourner à terre, encore à la nage.

Dans les îles de *la Société*, les habitans, qui n'avoient pas une quantité de viande

1776. Janv.

superflue pour se nourrir eux-mêmes, n'étoient pas dans le cas d'en donner à leurs chiens, ensorte que ces animaux, qui sont au premier rang des carnivores, ne vivoient, à bien dire, que de végétaux; cependant ces chiens n'étoient ni foibles ni languissans, et ceux que de tems en tems nous voyions paroître rôtis sur notre table, aussi bien que sur celle des principaux habitans, étoient fort gras et en bon état; et si nos chiens d'Europe, qui certainement appartiennent plus évidemment encore que l'homme à la classe des carnivores, vivent fort bien et pendant long-tems, à ne manger qu'un mêlange de farine et d'eau, pourquoi une multitude nombreuse et variée de végétaux ne suffiroit-elle pas de même à la subsistance de l'homme? Les Colons Africains, qui n'élèvent que des moutons, n'en prodiguent point la chair à leurs *boshis* ou autres esclaves, d'autant que ces troupeaux sont le seul article qui leur produit un peu d'argent, dont ils paient leurs taxes; ils ne peuvent conséquemment leur donner qu'une très-petite quantité de lait de beurre; et dans plusieurs de ces endroits on ne trouve plus aucune espèce de gibier; cependant avec du pain, et quelques autres préparations de farine, ces esclaves se maintiennent dans un

état d'embonpoint et en pleine santé. On trouve, dans le voyage à la nouvelle Espagne, que les pauvres ne vivent que de maïs et d'une espèce de faséole ou haricot, quoique ceux qui demeurent près de la ville mangent quelquefois un peu de viande le dimanche.

1776. Janv

Dans le voyage d'Ulloa, tom. I. p. 248, 249, on lit : « Les gens pauvres n'ont ici, pour subsister, que des *papas* ; ces racines leur tiennent lieu de toute autre nourriture. Les créoles les préfèrent à la chair des oiseaux et aux viandes les plus délicates ». Qui ne sait pas de quel usage est la fève de cacao, dans les endroits où elle croît, et où elle est presque l'unique aliment des habitans ; et combien cette nourriture rend d'embonpoint et de vigueur aux personnes usées et d'une foible constitution ? Nous avons l'exemple de l'équipage entier d'un vaisseau qui, pendant deux mois, n'eut que du chocolat pour toute nourriture, et s'en trouva très-bien.

Il existe dans l'Egypte supérieure (1) des familles entières qui ne vivent que de dattes ; mais je ne citerai point ces exemples particuliers comme absolument décisifs ; je

(1) V. Hasselquist, page 501.

1776. Janv.

n'en conclurai point que la diète végétale soit la plus saine ; mais ils sont insuffisans pour combattre l'opinion que l'abstinence de toute nourriture animale détruiroit le genre humain, ou le rendroit, au moins dans nos climats, incapable de propagation : « Peut-être, ajoute notre célèbre auteur, cette diète seroit possible dans les pays méridionaux, où les fruits sont plus cuits, les plantes plus substantielles, les racines plus succulentes, les graines plus nourries ». Contre ce systême, l'Europe même et nos climats nous offrent des preuves incontestables ; et j'observerai que, loin de rendre l'homme incapable de propagation, le règne végétal est celui qui produit le plus de ces substances propres à exciter les desirs de l'homme. Outre une multitude innombrable de plantes de la gynandrie, et plusieurs autres dont il seroit trop long de faire l'énumération, nous avons le chocolat et le salep qui, à la connoissance de tout le monde, possèdent de grandes vertus *aphrodisiaques*. Les pois, les fèves, navets, choux et autres végétaux flatueux, passent pour avoir, à quelque degré, les mêmes propriétés, et l'expérience journalière ne nous permet pas d'en douter. Tout le monde sait qu'il est certains végétaux qui, exaltés par la fermen-

tation, comme le vin et la bière, et pris en doses raisonnables, stimulent les desirs et augmentent la puissance générative.

1776. Janv.

Quant à la supériorité attribuée aux plantes des contrées méridionales sur celles d'Europe, elle est démentie par tout ce que nous connoissons de l'économie invariable de la nature, qui conduit à une égale perfection les racines, rejetons, feuilles et semences du végétal qu'elle a destiné pour les Alpes, et de celui qu'elle a planté sous la Zone torride (1).

Croira-t-on qu'en France, ou dans quelqu'autre partie de l'Europe, un homme ne feroit que traîner une vie foible et languissante, et deviendroit inhabile à la propagation de son espèce, s'il étoit réduit aux seuls végétaux de la contrée, comme patates, turneps, carottes, oignons, asperges, scorsonère, chervis, le *lathyrus tuberosus*, salades et choux de toute espèce) artichauts, pois, fèves, pain, *puddings*, et toutes les autres préparations de farine ou de

(1) Suivant le témoignage d'Olafson et de plusieurs autres, un boisseau du *lichen Islandicus* ou mousse d'Islande, plante produite dans la partie la plus septentrionale de notre Europe, équivaut à deux boisseaux de froment; et les *turneps* de Bourgogne sont comme on sait assez succulens.

1776. Janv. blé, châtaignes, amandes, pommes, poires, fruits secs de toutes les sortes, melons, citrouilles, concombres, olives, huile, figues, raisins, grains de toute espèce, vin, bière, etc.

L'énumération seule sert de preuve. Ajoutons-y une autorité irrécusable; je veux parler des excellentes observations, dans le levant, du célèbre M. Tournefort. L'on y trouve que, dans certains cantons de cette partie du monde, les habitans se nourrissent presque uniquement de pain, de figues, de raisins, et quelquefois de concombres cruds. Linné nous apprend (1) qu'autrefois les athlètes, dont la principale occupation étoit la lutte et le combat, exercice qui certes demande un régime fortifiant, se nourrissoient principalement de figues, avant que l'usage de manger de la viande se fût introduit. On y lit encore que les pauvres qu'on plaçoit en sentinelle pour garder les figuiers et les vignes, devenoient, dans l'espace de deux mois, gras et rebondis, en mangeant de ces fruits avec une petite quantité de pain, et que les renards même qui trouvoient moyen de se glisser dans ces

(1) Voy. ses *amœnitates academicæ*, tome I, p. 137.

vergers, devenoient si dodus, que quelques personnes les mangeoient à leur tour. 1776. Janv.

J'ai vu un grand nombre de *Dalécarliens*, employés pendant long-tems à des travaux durs et fatigans, ne vivre pour ainsi dire que de bouillie et de bière, régime dont cependant ils ne se plaignoient pas. J'ai vu plusieurs malheureux paysans montagnards qui, manquant de pain depuis long-tems, se nourrissoient, eux et leurs enfans, d'une espèce de gauffres et de fromentée sans lait (1).

(1) Ceux qui dans ces provinces où dans d'autres ont la faculté d'y ajouter un peu de lait, ne doivent guère plus que les autres leur subsistance au regne animal; car, suivant M. Geoffroy, les parties constitutives du lait sont presque absolument les mêmes que celles des végétaux. Je tiens de plusieurs Anglois, que les gens pauvres d'Irlande ne vivent que de patates, et d'un peu de lait de tems à autre. Une personne qui depuis long-tems résidoit en Russie, m'a assuré que dans quelques endroits le bas peuple n'y vivoit absolument que de *sour-croutes* et de gruau d'avoine, auxquels ils ajoutoient du pain sur, des concombres cruds, des oignons, du sel, et une sorte de pâte faite de farine d'avoine et d'eau, séchée au four, et qu'ils nomment *quass* et *tradakna*; ensorte que sur trente mille paysans appartenans à un noble des confins de la Moscovie, il s'en trouve très-peu qui aient occasion de goûter quatre fois par an de la viande ou du poisson.

1776. Janv.

On peut voir encore dans Haller (1), une longue liste de tous les auteurs qui ont démontré par des preuves et des exemples, que l'on peut très-bien vivre en Europe sans faire usage de nourriture animale. Et pourquoi ne le pourroit-on pas, si la même matière glutineuse qui, dans la chair, forme particulièrement la partie nutritive, se trouve aussi dans les végétaux? Qui ne sait pas, que les hommes condamnés aux galères et plusieurs autres n'ont pour tout régal qu'une portion de pain, et de l'eau? et que les montagnards qui habitent les Apennins, ne vivent que de châtaignes?

Le docteur W. Grant (2) a dernièrement mis en évidence l'utilité d'une diète entièrement végétale dans les maladies hypocondriaques, dans les gouttes obstinées et autres maladies tenaces. Il rapporte des exemples de malades auxquels ce remède a rendu la santé et la force, et qui, après le traitement, se sont même trouvés rajeunis. Il dit aussi que les personnes avancées en âge peuvent en toute sûreté avoir recours à ce régime, le continuer au moins

(1) Voy. tome VI, liv. XXII.

(2) Voy. son essai sur les constitutions atrabilaires, p. 399. et suiv.

pendant six semaines, et au plus pendant deux ans.

1776. Janv.

Le *camelo-pardalis* est, comme je l'ai dit, le plus grand de tous les quadrupèdes, si on le mesure de face. On ne le trouve que dans les parties nord-ouest de la Colonie. La meilleure relation sur la forme et les autres propriétés de cet animal, nous a été donnée par le major Gordon, commandant actuel du Cap, qui a tué un *camelo-pardalis* dans le canton d'*Anamaquas*. D'après cette relation, M. Allamand en a donné une description et une figure fort bonnes, dans son édition de l'histoire des animaux de M. de Buffon; supplément de la giraffe, page 46. Je donne dans la note suivante, un extrait de cette description (1).

(1) La hauteur du *camelo-pardalis*, lorsqu'il tient son cou élevé, est, du sommet de la tête à terre, de quinze pieds deux pouces; la longueur de son corps, du poitrail à l'anus, de cinq pieds sept pouces. Du haut des épaules à terre, environ dix pieds; mais des reins à terre, huit pieds deux pouces seulement : différence qui provient, partie de la longueur des omoplates qui ont deux pieds de long, et partie d'une apophyse tranchante de la première vertèbre du dos, qui excède les autres de la hauteur d'un pied. Du poitrail à terre, on mesure cinq pieds et demi. Le cou est décoré d'une crinière comme celui du zèbre ; il est long de cinq pieds, et a conséquemment deux fois plus de longueur que celui

1776. Janv.

La couleur est un fond blanc, semé de grandes taches pressées l'une contre l'autre. Dans les animaux âgés, ces taches tirent sur le brun foncé, ou même sur le noir; dans les autres, elles sont plutôt jaunes. La queue est petite et menue, et terminée par une forte touffe de gros crins. Le devant

---

du chameau; la tête a plus de deux pieds, et ressemble un peu à une tête de bélier. La lèvre supérieure est plus large et plus épaisse que l'inférieure; l'une et l'autre sont couvertes de poils rudes. Ses yeux sont grands et beaux, ses dents incisives, petites et au nombre de huit. Il n'en a qu'à la mâchoire inférieure, et six molaires à chaque côté des mâchoires. Directement devant les cornes est un tubercule formé par l'élévation d'une partie du crâne, et proéminent de deux pouces au-dessus de la surface; derrière les cornes, sur la nuque, sont deux autres tubercules plus petits, formés par des glandes subjacentes. Les cornes sont longues de sept pouces, c'est-à-dire, un peu plus courtes que les oreilles. Elles sont inclinées en arrière, un peu plus larges aux extrémités, où elles s'arrondissent; et sont environnées de longs poils qui excèdent la partie corneuse, et forment une touffe. Enfin les cornes sont couvertes, comme celles des autres animaux, d'une substance cutanée et de poil; mais la substance intérieure ressemble, dit-on, à la partie osseuse des cornes de gazelles ou de bœufs, et semble n'être qu'un prolongement du crâne même. On a observé sur les cornes de l'animal avancé en âge, de petites élévations irrégulières, que M. Allamand croit être des espèces de rejetons de branches qui doivent pousser.

des sabots est beaucoup plus haut que le derrière. L'animal n'a point de fanon aux pieds, contre l'ordinaire de tous les animaux qui les ont garnis de corne. 1776, Janv.

Le *camelo - pardalis* ne boite point en marchant, comme quelques-uns l'ont imaginé; il va le pas et galope quelquefois. Lorsqu'il lève ses pieds de devant, il jette son cou en arrière; autrement, il le tient toujours droit et élevé. Malgré cela, il n'est point lent lorsqu'il est poursuivi; il faut avoir au contraire, pour le chasser, un cheval très-vîte à la course.

Pour paître, il ploie par fois un de ses genoux, comme font les chevaux, et lorsqu'il veut attraper des feuilles ou des branches d'arbre élevées, il rapproche, d'environ un pied et demi, ses pieds de devant de ceux de derrière. Le *camelo-pardalis* que le major Gordon blessa à la jambe, ensorte qu'il ne pouvoit la lever de terre, ne fit voir aucun signe de colère ni de ressentiment, mais lorsqu'il lui eut coupé le gosier, l'animal frappa du pied contre terre avec une force supérieure à celle de tout autre animal. Les viscères ressemblent à ceux des gazelles : mais le *camelo - pardalis* n'a point de *porus ceriferus*. La chair des jeunes est bonne à manger, mais elle a

1776. Janv.

quelquefois un goût fort, provenant d'un arbrisseau qu'ils aiment et qu'on croit être une espèce de *mimosa*. Les Hottentots en recherchent sur-tout la moelle, et c'est le plus ordinairement pour l'amour seul de cette moelle qu'ils chassent l'animal et le tuent avec des flèches empoisonnées. De la peau, ils font des espèces de vases, dans lesquels ils mettent de l'eau et d'autres liqueurs.

Ici l'amour de la vérité, passion qui doit être la plus forte dans le naturaliste, qui ne doit s'en laisser imposer ni par la renommée, ni par le génie même, puisque le génie a ses foiblesses et ses erreurs, m'oblige et me fait un devoir de la juste réparation qui est due à la mémoire du docteur Hasselquist, homme dont le mérite a éclaté dans plusieurs parties, et qui, pour l'intérêt des sciences, a été enlevé trop-tôt au monde, mais qui n'en est sorti qu'honoré des applaudissemens de tous les savans de l'Europe, et qui a été la généreuse victime de son ardeur pour l'histoire naturelle. Nous rendons avec plaisir l'hommage qui est dû aux talens et au mérite de son célèbre adversaire : mais les traits dont sa plume éloquente a accablé ce savant respectable, n'étoient pas mérités ; et c'est ajou-

ter à sa gloire, que de lui croire le noble courage de reconnoître une injustice ou une erreur, dans une science si vaste, si peu avancée encore, et qui lui a d'ailleurs des obligations immortelles.

Un des principaux griefs reprochés au docteur Hasselquist, c'est de n'avoir pas mentionné, dans la description du *camelo-pardalis*, si les cornes de cet animal tombent ou non. Si Hasselquist a commis une faute, en ne décrivant pas complétement ce que peut-être il n'a pu voir ni connoître, je dois aussi m'avouer coupable de la même faute. Quoique j'aie eu, au Cap, occasion d'observer et de décrire une tête sèche d'un *camelo-pardalis*, je n'ai pu obtenir la permission de la voir pièce par pièce, ni d'en disséquer les cornes, attendu qu'elles étoient promises par le gouverneur à un de ses amis d'Europe.

Le silence et le doute valent mieux que d'affirmer avant la certitude et un examen complet; et sur l'article des cornes, M. de Buffon et M. Daubenton eux-mêmes sont tombés dans une erreur que l'autorité d'un grand nom rend dangereuse, en prétendant que les cornes de nos bœufs et de nos vaches tombent régulièrement tous les trois ans.

1776. Janv.

« La castration, dit M. de Buffon (1), ni le sexe ne changent rien à la crue et chûte des dents; cela ne change rien non plus à la chûte des cornes, car elles tombent également à trois ans, au taureau, au bœuf, et à la vache, et elles sont remplacées par d'autres cornes qui, comme les secondes dents, ne tombent plus; celles du bœuf et de la vache deviennent seulement plus grosses et plus longues que celles du taureau. L'accroissement de ces secondes cornes ne se fait pas d'une manière uniforme et par un développement égal; la première année, c'est-à-dire, la quatrième année de l'âge du bœuf, il lui pousse deux petites cornes pointues, nettes, unies et terminées vers la tête par une espèce de bourrelet; l'année suivante ce bourrelet s'éloigne de la tête, poussé par un cylindre de corne qui se forme, et qui se termine aussi par un autre bourrelet, et ainsi de suite; car tant que l'animal vit, les cornes croissent, etc. »

Comment concilier encore que les petites cornes de l'élan (tom. XII. pl. XLVI), qui, page 236 n'avoient pas tout-à-fait six

(1) V. l'hist. nat. tome IV, p. 459; et de l'édition revue par M. Allamand, page 176.

pouces de long (voy. l'art. *les mazames*, auxquels ces cornes sont attribuées), sont 1776.
devenues tout-à-coup, aux pages 357 et Janv.
358, longues de deux pieds (voy. l'art. *coudous*) ? car les dimensions données par M. Daubenton (voy. p. 377, 378, MCXCIX. M. C. C.) sont sans doute exactes d'un côté et de l'autre. On ne conçoit pas plus pourquoi M. Daubenton, comme je l'ai observé ci-devant, fait usage des mêmes cornes pour deux animaux tout-à-fait différens ; méprise qui a induit deux autres zoologistes, sous d'autres rapports les plus exacts de l'Europe, à donner à deux animaux différens, les cornes d'une seule et même espèce.

Mais préférant le plaisir d'une juste louange à la peine d'une critique même juste, je reviens et me borne à quelques remarques sur le *camelo-pardalis* et le *viverra ichneumon* (la *giraffe* et la *mangouste*). On ne reproche à la description du docteur Hasselquist aucune erreur, mais de la prolixité. Elle est pardonnable, quand il s'agit d'un animal extraordinaire et peu connu ; et surtout lorsque dans l'ouvrage François la description de l'un de ces deux animaux est deux fois plus longue que celle du docteur Hasselquist, et celle de l'autre, douze

1776. Janv.

fois. On trouve dans le même volume des descriptions fort longues et des mesures très-détaillées du vagin et de l'urètre du rat, animal qui n'a rien d'extraordinaire dans la proportion de ces parties, qui n'a besoin d'aucun secours pour son accouplement, et qui ne se trouve jamais dans le cas de subir l'opération de la sonde ou de la taille ; celle du chat, animal domestique qui peuple nos foyers, et que l'ignorant comme le savant a la faculté et le loisir d'examiner et de mesurer à son gré.

On doit aussi la justice d'observer que la description du docteur Hasselquist, telle qu'elle a été citée par M. de Buffon (1), a été mal copiée de l'édition originale, ensorte qu'on pourroit en conclure que les dents et la langue de l'animal décrit sont rondes et placées sur sa tête avec ses cornes. Mais c'étoit une invraisemblance bien facile à reconnoître.

On voit par la description de M. Hasselquist, que la tête de la peau décrite avoit quatre palmes ou environ deux pieds de long, et conséquemment que les descriptions d'Oppien, d'Héliodore et de Strabon ne sont nullement propres à donner une idée passa-

(1) Voy. *ibid.* pag. 7 et 8.

blement juste du *camelo-pardalis* ou giraffe : car, d'après ces descriptions, une giraffe de la grandeur d'un chameau n'auroit pas la tête plus grosse que deux fois celle d'une autruche ; ce seroit certes un animal fait pour figurer dans la collection de monstres du Prince P * * * (1).

1776. Janv.

M. de Buffon appelle la giraffe un des plus beaux animaux ; mais il observe que l'énorme disproportion de ses jambes fait obstacle à l'exercice de ses forces. Il résulte de la description exacte du docteur Hasselquist, que ni la tête ni les jambes de la giraffe ne sont pas si disproportionnées ; et le major Gordon n'a pas trouvé cet animal aussi vacillant ni aussi lent qu'on l'a représenté.

Quant au *viverra ichneumon* ou la *mangouste*, je dirai seulement qu'étant au Cap, j'ai eu occasion de comparer la description d'Hasselquist, et que je l'ai trouvée fort exacte. Cet auteur a observé dans une note, que les François qui vont en Egypte ont coutume de donner des noms françois aux objets d'histoire naturelle qu'ils ne connoissent point, et que ce sont eux probablement qui ont donné à l'*ichneumon* le nom

(1) Voy. *Bridone's tour*, tome I, page, 93.

1776. Janv. de rat de pharaon : on lui reproche cette remarque comme une attaque contre la nation Françoise. Mais ce seroit une attaque bien vaine, et qui ne réussiroit pas contre une nation généreuse et pleine de discernement. Au fond, il est fort peu important pour la réputation des marchands françois qui visitent l'Egypte, s'ils passent pour donner aux objets qu'ils voient des noms françois ou latins, ou s'ils se donnent la peine d'en apprendre les noms Arabes, Turcs, ou Coptes. Ajoutons encore que les manuscrits de M. Hasselquist furent saisis en Egypte, après sa mort, et rachetés par la libéralité d'une grande reine; qu'en l'honneur de la mémoire de cet illustre auteur, il furent imprimés, comme il est dit dans la préface; et qu'ainsi M. Hasselquist n'a pas mis la dernière main à son ouvrage.

J'en ai dit assez pour convaincre que le plus beau talent et le plus rare génie sont capables d'erreur et de prévention. Nous devons de l'indulgence à des hommes d'un mérite distingué, de la reconnoissance à leurs efforts laborieux; nous devons compatir aux peines qu'entraine le plus souvent après elle la passion des sciences. Nous sommes tous frères collaborateurs dans la carrière des sciences, membres

honorables d'une grande république, tous
compatriotes et concitoyens; obligés de 1776.
nous seconder les uns les autres pour le bien Janv.
commun, nous ne devons jamais oublier cette magnanimité et cette noble candeur qui, dans un grand homme, doivent toujours marcher de pair avec ses talens, et qui sont un moyen sûr d'ajouter encore à l'estime universelle que ces talens inspirent (1).

---

(1) J'ai déja fait mention du *tiger-bosh-kat* (tigre-chat-des-bois, et j'avois intention de le décrire ici, à la suite des autres animaux d'Afrique, sur une peau que j'en ai rapportée. Mais depuis mon retour, cet animal a été si soigneusement décrit et dessiné sur un sujet vivant, dans les *philos. transactions*, tome LXXI, pour 1781, par M. le docteur Forster, que je ne puis mieux faire que d'y renvoyer le lecteur.

1776.
Janv.

CHAPITRE XV.

Retour d'Agter-bruntjes-hoogte aux deux Vish-rivier, et résidence à ces deux endroits.

LE 21 janvier nous partîmes d'*Agter-bruntjes-hoogte*; nous arrivâmes dans l'après-midi à la grande *Vish-rivier*, où nous résolûmes d'essayer encore si nous serions assez malheureux pour n'y point voir d'hippopotames, ou *vaches-marines*: car j'étois bien déterminé à ne pas quitter cette contrée sans avoir examiné ce vaste animal, quoiqu'il ne soit pas inconnu, aussi soigneusement que j'avois observé le *rhinoceros bicornis*. En arrivant à *Vish-rivier*, nous trouvâmes plusieurs fermiers du canton d'où nous venions. Un laboureur, ou comme on les appelle vulgairement ici, un *corn-boor*, venant des environs du Cap, se joignit à notre compagnie. Au moment où nous apperçumes ce fermier, il dormoit sous un arbre touffu, à côté d'une femme fort jolie et vêtue légèrement d'un habit d'été. Une apparition si céleste et si inattendue dans un désert, dissipa en un instant toutes les images de désolation et

d'horreur dont l'aspect sauvage de ces plaines avoit commencé à noircir l'imagination de M. Immelman et la mienne. Lui sur-tout paroissoit émerveillé, et je craignis un instant de le voir renoncer pour jamais aux plantes, s'il eût continué de se livrer aux premières impressions que faisoit sur lui la contemplation d'une si belle production dans le premier des trois règnes de la nature. Nous liâmes conversation avec notre voluptueux *corn-boor* et sa charmante épouse. Ils nous apprirent qu'ils venoient de visiter un de leurs parens à *Agter-bruntjes-hoogte*, qu'ils y avoient goûté pendant six mois les douceurs de la vie pastorale, et que la comparaison de son paisible bonheur avec les embarras et les peines attachées à la culture des vignes et au labourage des terres, leur avoit inspiré l'intention de vendre leur ferme à vin et à blé des environs du Cap, pour retourner chercher à *Bruntjes-hoogte* quelque lieu dont ils pussent faire une ferme à pâturages. Notre conversation fut interrompue par l'arrivée d'un autre fermier de leur compagnie, qui menoit avec lui un petit garçon. Ce nouveau venu nous dit qu'une bête féroce, probablement un tygre, s'étoit à l'instant même jeté sur un de ses chiens, comme

1776. Janv.

1776. Janv. il alloit boire à la rivière. Ce chien fut tué à l'endroit même où le fermier et son petit garçon s'étoient couchés et avoient fait la méridienne, et cela une demi-minute après qu'ils venoient de se lever. Il est probable que le tygre étoit là aux aguets depuis quelque tems, et épioit le moment de se saisir insidieusement de l'enfant, suivant sa coutume ordinaire, m'a-t-on dit, et de le tuer pour revenir le chercher bientôt après.

Nous frémîmes du danger qu'avoient couru ce père et son enfant, ainsi que l'heureux couple dont le récit et le projet, joints à la beauté de la femme, nous avoient inspiré des sentimens si doux. Dans l'alarme où cet événement nous mit tous, nous saisîmes à l'instant nos armes, et lâchâmes plusieurs couples de chiens dans le fourré du taillis près de la rivière, où nous soupçonnions qu'étoit encore la bête, et nous nous postâmes tout autour. Les chiens chassoient avec beaucoup d'ardeur, et bientôt nous vîmes sortir le tygre, qui se trouva à la distance de quarante ou cinquante pas de notre meilleur tireur, un fermier d'une petite stature, et déja âgé. Il le tua pour ainsi dire au vol, dans un bond que fit l'animal. La balle lui entra

par

par la partie supérieure de l'anus, traversa le corps dans sa longueur, et sortit enfin par la gueule ; car une grande partie du palais étoit emportée et sanglante, sans que les dents de devant fussent endommagées. Je ne sais si cela peut s'expliquer par quelque position particulière de l'animal, ou provenir de ce que la balle trouvant de la résistance, s'étoit un peu écartée de la ligne droite (1). 1776. Janv.

Les animaux que j'appelle tygres, d'après les Colons, sont du genre de celui qui est représenté dans l'ouvrage de M. de Buffon (2), sous la dénomination de panthères et léopards. J'ai aussi vu au Cap plusieurs peaux de l'once de M. de Buffon, que quelques Colons nommoient léopard pour le distinguer du tygre. Ce léopard vit principalement dans les montagnes : on le dit moins commun, moins hardi, mais plus traître et plus artificieux que l'animal ap-

(1) Nous trouvâmes sur le corps de cet animal un petit *hippobosque* ou mouche-araignée, totalement inconnu aux naturalistes, et qu'on y trouve ordinairement. Les fermiers me dirent aussi qu'une espèce de mouche particulière, et beaucoup plus grande que celle-ci, probablement aussi du genre de l'*Hippobosque*, vit pareillement sur le corps du lion.

(2) Pl. XI, XII et XIV, tome IX.

pelé au Cap tygre, ou la panthère de M.
1776. de Buffon. Il l'égale cependant en grosseur;
Janv. mais sa peau n'est pas aussi belle ni aussi recherchée; couverte de poils plus longs et plus rudes, elle est aussi moins tachetée et moins lustrée.

Quand six ou huit chiens ordinaires (les Colons n'en emploient point d'autres pour cette chasse) rencontrent l'un ou l'autre de ces deux animaux, ils l'ont bientôt pris et déchiré en pièces. J'ai vu chez un seul fermier de *Gautze-craal*, environ quatorze ou quinze peaux de tygres, qu'il me dit avoir pris et tués dans l'espace de trois ans, avec les chiens de sa ferme; cependant un ou deux de ces chiens perdoient la vie dans le combat, ou étoient dangereusement blessés.

On m'a rapporté qu'un esclave, qui gardoit le bétail de son maître dans les plaines entre la montagne du tygre et le Cap, fut inopinément attaqué par un tygre. L'esclave se débattit long-tems, se roulant avec son ennemi sur la terre, tant qu'à la fin il fut vainqueur, et il eut encore le bonheur de guérir des blessures, quoique dangereuses, qu'il avoit reçues dans cette terrible lutte. Ce fait tient du merveilleux; mais il n'est pas incroyable: car lorsque la vengeance

et la terreur de la mort se joignent à la force naturelle d'un homme vigoureux, et qui n'est pas vaincu par son imagination, il en peut résulter des effets presqu'au-dessus de la nature. Je me rappelle d'avoir lu dans la *Taumatographia naturalis* de *Jonston*, qu'un certain Polydamas vint à bout, seul et sans armes, de tuer un lion. Le tygre que nous tuâmes alors me parut être un animal trop fort et trop vicieux pour qu'il fût amusant de se mesurer avec lui. Il étoit, dirent les fermiers, vieux et d'une grandeur extraordinaire. Je n'ai pu retrouver dans mes notes les mesures de cet animal, soit que je les aie perdues, soit que j'aie omis de les prendre ; je crois me souvenir seulement, qu'il étoit haut de deux pieds, mais beaucoup plus long qu'un chien ordinaire de cette stature.

1776. Janv.

Nos fermiers se dispersèrent de bonne heure, et nous demeurâmes seuls, nos Hottentots, M. Immelman et moi. Il ne restoit plus qu'environ une heure de jour, lorsque nous vîmes arriver une horde de Caffres, que nous n'apperçûmes que lorsqu'ils furent à trois cent pas de nous. Ils étoient à-peu-près cent; tous hommes, armés chacun de deux hassagays et d'autant de *kirris*. Ils marchoient directement à notre

1776. Janv.

chariot, non de l'air aisé et inattentif de voyageurs ordinaires, mais en comptant pour ainsi dire et mesurant leurs pas, et prenant un maintien affecté de hauteur et de dignité, à mesure qu'ils approchoient de nous. Nous ne pouvions guère recevoir de visite plus inattendue, ni plus alarmante; aussi plusieurs de mes Hottentots en parurent visiblement consternés, et nous fûmes fort en peine, mon ami et moi, quelle réception nous allions faire à cette bande intrépide, pour éviter de partager la malheureuse destinée d'*Heuppenaer* (1) et de ses compagnons. Dans le cas d'une attaque, mes Hottentots étoient en trop petit nombre et trop poltrons pour faire résistance. Tous ceux qui étoient de la race des *Boshis*, et qui nous avoient suivis depuis *Zondags-rivier*, auroient plutôt aidé à piller notre chariot, s'ils en avoient trouvé l'occasion : et comment nous assurer s'ils n'étoient pas eux-mêmes secrètement de connivence avec d'autres Boshis, qui étoient au service des Caffres, et suivoient leur fortune? Ils me pressoient depuis long-tems de quitter *Bruntjes-hoogte*. J'ai eu tout lieu de croire par la suite, que cette visite des Caffres n'étoit

(1) Voy. la page 23 de ce volume.

point accidentelle, mais qu'elle étoit l'effet d'une intelligence entr'eux et quelques-uns de mes Hottentots ; mais alors je n'avois pas le tems d'approfondir ce soupçon. La principale crainte qui nous occupoit, étoit que les hommes qui étoient à mes ordres n'excitassent, par le plus petit signe de lâcheté ou de mutinerie, l'humeur entreprenante des Caffres. J'étois très-persuadé que montés sur nos chevaux, M. Immelman et moi, nous étions en état de leur faire face, comme firent ceux qui vengèrent la mort d'Heuppenaer. Mais en ce cas, nous n'avions pas un moment à perdre ; il falloit encore aller joindre nos chevaux à l'endroit où ils paissoient. Je me déterminai à l'instant à prendre avec ces Caffres l'air le plus hautain et le ton le plus imposant. Je savois par expérience, que ce moyen avoit quelquefois réussi à contenir dans le devoir les Indiens, comme il réussit avec les enfans. Je commençai donc par mes propres Hottentots, et les menaçai avec les sermens hollandois les plus terribles que ma mémoire put me fournir, de casser la tête au premier d'entr'eux, qui feroit un pas, ou qui diroit aux Caffres un seul mot sans ma permission, ou enfin, qui n'exécuteroit pas aussi vîte que la parole, tout ce qu'il me

1776. Janv.

plairoit de leur commander. Mon compagnon, de son côté, prenant en leur présence des balles plein sa main, les mit dans un fusil chargé, d'une longueur extraordinaire, qu'il avoit apporté du Cap. Ensuite m'adressant souvent la parole, il parloit, comme d'une chose très-facile, et sur laquelle il n'avoit pas le moindre doute, de tuer d'un seul coup de fusil tout ce troupeau de Caffres, s'ils avoient l'air de songer à commettre contre nous la plus légère hostilité. Pour donner plus de probabilité à cette gasconnade, il n'oublia pas de faire quelques tours de main et quelques simagrées d'escamoteur. Tandis que M. Immelman faisoit ainsi le fanfaron avec son long fusil, se composant aux yeux des Caffres une figure probablement terrible, j'étois aussi armé de mon mousquet, et les attendois avec une contenance fière. Ils s'approchèrent étroitement serrés l'un contre l'autre, ayant trois chefs à leur tête; à l'une des aîles un Hottentot interprête voulut parler, et paroissoit avoir à nous faire une longue harangue. J'arrêtai tout-à-coup sa sublime éloquence, en l'apostrophant de quelques complimens Suédois, d'une prononciation fort rude, et lui tournant brusquement le dos.

Cette réception hautaine et incivile, faite pour irriter tout autre que des Hottentots et des Caffres, abaissa dès le commencement leur orgueil : ils demeurèrent comme autant de petits écoliers dociles ou plutôt intimidés, et attendirent qu'il me plût de les questionner. Alors, en qualité de fils aîné de la compagnie, nous envoyâmes notre interprête leur demander de quelle nation ils étoient, d'où ils venoient, et où ils alloient ? Ce fut *Jean-Skeper*, le plus alerte et le plus intelligent de tous mes Hottentots, que je chargeai de l'ambassade. Comme il étoit un peu loin de moi, je l'appelai, et j'eus la satisfaction de le voir accourir à mon ordre avec la promptitude de l'éclair. Cette preuve de son obéissance me fut alors fort agréable, et ces formes méthodiques étoient nécessaires pour donner aux Caffres une haute opinion de notre autorité et de notre puissance. Mais l'idée plus haute encore que ce Hottentot s'étoit formée de la nation Caffre, et la crainte qu'il avoit conçue de ce peuple, mirent tout son corps en tremblement ; ses dents claquoient si fort l'une contre l'autre, qu'il ne put proférer un seul mot. Cette poltronnerie inattendue faillit à rompre toutes mes mesures. Tant par indignation que pour dé-

1776. Janv.

1776. Janv. guiser la cause de sa frayeur, je le menaçai et l'apostrophai fort rudement; cependant je ne sais si les Caffres ne furent pas en ce moment plus clairvoyans que je ne l'aurois voulu: car quelquès-uns d'eux, en fixant le Hottentot, se prirent à rire.

L'interprète des Caffres proposa plusieurs fois d'entrer en conversation particulère avec mon Hottentot: je m'y opposai constamment. Enfin les réponses qu'ils firent à nos questions, furent qu'ils étoient des Caffres de *Konaps-rivier*; qu'ils ne venoient ici que pour nous y rencontrer, et voir si nous avions apporté beaucoup de fer et de cuivre, que nous pourrions échanger avec leur bétail; car ils savoient par ouï dire, que nous étions venus de fort loin, et que nous avions résidé long-tems dans ces plaines.

Cette proposition de commerce me parut fort suspecte, d'autant que je ne voyois avec eux aucun bétail. Les animaux, que leurs gardeurs de troupeaux et quelques enfans y amenèrent après, se réduisoient à un petit nombre de vaches et de jeunes bœufs, auxquels ils attachoient un prix exorbitant, et qui n'étoient probablement destinés qu'à leur servir de nourriture dans leur marche.

Pour les empêcher de s'asseoir sans m'en demander la permission, je leur fis dire par le moyen des interprètes, que je leur permettois de s'asseoir, tandis que je ferois une réponse à leur proposition de commerce. Ils s'assirent dans le même ordre qu'ils étoient venus, c'est-à-dire, les trois chefs à la tête. Je leur fis demander combien d'entr'eux étoient capitaines ou chefs; ils me répondirent: les trois que je voyois à leur tête. Je donnai à chacun de ces trois chefs, un assez gros morceau de tabac, en leur disant que c'étoit ainsi que les fils de la compagnie accueilloient leurs amis les capitaines Caffres; mais que nous avions déjà échangé tout notre fer et notre cuivre, dans ces plaines mêmes, avec quelques autres Caffres de nos amis; que cependant ils n'auroient pas fait le voyage envain, s'ils vouloient aller jusqu'à *Agter-bruntjes-hoogte*, où les fermiers de ce canton leur fourniroient assez abondamment de ces deux métaux.

1776. Janv.

Lorsqu'ils virent qu'il ne s'agissoit, pour avoir du tabac, que d'être capitaine, ils me présentèrent plusieurs autres Caffres de leur compagnie, qui étoient, me dirent-ils, autant de *t'ku t'kois* (capitaines); mais voyant que je ne voulois pas les reconnoî-

1776. Janv.

tre pour tels, ils rirent de fort bon cœur de ces nouveaux chefs de leur création, et aucun des trois ne parut disposé à partager avec les autres le cadeau que je leur avois fait; cependant, pour maintenir les véritables chefs dans cette bonne humeur, je leur donnai dans la suite une poignée de chanvre desséché, qu'ils acceptèrent comme un présent fort magnifique, et le mêlant avec un peu de tabac, ils le fumèrent tout en causant ensemble (1).

Quand nous leur eûmes dit notre intention de tuer des vaches marines, et que ces animaux étoient ici fort rares et fort circonspects, ils nous assurèrent qu'à *Konaps-rivier*, on les voyoit sortir de l'eau en plein jour, et dormir et paître dans les campagnes qui bordent cette rivière; ils

(1) Les pipes dans lesquelles ils fumoient, et qui ne circuloient qu'entre les chefs, avoient une tige longue de plus de quatre pieds; c'étoit un bâton dont la moelle avoit été ôtée, je ne sais par quel moyen, jusqu'aux trois quarts de sa longueur. A l'endroit où sembloit finir la perforation, un fourneau de trois pouces de long, mais fort étroit, étoit fortement attaché avec des liens, de la même manière que les étais d'un mât dans un navire. On peut juger, à la petitesse du fourneau, que les Caffres sont de pauvres fumeurs, en comparaison des Hottentots.

ajoutèrent que ces animaux, pour être plus
en état de se défendre contre leurs enne- 1776.
mis, se réunissoient en troupes, et qu'on Janv.
les y voyoit en aussi grand nombre que nous voyions alors les cailloux sur le bord de *Vish-rivier.* Quoique cette comparaison se sentît un peu du style oriental, il est cependant probable qu'on trouve des multitudes de vaches marines à *Konaps-rivier*, et qu'elles viennent, comme disoient les Caffres, paître et dormir à terre en plein jour. Incultes et sauvages comme sont ces peuples, et sur-tout ignorant l'usage des armes à feu, ils n'ont aucun moyen de réduire et de confiner dans l'eau un animal aussi gros et aussi fort que l'hippopotame.

Quand la nuit vint, les Caffres se levèrent et s'en allèrent sans ordre, et sans prendre congé de nous, près d'un gros buisson, à une portée de fusil de l'endroit où nous étions. Ils y allumèrent un grand feu, près duquel ils se préparèrent à passer la nuit. Bientôt après qu'ils nous eurent quittés, nous entendîmes un rugissement affreux, qui paroissoit venir du côté du buisson. Nous conjecturâmes que c'étoient les cris de quelque animal qu'ils tuoient pour leur souper, et nous y courûmes M. Immelman et moi. C'étoit une vache, que

1776. Janv.

nous vîmes couchée sur le côté droit, ayant les pieds de devant liés sur sa tête. Comme l'animal étoit assez paisible, quoiqu'il ne fût pas encore mort, ce lien suffisoit pour le retenir, tandis que cinq ou six Caffres étoient occupés autour de leur victime, et lui faisoient de leurs hassagays plusieurs incisions dans l'estomac, qu'ils tirèrent enfin du corps de l'animal, par une ouverture faite exprès dans le coffre. Je ne sais si cette manière de tuer les animaux est en usage chez quelque autre nation, mais elle est fort cruelle, quoique l'opération semblât inspirer beaucoup de bonne humeur à ceux qui la faisoient. Cependant elle ne fut pas longue, et deux minutes après la première incision, l'animal cessa de souffrir et de vivre. Alors, sans perdre de tems, ils découpèrent le corps avec leurs hassagays, et la peau en bandes de différentes formes et grandeurs. Ils avoient dessein de manger aussi cette peau, me dit un de mes Hottentots, qui le lendemain en acheta des Caffres un morceau pour un peu de tabac, et m'assura qu'une peau de bœuf ou de vache bien apprêtée, c'est-à-dire, bouillie d'abord dans de l'eau, ensuite dans du lait, étoit un fort bon manger.

Comme nous étions debout, regardant

disséquer l'animal, nous remarquâmes que toutes les lances et hassagays, excepté celles qui servoient à la dissection, étoient en pile au milieu d'eux, immédiatement en face d'un des chefs, qui paroissoit alors fort occupé à donner ses ordres, ordres qui étoient à l'instant exécutés par les Caffres chargés d'avoir soin du foyer. Ils avoient l'air de ne s'embarrasser nullement de notre présence. Cependant, comme la nuit devenoit fort noire, nous crûmes qu'il étoit de la prudence de regagner notre chariot. 1776. Janv.

A peine y étions-nous arrivés, que leur interprète, accompagné de deux Caffres, vint nous demander notre marmite à emprunter. Nos Hottentots nous rendirent le sujet de leur message d'un ton chagrin, ajoutant que les Caffres étoient dans l'usage de garder ce qu'ils empruntoient, et que pour le r'avoir, il falloit toujours en venir à une (*rusje*) dispute. Comme notre marmite étoit en cet instant un vrai trésor pour nous, qu'elle étoit particulièrement utile à nos Hottentots pour faire bouillir et fondre leurs graisses, etc., et que probablement les Caffres n'auroient pu résister à la tentation de se l'approprier, je crus qu'il valoit autant, si l'on ne pouvoit éviter une querelle avec eux, l'avoir avant

1776. Janv.

qu'après. Cependant je tâchai d'adoucir mon refus par une réponse honnête : je leur fis dire que si les fils de la compagnie avoient deux marmites, ils en enverroient certainement une à leurs amis les Caffres ; mais qu'en ce moment nous avions nous-mêmes grand appétit, et que nous allions, cette nuit même, faire cuire de la viande dans notre marmite ; de plus, qu'il y avoit certaines pratiques à observer et à connoître, sans lesquelles on ne pouvoit se servir à propos de notre marmite ; ainsi, que, s'ils vouloient envoyer leur viande à mes Hottentots, je me chargerois avec plaisir du soin de la leur faire apprêter pour le lendemain matin.

Ils parurent se contenter de cette réponse ; cependant nous étions encore loin d'être rassurés, et il étoit très-possible que pendant la nuit il leur vînt à l'esprit de faire pleuvoir sur notre chariot une grêle de dards, et de renouveler l'aventure d'Heuppenaer. Nous nous empressâmes donc de nous y fortifier ; nous couvrîmes le dessus du chariot de nos selles et de peaux d'animaux, et garnîmes les côtés de paquets de papiers, d'habits et de morceaux de peau de rhinocéros desséchée. Nous braquâmes des deux côtés du chariot deux fusils, en-

sorte qu'à la première rupture, nous pussions décharger à la fois nos quatre pièces. Pour augmenter encore l'alarme et la terreur parmi les ennemis, nous avions préparé le soir des poires à poudre, et de fortes cartouches, que nous pussions, s'il étoit nécessaire, jeter dans le feu, qui étoit éloigné de huit ou neuf pas de notre chariot. Nous avions aussi rempli nos poches de poudre, afin de pouvoir faire un feu plus vif et plus continu, qui, sans être très meurtrier, auroit tenu l'ennemi effrayé dans l'éloignement. Nos chevaux et nos bœufs, que, suivant notre usage, nous attachâmes tout autour du chariot, nous faisoient aussi une sorte de retranchement. Nous avions lieu d'espérer que nos chevaux surtout, si craintifs et si éveillés au plus léger signe du danger, nous avertiroient quelques instans avant l'attaque. Après avoir ainsi pris nos mesures, nous dormîmes assez tranquillement; et heureusement pour nous, ces grands préparatifs furent inutiles. Cependant ce seroit un grand plaisir de pouvoir aujourd'hui faire à nos amis le récit d'un combat entre les Caffres et nous.

1776. Janv.

Au reste, les traits fréquens que l'on connoît des dispositions perfides des Sau-

1776, Janv.

vages en général, et la promptitude avec laquelle ils passent tout-à-coup d'un état de paix et de tranquillité à la rapine et au carnage, sont bien suffisans pour justifier nos soupçons et nos précautions. Depuis mon retour en Suède, j'ai reçu dernièrement une lettre de M. Immelman, datée du Cap le 25 mars 1781. Il m'apprend dans cette lettre, que les Caffres en ce moment ravagent les possessions des fermiers Chrétiens; qu'entr'autres, mon vieux et digne hôte *Prinstlo*, le premier chez qui j'avois logé à *Bruntjes-hoogte*, a eu la douleur de voir sa maison réduite en cendres par ces barbares, après avoir perdu ses nombreux troupeaux de bétail, dont il n'a pu sauver que six bœufs. Une femme nommée *Koestje*, se sauvant avec précipitation, a été forcée de laisser derrière elle un de ses enfans, qu'elle a retrouvé ensuite percé de sept hassagays. La perte que les Chrétiens ont faite dans cette circonstance, est montée à vingt et un mille têtes de bétail. Les Caffres, de leur côté, n'avoient pas en propre le tiers de cette quantité. Ils avoient à leur tête, me dit M. Immelman, les capitaines MOSAN et KOBA. Je ne puis dire s'ils étoient de ceux qui nous affligèrent de leur visite, ayant oublié de pren-

dre

dre note de leurs noms. Vers le minuit, nous eûmes de la pluie, du tonnerre et des éclairs.

1776. Janv.

Le lendemain matin 22, à dix heures, toute la troupe des Caffres partit sans nous dire adieu, après avoir sous prétexte de nous vendre une vache, tenté de voir tout le fer et le cuivre qu'ils croyoient être dans notre chariot. Cependant, afin de ne leur donner aucun sujet de tentation, je leur montrai seulement les plantes et insectes, dont nous avions bonne provision, en leur disant que c'étoient les seuls objets précieux que nous eussions avec nous. Je me doutois bien qu'ils n'auroient pas voulu échanger leur vache contre toute ma collection.

Ils prirent leur route vers *Agter Bruntjes-hoogte*, et rencontrèrent en chemin trois fermiers, Jacob Potgieter, son fils Flip, et son gendre Fr. Labescanje, qui venoient, comme nous en étions convenus, suivis de trois Hottentots, se joindre à notre partie de chasse, et nous aider à assiéger et à tuer quelques vaches marines.

Comme il est expressément défendu aux Colons de faire aucune espèce de commerce avec les Hottentots et les Caffres; que d'ailleurs ces fermiers suspectoient, nous

1776. Janv.

sans raison, les desseins des Caffres, et qu'ils craignoient que leur arrivée à *Bruntjes-hoogte* n'inspirât au moins de la terreur, ils tâchèrent d'abord de les dissuader, d'une manière amicale, d'aller jusque là ; ensuite ils eurent recours aux menaces, qui leur réussirent mieux, en leur protestant que s'ils ne vouloient pas retourner directement et paisiblement à leurs habitations, ils alloient faire parmi eux un dégât affreux avec leurs armes à feu ; ce qu'ils auroient pu faire en effet sans danger, étant montés sur de bons chevaux, et en prenant les Caffres séparément : ceux-ci, de leur côté, n'avoient pas oublié quel étoit l'effet de ces armes.

Quant à l'extérieur de ces hommes, je ne les trouvai pas en général aussi grands que les Hottentots-gonaquas, et les autres Caffres qui vivoient dans leur société ; ils étoient aussi moins ornés de grains de verre et de cuivre ; mais ils étoient tout aussi robustes.

En attendant l'arrivée des trois fermiers, et ne voyant dans cet endroit aucun sujet d'histoire naturelle qui méritât mon attention, je me mis à chercher dans la terre quelques antiquités. J'avois déjà observé pendant ma prémière résidence près de la

grande *Vish-rivier*, des monceaux de pierre plus gros que ceux que j'avois vus près de *Grakeel rivier*, et composés de pierres aussi grosses. Ils avoient de trois à quatre ou quatre pieds et demi de hauteur, et à la base, six, huit et dix pieds de diamètre; ils étoient situés à la distance de dix, vingt, cinquante, deux cent pas et même plus, l'un de l'autre, mais constamment entre deux points particuliers du compas, et conséquemment en lignes droites et toujours parallèles.

1776. Janv.

J'ai aussi trouvé de ces tas de pierres éloignés de ce lieu de la distance de plusieurs journées, et je tiens des Colons qu'ils se prolongent fort avant dans le nord à travers les plaines incultes (*Sneese-Vlaktens*), où l'on trouve, m'ont-ils dit, un bien plus grand nombre de ces lignes parallèles. Ces monumens sont donc regardés comme des preuves incontestables que ce pays fut jadis habité par une race d'hommes plus puissans et plus nombreux que les Hottentots ou les Caffres, dont on connoît trop bien les cérémonies funéraires et les autres coutumes, mais surtout la paresse, pour les soupçonner d'être les auteurs d'ouvrages d'une si vaste étendue, et en apparence si peu utiles.

1776. Janv.

On a formé sur l'intention de ces monceaux de pierres, diverses conjectures, avec divers degrés de probabilité. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'ont pu être formés que par des esclaves. Si ces hommes étoient attachés au joug de la superstition ou à celui d'une monarchie ou d'une aristocratie, c'est ce que je n'entreprendrai point de décider. Dans le premier cas, on conçoit aisément qu'ils se crussent obligés de faire à leurs dieux tyranniques, des offrandes de ce genre, fort laborieuses et fort inutiles. Dans le second cas, on conçoit encore qu'ils aient pu être forcés de payer ce tribut à l'orgueil et à la vanité de quelque despote, qui, même après sa mort, voulant immortaliser sa mémoire et assurer à sa cendre des honneurs imaginaires, ait inventé ce moyen de disloquer les bras et d'épuiser les forces de ses sujets survivans. Quoiqu'il en soit, ces pierres accumulées sont certainement des monumens antiques d'un siècle où quelque peuple nombreux, gémissant sous le fouet de la superstition, ou sous la verge de la tyrannie, et venant à se résoudre en un petit nombre de pâtres dispersés, a peut-être enfin dégénéré jusqu'à l'état actuel des Caffres, Hottentots, Boshis et autres Sauvages.

J'observai en quelques endroits, que les fondemens seuls avoient été posés, ou peut-être les pierres qui formoient le tas, avoient été enlevées jusqu'au niveau de la terre. Comme il étoit plus aisé de creuser dans ces derniers monceaux que dans les autres, nous fîmes près de trois milles à cheval, M. Immelman et moi, avant d'en rencontrer un, que nous trouvâmes enfin dans le voisinage de *Koks-craal*. Notre intention étoit, comme je l'ai dit, d'y découvrir quelques fossiles antiques, qui pût nous éclaircir le mystère de ces monumens.

1776. Janv.

Une barre de fer de deux pieds de long, que nous avions apportée pour fouir des bulbes et des racines dans le cours de notre voyage, fut le seul instrument dont nous pûmes faire usage; et nous n'avions alors pour nous seconder, que le plus jeune de nos Boshis, jeune garçon robuste, alerte et décidé. Mais nous trouvâmes des obstacles dans de larges pierres entassées et serrées ensemble, ensorte qu'en employant tous les trois nos forces réunies, nous ne pûmes creuser qu'à la profondeur de deux pieds dans le centre du tas, et ce ne fut pas sans peine et sans fatigue. Enfin nous n'y trouvâmes que quelques morceaux d'arbres pourris, et une autre pièce qui paroissoit

1776. Janv.

être un fragment d'os et qui se réduisoit aussi en poussière. Le Hottentot, qui jusqu'alors animé par l'espoir du tabac que nous lui promettions, nous avoit prêté la main, tout en nous regardant avec un sourire moqueur, et nous lançant des épigrammes dans son langage que nous n'entendions pas, partit à la fin d'un grand éclat de rire, et d'un air d'indignation se mit à moraliser sur la futilité de telles entreprises, et tourna le dos à l'ouvrage. Il faut ajouter à cela, que ce canton passoit pour être un repaire favori des lions; que nos chevaux que nous avions laissé paître après leur avoir lié les pieds de devant, s'étoient écartés de nous, et que nous fûmes assez longtems avant de pouvoir les retrouver parmi les buissons de ce dangereux endroit.

A l'approche de la nuit, nous retournâmes à notre chariot. Nos trois fermiers, qui nous avoient promis à *Bruntjes-hoogte* de venir nous aider à chasser des hippopotames, y étoient arrivés, et nous fûmes charmés de leur ponctualité; cependant je regrettai bien vivement, et je regrette encore, de n'avoir point eu la facilité d'examiner comme il convient ces mystérieux monceaux de pierres, examen qui auroit probablement jeté beaucoup de lumière

sur la nature de l'homme en général, et particulièrement sur la condition de ceux qui habitèrent jadis cette contrée. Il court ici un bruit vague, qu'un fermier a trouvé près de la province de Camdebo quelques ruines. Je ne ferai point de commentaire sur ce fait; cependant, joint aux monceaux de pierres, il forme un sujet digne d'une observation particulière, et personne n'est plus à portée de faire cette utile découverte que le Major Gordon, membre du gouvernement du Cap, homme de génie, et d'un tour d'esprit porté aux recherches. D'heureux travaux sur cet objet, lui donneroient à la reconnoissance du public les mêmes droits qu'il s'est déja acquis en éclairant l'histoire du *Camelo-pardalis*.

1776.
Janv.

Le Craal de Jacob Kok, lieu dont j'ai déjà parlé, et que j'ai spécifié dans ma carte, est un passage ordinairement praticable pour les chariots, et d'après la situation des montagnes voisines, on le regarde comme la clef des parties septentrionales d'Afrique. On prétend qu'il a tiré son nom de Jacob Kok, mon ami de *Zee-koe-rivier*, qui avec plusieurs autres chasseurs, ayant le projet de faire un long voyage dans l'intérieur du pays, fut arrêté là pendant plusieurs mois par un débordement extraordinaire de la

1776. Janv.

rivière, dont le courant étoit en effet si violent, qu'ils voulurent en vain faire usage d'un radeau pour la traverser. Cette nuit, de même que la précédente, nous eûmes du tonnerre et de la pluie.

Le lendemain matin 23, nous quittâmes cet endroit pour en chercher un plus favorable à nos vues, en côtoyant la rivière. Ce fut ce jour-là que je découvris dans mes paresseux Boshis une propriété remarquable : celle de courir fort vîte, et pendant fort long-tems. Les fermiers de *Bruntjes-hoogte*, qui connoissoient mieux que moi ce qu'on pouvoit exiger de ces hommes, obligèrent quelques-uns d'eux à porter nos armes, et à suivre nos chevaux. Nous allions le plus ordinairement le trot, mais quelquefois le galop pendant des heures entières, suivant que le terrain étoit uni ou raboteux. Nous fûmes obligés à la vérité de faire une ou deux haltes pour les attendre; mais leur ayant pris nos armes, nous galopâmes encore plus vîte, et les Boshis nous suivirent de fort près; enfin, par ce que je vis alors et par la suite, j'estime que même les plus vieux d'entr'eux, auroient pu courir environ vingt milles dans l'espace de trois ou quatre heures, sans paroître extrêmement fatigués. Les fermiers connoissoient des

Boshis qui pouvoient courir une journée entière, et qui avoient lassé à la course, 1776.
et tué de leurs propres mains, des *élans* Janv.
et des *hart-beest*, sur-tout si ces animaux étoient déja blessés. Souvent obligés d'avoir recours à cet expédient, il est naturel que la plupart y excellent ; d'ailleurs leur manière de vivre et leur éducation depuis l'enfance les dispose naturellement à cet exercice.

Sur le soir, après avoir perdu plusieurs fois notre chemin, nous arrivâmes par des routes de traverse à un endroit connu des fermiers, où la rivière forme un bassin, et qu'ils nomment *fosse d'hippopotames*. Alors nous commençâmes à assiéger séparément tous les differens passages par lesquels ces animaux pouvoient sortir de la rivière. Nous étions en tout sept chasseurs armés, cinq Chrétiens, mon Hottentot tireur, et un autre appartenant aux fermiers. Nous ordonnâmes au reste de nos Hottentots d'aller à une certaine distance crier, et faire claquer les fouets, pour effrayer les hippopotames et les chasser de notre côté, dès qu'il en paroîtroit quelqu'un. De cette manière, lorsque l'animal, forcé de chercher sa nourriture, viendroit à terre, il nous sembloit impossible qu'il

1776. Janv.

pût éviter de passer tout près de l'une ou de l'autre de nos embuscades. Nous étions tous les sept postés immédiatement au bord de l'eau entre des roseaux, ou sur des tertres de terre que la rivière avoit laissés à sec, le plus près possible des petits sentiers que ces animaux s'étoient faits à eux-mêmes pour sortir de l'eau, ensorte qu'ils devoient inévitablement passer à la distance de six pouces, ou d'un pied tout au plus, du bout de nos fusils. Nous n'avions dans cette chasse, que deux choses à craindre; la première, que le fusil ne vînt à rater, et alors le chasseur doit s'attendre à une mort certaine pour prix de sa témérité; la seconde, que la blessure faite à l'animal ne fût pas mortelle, mais alors le chasseur a lieu d'espérer, d'après plusieurs exemples, que le feu, le bruit et le coup de la balle troubleront l'animal, et empêcheront qu'il ne se retourne à l'instant sur son ennemi.

Les bords de la fosse que nous assiégions étoient en plusieurs endroits profonds et perpendiculaires, et la fosse elle-même étoit longue de presque trois quarts de mille; il se trouva que mon poste n'étoit éloigné que de trente ou quarante pas de celui de mon compagnon de voyage. Nous attendîmes une heure et demie dans le plus

profond silence, l'apparition de ces énormes animaux. Ils avoient déja, de l'autre bord de la rivière, éventé l'odeur des Hottentots; et la manière dont ils nageoient de côté et d'autre, et s'élancoient au-dessus de l'eau en poussant un grognement ou sorte de hennissement court, mais perçant, nous indiqua que leurs passages accoutumés leur étoient en ce moment très-suspects. Cependant un d'eux paroissoit vouloir aborder de notre côté. M. Immelman n'étoit ni moins empressé ni moins inquiet que moi. Car nous nous attendions à avoir bientôt une affaire sérieuse avec un monstre colossal, qui, nous n'en doutions pas, avoit assez de force dans les mâchoires pour couper un homme en travers; nous craignions aussi réciproquement, que l'autre n'eût l'honneur de tuer le premier une aussi belle pièce de gibier. Cependant l'hippopotame nous quitta, et alla se montrer de même près de l'endroit où étoient les fermiers; à cet instant nous entendîmes un coup de fusil tiré par un de nos Hottentots.

1776.

Janv.

La profonde obscurité de la nuit, l'éclair du coup de feu, la détonation du mousquet fortement chargé, et les vibrations du son prolongé par l'écho de montagne en mon-

1776. Janv.

tagne, tous ces objets joints à l'attente de voir tomber un animal gros comme l'éléphant, conspiroient à former le plus superbe et le plus imposant des spectacles. Cette grande attente fut presqu'aussitôt interrompue et troublée par une espèce de farce fort ridicule, exécutée par une troupe de singes, qui, tous rangés en ligne droite, étoient campés sur une montagne de roches dans le voisinage, ayant de chaque côté des gardes avancées, formées d'autres singes postés sur des arbres. Nous pouvions aisément, de l'endroit où nous étions, les voir et les entendre s'appeler et se répondre. Après une couple de minutes, chasseurs et singes gardèrent de nouveau le silence jusqu'à deux heures. Alors l'autre Hottentot fit feu; nouvelle alarme dans tout le camp des babouins, mais qui dura moins long-tems que la première.

Nous vîmes enfin luire les premiers rayons du matin, après lesquels nous aspirions, impatiens de savoir des nouvelles de la nuit, et de voir l'effet des deux coups de fusi tirés par nos Hottentots, voici les particularités qu'ils nous rapportèrent. Enfoncés jusqu'aux yeux dans les roseaux, postés dans un endroit fort sombre, encore obscurci par des branches d'arbres, ils ne pouvoient qu'en-

trevoir l'animal et conséquemment n'étoient pas bien sûrs de leur coup. L'un des deux nous avoua qu'il s'étoit senti un peu troublé de ne pouvoir distinguer bien clairement les objets qui l'environnoient, et que par cette raison il avoit fait feu trop-tôt, avant que l'animal fût assez sorti de l'eau. L'autre avoit eu une belle occasion de blesser de la balle et par l'explosion même de la charge, l'hippopotame qui passa au bout de son fusil, mais il n'avoit pu voir quelle partie de son corps il lui présentoit ; après avoir tiré, il s'étoit sauvé, et avoit entendu aussitôt après l'animal se replonger dans l'eau. Les autres Hottentots avoient de leur côté apperçu un hippopotame, qui probablement étoit autre que les deux premiers, courir sur un bas fond au bord et le long de la rivière, et rentrer dans l'eau sans qu'il leur fût possible de l'en empêcher.

1776. Janv.

Nous restâmes dans ce poste jusqu'après midi dans l'espérance que les animaux blessés mourroient et reviendroient sur l'eau. Mais nous attendîmes envain, et il eût été probablement inutile d'y rester plus longtems, attendu que la rivière étoit bordée d'arbres, aux racines desquelles ces animaux s'attachent, dit-on, au fond de l'eau, avec leurs défenses larges et crochues, lorsqu'ils

1776. Janv.

se sentent près d'expirer. D'ailleurs, en supposant que ces deux hippopotames n'eussent été que légèrement blessés, ils auroient sans doute été sur leurs gardes; et s'ils avoient osé cette fois sortir de l'eau, il eût été dangereux de les poursuivre de nouveau. Toutes ces raisons, jointes à ce que l'eau, par une crue considérable, avoit couvert plusieurs des endroits les plus commodes pour se mettre en embuscade, nous déterminèrent à nous aller poster près d'une autre fosse d'hippopotames moins grande que celle que nous quittions; nous y tendîmes une sorte de piège composé d'un gros mousqueton que les fermiers avoient apporté exprès avec eux. Les Hottentots occupoient un poste, MM. Immelman et Labescanje un autre; le plus vieux des fermiers, *Potgieter*, son fils Flip et moi, gardions le troisième, et je fus placé entr'eux deux. Nous étions placés sur une portion du lit même de la rivière, qu'elle avoit laissé à sec, et les bords, auxquels nous tournions le dos, étoient en cet endroit fort hauts; près de nous étoit un bas fond d'une assez grande étendue, où l'eau se déployoit en nappe peu profonde sur un fond de cailloux et de gravier. Nous étions ainsi placés tous les trois à côté l'un de l'autre dans le sentier même tracé par les

hippopotames; et, comme l'endroit étoit
plat et point trop obscur, nous nous crûmes 1776.
certains, si quelque hippopotame venoit Janv.
sur le bas fond, de l'appercevoir assez pour le tuer par une volée de trois coups de fusil. Mais l'expérience nous apprit, au grand danger de notre vie, que l'animal est beaucoup plus vif dans ses mouvemens et plus hardi que nous ne l'avions cru. A l'instant où j'étois assis, dormant à demi, moralisant sur notre chasse, m'émerveillant dans mes pensées de ce que trois frêles individus de notre espèce, armés de fusils, exerçoient en ce moment l'empire sur le *leviathan* ou *behemoth* du grand prophète Job, tandis que les mouches ou petites mousquites avoient à leur tour l'empire sur nous-mêmes, (car ces insectes nous assiégeoient en si grand nombre, que j'étois obligé de me tenir le visage couvert d'un mouchoir), à cet instant, dis-je, une vache marine sortit de la rivière avec la rapidité d'une flèche, et vint sur nous, en poussant un cri horrible: « *Heer Jesus* ! » s'écria aussitôt le fermier. Heureusement avec ce cri il lâcha son coup de fusil; et la lueur donnant tout-à-coup dans les yeux de l'animal ébloui, contribua peut-être plus que la balle à le faire reculer. Il poussa un autre cri, et se replongea dans

l'eau aussi précipitamment qu'il en étoit sorti.

1776. Janv.

Cette surprise ne laissa pas de m'alarmer : mais, par un effet bizarre de la frayeur qui me troubla, ce ne fut point le danger bien réel d'être foulé aux pieds par l'animal ou d'être coupé en travers dans ses mâchoires ; ce fut la crainte purement imaginaire d'être noyé. Le bruit que fit l'animal en sortant de l'eau et courant sur les pierres du bord, me fit à l'instant naître l'idée d'un débordement soudain de la rivière. Les exemples que j'avois ouï raconter de ces accidens, beaucoup plus fréquens encore ici qu'à *Gaurits-rivier* (1), me suggérèrent cette crainte ; d'ailleurs, comme l'hippopotame, lorsqu'il sort de l'eau et qu'il est encore humide et glaireux, brille, dit-on, comme un poisson au clair de la lune ; il n'est pas étonnant que, l'appercevant au moment où j'ôtois mon mouchoir de dessus mes yeux, il m'ait paru, vu de si près, comme une haute colonne d'eau, qui menaçoit de nous engloutir. Je courus donc, ou plutôt je volai vers un endroit plus élevé, laissant derrière moi, et mon fusil et mes deux confrères. Mais alors je me vis arrêté par le bord même de

(1) Voyez tome Ier. page 334.

la rivière, trop escarpé pour qu'il me fût possible de l'escalader ; je m'apperçus cependant que nous n'étions noyés, ni moi, ni mes compagnons. Il me vint à l'idée pendant l'espace de quelques secondes que nous rêvions tous, ou que nous étions dans le délire. Le fils du fermier s'étoit assoupi et continuoit de dormir en ronflant à grand bruit ; le fermier lui-même, tremblant et hors d'haleine, levoit à tous momens les yeux au ciel, s'efforçoit de se sauver, et demeuroit empêtré dans une espèce de large couverture dont il s'étoit enveloppé les jambes, tant pour sa goutte que pour se garantir des mouches. Tout en lui aidant précipitamment à se dégager, je lui demandai quel cours l'eau avoit pris dans son débordement. Après une longue pause, il me répondit, en me demandant à son tour si je n'étois pas fou. Je fus prêt à lui rétorquer sa question, et même encore après que toute l'aventure m'eut été expliquée, je doutai de la vérité jusqu'au moment où je vis que le fusil du fermier étoit en effet déchargé ; car le bruit du froissement des cailloux et des eaux, sous les pieds et dans le plongeon du monstre, furent les premiers sons qui frappèrent mon oreille, et qui me jetèrent dans cette fuite précipitée. Quant

1776. Janv.

1776. Janv.

au coup de fusil et au cri de l'animal, je n'y fis pas la moindre attention, quoique ce cri eût été pour nos autres compagnons de chasse le plus terrible de l'aventure ; ce cri fut tel, que M. Immelman et le gendre du fermier, lorsqu'ils l'entendirent, s'enfuirent de leur poste, quoiqu'ils n'eussent rien vu de tout ce qui étoit arrivé, et qu'ils fussent bien certains qu'au lieu où ils étoient ils ne couroient aucun danger.

Notre chasse finit là pour cette nuit, dont nous passâmes le reste à rire les uns des autres, à déviser et former diverses conjectures sur l'impétuosité de la vache marine, qui, de son côté, avoit probablement été aussi effrayée que nous. Nous fumâmes une couple de pipes tout en écoutant le rugissement du lion, et nous attendîmes l'approche du matin. Plusieurs de nos Hottentots nous dirent qu'aussitôt après le bruit soudain et tumultueux que je viens de décrire, ils avoient vu une vache marine sortir de la rivière par un endroit qui n'étoit point gardé.

Le 25, quelques traces que nous apperçûmes dans la poussière près d'une autre place, nous indiquèrent que plusieurs de ces énormes amphibies s'étoient récemment cantonnés dans une fosse voisine, et nous

nous préparâmes à en fermer toutes les voies, et à former un blocus en règle. 1776. Jauv.

Cependant nous vîmes un jeune lion qui se sauva dans une partie de taillis fort serrée sur le bord même de cette fosse, et où nos chiens ni nos balles ne pouvoient l'atteindre. Assez mal satisfaits d'avoir si près de nous un pareil voisin, nous jugeâmes à propos de nous placer, nous autres tireurs, plusieurs au même poste, pour être à portée de nous seconder mutuellement et contre le lion et contre les hippopotames, et nous envoyâmes, comme de coutume, nos autres Hottentots à une certaine distance faire du bruit et de grands feux pour empêcher les hippopotames d'aborder par quelque autre passage.

Il est probable que ces animaux avoient été déja plusieurs fois assiégés de la même manière, car cette nuit nous ne les entendîmes presque point; nous espérâmes envain qu'en continuant de leur couper les vivres, nous les forcerions au moins par famine à quitter leur asyle et à s'exposer au feu de nos mousquets.

Le 26, nous changeâmes de plan; nous reprîmes nos postes; mais ce fut entre les dix et onze heures du matin, et à la chûte du jour. Notre intention étoit alors d'ajuster

1776. Janv. les hippopotames au museau, lorsque quelqu'un d'eux venant à la portée de nos fusils, sortiroit de l'eau ses naseaux pour respirer, ou plutôt, suivant l'expression assez juste des Colons, pour se *souffler*. Cependant, pour que le coup fût mortel, il nous falloit le diriger de manière que la balle passât dans la poitrine à travers la cavité des naseaux. C'est ainsi que nous avions déja cherché à tuer des hippopotames, avant d'arriver à *Agter-bruntjes-hoogte*, lorsque nous n'avions pas les fermiers pour nous seconder; mais ces animaux furent toujours trop circonspects, et cette méthode n'eut pas plus de succès que l'autre. Lorsqu'ils n'ont point été effrayés ou blessés, on les voit souvent en plein jour élever leur tête et même une partie de leur corps au-dessus de l'eau; mais à l'endroit où nous étions, ils osoient à peine sortir le bout de leurs narines pour respirer l'air imperceptiblement, encore étoit-ce le plus souvent dans des endroits où des branches d'arbre penchées sur la rivière les protégeoient. Leur odorat est si subtil, qu'ils sembloient, à l'aide de ce seul organe, distinguer les endroits où nous étions cachés, et ils s'en éloignoient à l'instant.

La nuit suivante nous nous remîmes en

core en sentinelle. A la chûte du jour, je vis un petit animal sortir sa tête de l'eau et se *souffler*. Il se laissa, pendant quelques instans, entraîner par le courant. C'étoit probablement une loutre. 1776. Janv.

A huit heures et demie, comme il faisoit déja sombre, un hippopotame commença à lever peu-à-peu la tête au dessus de l'eau, en poussant un cri perçant, qui sembloit exprimer de la colère, et qui me parut tenir le milieu entre le grognement et le hennissement. Ce cri étoit à-peu-près, *heurkh hurkh*, *huh-huh*: les deux premières syllabes prononcées lentement, d'une voix rauque, mais aigre et tremblante, assez semblable au grognement de quelques animaux; les deux dernières syllabes, prononcées fort vîte, et approchant du hennissement d'un cheval. Il n'est guère possible, à la vérité, d'écrire ces sons inarticulés; mais il est plus facile encore d'approcher de leur véritable accent, que d'imiter le son mi-parti du gosier et du palais, de la langue Hottentote.

A onze heures, le même hippopotame vint visiter de même notre poste. Mais, à notre grand regret, il n'osa venir jusqu'à terre, quoique nous l'entendissions s'approcher et ronger le peu de gazon et les petits

1776. Janv.

arbrisseaux qui croissent çà et là sur le bord de la rivière. Nous espérions pourtant que ce régime ne pourroit long-tems suffire à des animaux, dont un seul consomme une plus grande quantité de nourriture que tout un attelage de bœufs. Il est au moins certain que si l'on peut calculer cette consommation d'après la largeur du gosier de l'animal, d'après celle de son corps et de son ventre pendant, qui touche presqu'à terre, et d'après la quantité de gazon qu'il enlève des endroits où il vient paître la nuit, comme je l'ai plusieurs fois observé, le résultat de ce calcul offriroit une masse d'alimens presque incroyable.

Le 27, un de nos Hottentots frappa mal adroitement du bout de son fusil contre un rocher. Le coup partit et lui perça le pied. Plusieurs autres Hottentots furent aussi blessés aux jambes des éclats de la balle, composée comme de coutume, de plomb et d'étain, et qui se brisa contre la pierre.

Comme nos provisions commençoient à diminuer, nous fûmes obligés d'aller assez loin à cheval chercher du gibier dans le voisinage. Nous donnâmes, en passant et sans succès, la chasse à un lion et à une hiène; mais en dédommagement nous prî-

mes un jeune sanglier, et tuâmes un *hart-beest;* malheureusement lorsque nos Hottentots allèrent chercher ce dernier, deux heures après que nous l'avions tué, les aigles en avoient déja dévoré la majeure partie. Dans l'après midi il tonna, et nous passâmes la nuit suivante à nos postes, et les vaches marines n'abordèrent pas plus que la nuit précédente.

1776. Janv.

Le 28, après le lever du soleil, à l'instant où nous songions à retourner à nos chariots, nous vîmes s'avancer sur la terre ferme un hippopotame femelle avec son veau; elle venoit sans doute de quelque autre fosse, s'établir dans celle que nous assiégions. Comme elle cherchoit le long du bord de la rivière un endroit escarpé pour s'y plonger, au moment où elle se retournoit vers son veau, qui étoit boiteux et ne pouvoit marcher que lentement, elle reçut un coup dans le côté: à l'instant elle se jeta dans l'eau. Le coup ne fut pas mortel; car Flip qui le tira étoit le plus intrépide dormeur qui fût sous le ciel; deux Hottentots n'avoient pu parvenir à l'éveiller, et il avoit encore les yeux à demi fermés lorsqu'il fit feu. Quelque bon génie veilloit sans doute sur cet archi-paresseux, sans quoi l'animal eût fondu sur son lit de repos, et

1776. Janv.

vous l'eût envoyé dormir en l'autre monde. Cependant son coup de fusil nous fut utile en ce qu'il fournit à un de mes Hottentots l'occasion de se jeter sur les deux pieds de derrière du veau, qu'il tint ferme jusqu'à ce que les autres vinssent à son secours. Alors le veau fut attaché et porté avec de grandes acclamations et en triomphe à nos chariots.

A l'instant où les Hottentots se saisirent du jeune hippopotame, sur le bas fond, près de la rivière, ils furent fort alarmés de la crainte que la mère, déjà blessée, et d'autres vaches marines ne fussent excitées par les cris du veau à venir le secourir. Tant qu'il fut lié, il poussa de grands cris, à-peu-près semblables à ceux d'un cochon qu'on va tuer, ou qui se trouve pris dans une barrière. Sa voix étoit cependant encore plus aigre et plus perçante. Il nous fit voir, par les grands efforts qu'il fit pour se dégager, qu'il étoit déjà fort ingouvernable, et digne enfant d'une énorme vache marine. Il avoit déja trois pieds et demi de longueur et deux de hauteur, quoique, suivant la conjecture des Hottentots, il n'eût guère plus de quinze jours ou trois semaines. Les Hottentots le délièrent, et il cessa de crier, et après qu'ils lui eurent plusieurs fois passé

la main sous le nez pour l'accoutumer à l'odeur de leur corps, il commençoit à s'apprivoiser avec eux. 1776. Janv.

Tandis qu'il étoit encore vivant, j'en tirai le dessein, dont le lecteur trouvera la copie, pl. I (*), après quoi il fut tué, disséqué, et mangé en trois heures de temps. La raison de cette promptitude étoit la chaleur de l'air et la disette où nous étions d'autres provisions fraîches. La peau séchée de ce veau, que j'ai rapportée, étoit épaisse comme une semelle d'escarpin, et fort roide ; je suis cependant parvenu à l'empailler pour le cabinet de l'Académie royale, ensorte qu'elle réprésente assez bien l'animal vivant, excepté que le ventre n'est pas suffisamment distendu (2).

La chair et la graisse de ce veau nous parurent molles comme elles doivent naturellement l'être dans un animal si jeune.

---

(1) J'ai publié la même copie dans les transactions de Suède de 1778.

(2) D'après cela, le dessin donné par M. Allamand, pris d'un jeune hippopotame empaillé, dessin copié ensuite dans le supplément de M. de Buffon, est nécessairement incomplet, en ce que l'animal est trop maigre, & que les ongles ou sabots sont trop éloignés l'un de l'autre. Les yeux sont aussi trop larges, & l'on peut sans doute dire la même chose des figures données *ibid.* de l'animal adulte.

1776. Janv.

Elles n'avoient conséquemment pas la bonté de celles des vieilles vaches marines, dont, dans d'autres occasions, j'ai trouvé la chair fort tendre, et la graisse presque semblable, quant au goût, à de la moelle. Au moins, elle étoit moins forte et moins rassasiante que les autres graisses. L'une et l'autre passent parmi les Colons pour le mets le plus exquis qu'on puisse manger; on trouve sur-tout dans les pieds une partie gélatineuse, qui bien apprêtée est un manger dont on fait grand cas. Telles sont aussi, même au Cap, les langues séchées des vaches marines. A mon retour en Suède, j'ai eu l'honneur de fournir la table de S. M. d'une langue sèche d'hippopotame, longue de deux pieds huit pouces (1).

(1) Quant à la forme, la langue d'un hippopotame parvenu à sa pleine croissance est fort obtuse au bout, et plus large à cette partie qu'à la racine. Si, lorſqu'elle est fraîche, elle est, comme on me l'a dit, marquée d'un côté d'inégalités, cette particularité provient peut-être de ce que l'animal, mâchant plus habituellement d'un côté que de l'autre, sa langue éprouve sur ce côté un frottement plus répété contre les dents; du moins on pouvoit diſtinguer quelques traces de ces inégalités ſur la langue desséchée que j'ai rapportée.

On voyoit ſur la peau de mon jeune hippopotame empaillé quelques poils rudes, d'un brun rougeâtre, longs de trois à ſix pouces, quelques-uns ſur le côté des oreilles, d'autres autour des narines & sur le derriere

Les défenses ou dents canines étoient déja longues d'un demi-pouce : mais celles des grands hippopotames pèsent, suivant Kolbe, dix livres. M. de la Caille (p. 349) critique cette assertion, et prétend qu'elles pèsent à peine trois livres. M. de Buffon (tom. XII. p. 38) dit que le poids d'une des mâchelières passe trois livres, et que les défenses, chacune desquelles est longue de douze à seize pouces, pèse douze ou treize livres. Quant à moi, quoique j'aie vu beaucoup de dents fort grandes d'hippopotames, j'ai trouvé qu'une des plus fortes, que j'ai rapportée et présentée à l'Académie royale des Sciences, ne pesoit que six livres neuf onces, quoiqu'elle eût vingt-sept pouces de long, mesurée le long de son côté convexe; et qu'elle étoit conséquemment deux fois plus

1776. Janv.

du cou. Mais ils étoient si clair-semés, qu'il y avoit entre chacun d'eux depuis un pouce & demi jusqu'à six pouces de distance. Il en paroissoit aussi quelques-ques-uns sur le dos, mais encore plus rares & plus courts que les autres. Les plus longs étoient sur les bords tranchans de la queue, comme je l'ai observé dans la description de cet animal que j'ai insérée dans les transactions de Suède. Ceux-ci tombèrent tandis que j'empaillois la peau, dont tout le reste est absolument dégarni de poils. La queue est applatie sur les côtés, & conséquemment les bords tranchans de cette queue sont, comme à celle du rhinocéros, en dessus & en dessous.

1776. Janv.

longue et environ deux fois moins pesante que celle dont parle M. de Buffon. D'ailleurs, M. d'Aubenton (p. 62 du même vol.) donne aux dents canines de l'hippopotame vingt-six pouces de long, et conséquemment deux fois la longueur que M. de Buffon leur attribue; quoique je n'aie pesé aucune mâchelière de ces animaux, je doute pourtant à présent qu'on en pût trouver une qui pesât au dessus de trois livres; car une mâchelière d'éléphant, que j'ai aussi déposée dans le cabinet de l'Académie, pèse quatre livres et demie, et elle a neuf pouces de large; mais elle est à l'œil même, au moins trois fois aussi grosse dans chaque dimension que chacune des mâchelières d'hippopotame avec lesquelles je l'ai comparée; et j'ai vu un grand nombre de ces dernières en différens endroits sur le bord de *Visch-rivier*; je les ai vues sur des mâchoires mêmes d'hippopotames tués dans différens temps par les fermiers, et dont ils avoient laissé là les crânes. Il résulte de ces faits que l'assertion de Kolbe est en cette occasion celle qui approche le plus de la vérité. Mais M. de Buffon a raison, lorsqu'il dit (p. 48.) que les figures d'animaux données par Kolbe ont été prises d'après celles des autres naturalistes; qu'il a fait la plupart de ses

descriptions de mémoire, et qu'on ne peut guère compter sur leur exactitude. 1776. Janv.

La gueule de l'hippopotame est si large, que quoiqu'un bon tiers des énormes défenses placées dans la mâchoire inférieure, ainsi que plusieurs des dents de devant, extrêmement saillantes, s'élèvent au dessus des gencives, on n'en voit rien lorsque sa bouche est fermée.

La peau de l'hippopotame adulte a beaucoup de ressemblance avec celle du rhinocéros : mais elle est encore plus épaisse. Les fouets qu'on en fait sont plus forts, et après qu'on s'en est servi quelque temps, plus plians; mais ils ne sont pas aussi transparens que les fouets de peau de rhinocéros, lorsque ces derniers sont neufs.

La nourriture de l'hippopotame ne consiste qu'en gazon et autres herbes, comme l'a dit le père Lobo. On peut tirer aussi cette conclusion de ce que j'ai déjà dit sur ce sujet, ainsi que de la figure de l'estomac d'un fœtus d'hippopotame, donnée dans le bel ouvrage de MM. de Buffon et d'Aubenton. Il ne me semble donc nullement probable que ces animaux donnent, comme l'assurent M. de Buffon et M. Dampier dans son voyage, la chasse aux poissons, et en fassent leur proie : car quelques-unes des rivières

1776. Janv. de la partie méridionale d'Afrique, où l'on voit journellement et en grand nombre des vaches marines, ne contiennent aucun poisson, et l'on ne trouve dans les autres que quelques *bastard springers*, comme ils les appellent (le *cyprinus gonorynchus*), qui sont rarement aussi gros que les harengs ordinaires. On y trouve aussi, mais encore plus rarement, m'a-t-on dit, une petite espèce de carpe.

Il est vrai que les vaches marines fréquentent souvent l'embouchure des rivières qui abondent en poisson de mer, et la mer elle-même. Mais l'on sait que ces animaux n'en viennent pas moins chercher leur nourriture à terre; car il est probable qu'ils ne peuvent boire l'eau de mer. On m'a raconté qu'un hippopotame inquiété dans une rivière d'eau douce, s'étoit réfugié dans la mer, et pourtant étoit obligé de venir à terre toutes les nuits pour aller boire l'eau d'une fontaine voisine, tant qu'à la fin quelques personnes l'y attendirent et le tuèrent.

Que les hippopotames peuvent vivre, et vivent en effet dans l'eau salée, c'est un fait dont j'ai des preuves incontestables. J'ai vu, à l'embouchure des rivières de *Kromme*, et de *Camtours*, mais sur-tout dans la dernière, des hippopotames se *souf-*

fler en plein jour, et élever leur tête au dessus de l'eau; et un d'eux en particulier qui, ayant été blessé d'un coup de fusil sur le museau, poussa un hennissement de douleur et de colère. J'ai vu dans *Krakekamma*, sur le sable, des traces reconnoissables d'un hippopotame, dont les unes alloient à la mer, et les autres en venoient. Le capitaine *Burtz*, observateur aussi attentif que grand navigateur, m'a dit avoir vu souvent sur la côte orientale d'Afrique, des chevaux marins (voulant sans doute désigner des hippopotames), sortir leur tête de l'eau, pour respirer l'air et hennir.

1776. Janv.

J'ai cru devoir entrer dans ces détails, parce que M. Adanson, dans son *voyage*, s'est mis en tête de confiner l'hippopotame dans les eaux douces des rivières d'Afrique, et qu'après lui, un célèbre naturaliste a soutenu la même opinion, et a suspecté le témoignage de Kolbe, qui avoit assuré le contraire.

Un vieux chasseur m'a dit avoir vu deux hippopotames en copulation, et qu'ils s'accouplent à la manière des bestiaux ordinaires. Les animaux avoient choisi, pour remplir ce vœu de la nature, un de ces endroits de la rivière que nous avons nommés *bas fonds*, où ils avoient l'eau au genou.

1776. Janv.

La plus grande des deux vaches marines mesurées par *Zerenghi*, avoit, suivant M. de Buffon (1); longueur, seize pieds neuf pouces; circonférence, quinze pieds; hauteur, six pieds et demi; l'ouverture de la gueule portoit deux pieds quatre pouces, et les défenses sortoient de plus d'un pied au dessus de l'alvéole.

Une manière de prendre les hippopotames, autre que celle de les tuer à coups de fusil, est de faire des fosses dans les sentiers par où l'animal sort de l'eau et y rentre. Mais ce moyen n'est en usage que parmi les Hottentots, dans les temps pluvieux : car dans l'été, la terre est trop dure pour qu'ils puissent la creuser. On dit qu'ils n'ont jamais réussi à tuer l'hippopotame de leurs dards empoisonnés, qu'ils emploient avec tant de succès contre l'éléphant et le rhinocéros. Les Colons ignorent aussi la méthode qui, suivant M. Hasselquist, est fort ordinaire en Egypte : c'est de joncher la terre de pois ou de fèves. L'animal s'en gorge au point que le ventre lui crève. Mais il en coûte énormément en pois pour le remplir; et comme les Colons peuvent avoir un hippopotame pour le prix d'une charge

(1) Voy. tome XII, page 31.

de poudre et d'une balle mêlée d'étain, ils n'ont guère recours qu'à cet expédient plus simple et moins dispendieux. 1776. Janv.

Il est probable que l'hippopotame n'est pas sur terre aussi ingambe que les autres grands quadrupèdes. Cependant il n'est peut-être pas non plus aussi lent et aussi pesant qu'on l'a prétendu. Les Hottentots et les Colons regardent comme une aventure fort dangereuse, de rencontrer un hippopotame hors de l'eau. Ils racontent un trait d'un de ces animaux qui, si l'on en juge par certaines particularités du fait, devoit être alors en rut, et qui poursuivit pendant plusieurs heures un Hottentot qui ne se sauva qu'avec beaucoup de peine (1).

Les habitans du pays n'attribuent point de vertus médicinales à la chair ou aux os de l'hippopotame, comme ils en prêtent à certaines parties de l'éléphant et du rhinocéros; excepté un seul colon, qui s'est imaginé que l'*os petrosum* de cet animal, réduit en poudre et pris à la quantité qui pourroit tenir sur la pointe d'un couteau, est un remède excellent dans les convul-

(1) M. Klockner cite, à l'appui de cette opinion, une histoire rapportée par un certain *Marais*, & qu'il a insérée dans son ouvrage.

1776. Janv.

sions, et sur-tout dans les convulsions (*stuypen*) des enfans. J'ai déja dit que la chair eſt regardée comme une nourriture fort saine (1).

(1) Ayant déjà excédé les limites que je m'étois prescrites, je ne m'étendrai point sur l'anatomie de l'animal que nous prîmes, attendu que la conformation interne des veaux est un peu différente de l'animal adulte. Je me bornerai ici à quelques remarques, que j'abrégerai le plus qu'il me sera possible.

Les estomacs étoient au nombre de quatre; il en avoit conséquemment un de plus que le fœtus examiné par M. Daubenton, & qui étoit conservé dans l'esprit de vin. (Voyez l'hist. nat. tome XII, pl. IV, fig. 2.) Les deux premiers estomacs qui se correspondoient & ressembloient un peu aux estomacs H & L (voy. *ibid.*), avoient chacun environ sept pouces de long & trois pouces de diamètre; le troisième avoit neuf pouces de long, & étoit un peu plus large que les deux premiers; le quatrième avoit sept pouces de long, & à la partie supérieure cinq pouces de large; mais il décroissoit par degrés d'un côté, & se terminoit au pylore, qui avoit une ouverture d'un pouce de largeur, & étoit environ la moitié plus large que le *cardial.* Je n'ai point observé les valvules que M. Daubenton a dessinées. Le premier estomac étoit presque vide. Il ne contenoit que quelques grumeaux de lait caillé. Il différoit aussi des autres par la plus grande finesse de son velouté interne. La membrane interne du second étoit plus grossière, & l'on y remarquoit quelques petits trous. Il contenoit aussi plusieurs caillots d'une matière semblable au fromage, avec beaucoup de sable & de limon. Le troisième estomac avoit sur ses côtés des plis très-visibles, tant longitudinaux que transversaux, et con-

L'espèce de hennissement que cet animal pousse, est sans doute ce qui lui a fait 1776. Janv.

---

tenoit des grumeaux de fromage jaunes, et qui avoient plus de consistance que les autres, avec plusieurs feuilles encore entières et fraîches, et un peu de limon. La membrane interne du quatrième estomac étoit fort douce au toucher, quoiqu'elle ne fût pas sans plis. Ce quatrième estomac couvroit en grande partie le reste, étant situé sur le côté droit de l'animal, et je trouvai que la partie supérieure de la rate étoit adhérente à son bord supérieur et intérieur. Ce dernier viscère qui avoit un pied de long et trois pouces de large s'en écartoit en descendant sur le côté gauche. Le canal intestinal étoit long de cent neuf pieds. Le foie portoit quatorze pouces de droite à gauche, et sept ou huit de derrière en devant; il avoit à ses bords antérieurs une large entaille, mais dans tout le reste il étoit indivis et entier : il étoit d'une forme oblique, et sa plus grande largeur étoit sur le côté gauche, où je découvris une vésicule du fiel, longue de cinq pouces. Je ne trouvai rien de remarquable dans l'uterus. Les deux mammelons et le cœur étoient environnés d'une plus grande quantité de graisse, à proportion, que n'étoit le cœur de l'élan du Cap, dont j'ai parlé ci-devant page 94 de ce volume; la longueur de ce muscle étoit de cinq pouces, et sa largeur d'environ quatre pouces et demi. La communication entre les oreillettes, appelée *le forament ovale*, avoit plus d'un pouce de diamètre. Chaque poumon étoit long d'onze pouces, et indivis; mais à la partie supérieure et extérieure du poumon droit, on voyoit deux petits lobes ou protubérances élevées d'un pouce au-dessus de la surface. A l'autre côté, on voyoit au poumon gauche une petite excroissance qui se terminoit en pointe. Un peu au-dessus, et plus en avant encore, étoit aussi une excroissance d'un demi-pouce

1776. Janv. donner le nom d'hippopotame, qui signifie *cheval de rivière;* car sous d'autres rapports il n'a pas la moindre ressemblance avec le cheval; il ressembloit plutôt au cochon. Il n'a d'autre analogie avec le bœuf que la pluralité des estomacs, et c'est peut-être ce qui l'a fait appeler au Cap *vache marine*,

---

d'élévation. A la partie inférieure de la communication formée entre le poumon droit et le gauche étoit une espèce de crête de la longueur d'un pouce du sommet à la racine.

Un de mes compagnons de chasse me dit avoir une fois observé une sorte d'insecte qui vivoit sur le corps d'un de ces animaux amphibies : mais sur le petit que nous prîmes, je ne trouvai qu'une espèce de sangsues qui se tenoient autour de l'anus, et dont quelques-unes entroient même assez avant dans le rectum, où, en suçant à propos le trop de sang, elles pouvoient être fort utiles à ces animaux; elles pouvoient surtout les préserver des hémorrhoïdes, et se trouvoient elles-mêmes payées comptant, pour ainsi dire, de leur peine. La plupart étoient fort petites, mais fort nombreuses. La seule grande que j'aie vue de cette espèce avoit un peu plus d'un pouce de long. J'en ai donné la description et le dessin (sous le nom de *hirudo Capensis, corpore suprà nigricante, medio longitudinaliter sub-brunneo, subtùs pallidè fusco*), pour être insérées dans le savant traité sur les *vers*, que M. Adolphe Nodeer se prépare à donner au public. Au lieu de la raie d'une couleur plus claire sur le dos qu'ont les sangsues ordinaires, on découvroit dans celles-ci une et quelquefois deux lignes brunes longitudinales, dont la teinte s'affoiblissoit aux extrémités.

et par les Hottentots *t'gar*, qui approche de *t'kau*, nom qu'ils donnent au buffle.

1776. Janv.

D'après ce que dit Bellonius d'un hippopotame apprivoisé, et qu'il décrit comme un animal d'un naturel fort doux, et d'après les dispositions que nous remarquâmes dans le jeune hippopotame, on peut conclure qu'il seroit aisé d'amener cet animal en Europe, où il a été en effet amené et montré par deux différentes fois dans les spectacles publics de Rome (1). On pourroit les aller prendre à *Konaps-rivier*, où, suivant le rapport des Caffres, ils sont en grand nombre; il faudroit avoir soin de tenir des vaches prêtes à les allaiter, supposé qu'ils fussent encore à la mamelle. Si on les prenoit un peu plus vieux, j'ai lieu de croire qu'ils ne seroient pas fort délicats en fait de nourriture; notre petit veau, pressé sans doute par la faim, dès que nous l'eûmes mis en liberté près du chariot, mangea l'excrément d'un de nos bœufs; chose qui paroîtra peut-être extraordinaire dans un animal à qui la nature a donné quatre estomacs; mais on a des exemples de ce fait dans le bétail ordinaire, qui, à *herjedal*, se nourrit en

(1) Voy. Plin. lib. VII; et Dion. Cass. lib. II.

1776. Janv. grande partie de fiente de cheval (1). L'on m'a aussi assuré que cette méthode de nourrir les bestiaux a été employée avec succès dans certaines contrées, dans une disette de fourrage, et qu'ensuite, au sein de l'abondance même, ces animaux recherchoient encore d'eux-mêmes cette bizarre nourriture, et la mangeoient sans qu'il fût nécessaire d'y mêler aucun ingrédient.

A midi, le thermomètre de *Fahrenheit* étoit à 104 degrés; la chaleur du soleil, auquel j'avois été encore plus exposé ce jour-là que de coutume, m'occasionna un violent mal de tête, que je calmai pourtant en m'humectant de vinaigre tout le haut de la tête. Cette indisposition pouvoit aussi provenir de l'insomnie de plusieurs nuits; nous n'en étions pas moins dans l'intention de reprendre nos postes la nuit suivante; mais une violente pluie d'orage rendit l'entreprise difficile et même dangereuse. Les ondées furent si fortes, qu'elles rendirent nos armes à feu entièrement inutiles; elles éteignirent même les feux que nous tenions allumés sur le bord supérieur de la rivière;

(1) Voy. A. A. *Hulphers's Beskrifning om Norrland*. (Description de la Norwège par Hulpher) 3 : je Saml. om *herjedalen*, page 27-37.

ensorte que deux vaches marines eurent cette nuit la hardiesse de sortir de l'eau et de venir courir sur le bas fond. Nous leur tirâmes un coup de fusil dans les ténèbres, mais il fut sans effet.

1776. Janv.

Le 29, voyant que ce seroit peine perdue que de rester plus long-temps à cet endroit, nous avançâmes vers le sud, et nous mîmes à chasser des buffles et des *koedoe*, dont un sauta dans la rivière (1). Dans la matinée nous avions à peine déharnaché nos bœufs et dessellé nos chevaux, qu'un gros rhinocéros passa à cinquante pas de notre chariot, probablement sans nous appercevoir; s'il nous eût vus, disoient les Hottentots, il n'auroit pas manqué de venir, pour le moins, renverser notre chariot c'en dessus dessous (2). Il fuyoit alors, comme je l'ai su après, deux chasseurs de notre compagnie qui le poursuivoient. Il étoient déja loin de nous avant que nous eussions sorti nos fusils du chariot, ensorte que deux coups de feu que nous lui tirâmes, n'eurent peut-être aucun effet. Nos chiens, qui d'abord le suivirent de fort près, formoient un contraste assez frappant avec la taille colossale de l'animal. Le rhinocéros, de son côté,

(1) Voy. page 105 de ce volume.
(2) Voy. tome II, page 318.

1776. Janv.

paroissoit ne pas faire la moindre attention à eux; il conservoit un pas égal, en élevant un peu et baissant successivement la tête. Ce n'étoit qu'une espèce de pas, mais il étoit vif, et l'animal faisoit du chemin: cependant, lorsqu'il entendit le bruit des deux coups de feu, il prit un galop très-rapide, et laissa en un instant les chiens fort loin derrière lui. Il me paroît qu'un chasseur qui seroit poursuivi par cet animal, fût-il monté sur le meilleur coursier, seroit inévitablement perdu, et que les tours et détours qu'il pourroit faire pour se soustraire au flair et à la vue de l'animal, ne le sauveroient pas; en cela, m'a-t-on dit, le rhinocéros ressemble à l'éléphant, court comme lui l'espace de plusieurs lieues sans s'arrêter, à partir de l'endroit où il a été vivement chassé, ou molesté de quelque autre manière.

Le 30, nous nous mîmes en marche pour la petite *Vish-rivier*, dans l'espoir d'y être plus heureux dans notre chasse à l'hippopotame. Il tomba de la pluie dans la nuit.

Le 31, nous chassâmes quelques élans-gazelles; nous rencontrâmes dans le desert un jeune fermier venant de *Camdebo* accompagné d'un esclave et de deux Hottentots à louage, pour chercher une place où

il pût faire un établissement. Ils étoient alors occupés à se régaler des meilleurs morceaux d'un buffle qu'ils avoient tué.

1776. Janv.

D'après les indications que nous donna ce fermier, nous trouvâmes trois rhinocéros, c'est-à-dire, une femelle avec son petit déja fort, et un mâle plus gros que la femelle. C'est le plus gros de tous les rhinocéros que j'aie vus. Ce dernier fut blessé à l'épaule, d'une balle que lui tira un de nos Hottentots caché derrière un buisson. L'animal fondit impétueusement au milieu de la plaine où tous nos chasseurs à cheval étoient postés : à sa vue, tous prirent l'alarme et s'enfuirent. Le plus fanfaron de la compagnie, le pourfendeur de lions et d'éléphans, fut le plus preste, en cette occasion, à se montrer prudent et plein d'un goût décidé pour la vie, en lâchant le premier la bride à son cheval, et l'engageant à coups d'éperon à galoper de toute sa force. Il fut aussi le dernier à revenir chercher et poursuivre l'animal estropié, qui enfin prit un chemin de détour, et nous échappa en s'enfonçant dans une partie fort serrée de la forêt.

Un de mes Hottentots dont l'emploi étoit d'être le cocher, mais à qui j'avois appris à tirer passablement, et confié dans cette

1776. Janv.

chasse un fusil pour nous aider, fut accusé par les autres d'avoir plus de penchant à se tenir caché qu'à se joindre à eux. Je le punis en donnant son fusil à un des Boshis, affront auquel le Hottentot parut alors absolument insensible. Cependant sa conduite prouva dans la suite qu'il étoit capable d'émulation et d'ambition, comme le sont en effet tous les Hottentots, et que la punition avoit fait plus que de glisser sur son ame. Ce jour-là même, dans une autre occasion, il montra, quoique sans armes, tant de hardiesse et de courage, qu'il courut grand risque d'être foulé aux pieds par un autre rhinocéros.

Pour revenir à celui que nous avions blessé, nous laissâmes là nos chevaux, et allâmes avec une partie de nos Hottentots le suivre à la piste. Nous en suivîmes les traces pendant une demi-heure, quoique la terre fût fort sèche et fort dure. Un de nos Boshis étoit notre conducteur, et marchoit devant nous en silence en regardant fort attentivement la terre. Il étoit fort habile à observer les endroits où l'herbe sèche et la poussière avoient été foulées ou déplacées, et il régloit notre course en conséquence, avec une pénétration que toute mon attention n'auroit jamais pu égaler;

de tems en tems nous rencontrions quelques empreintes bien marquées des pieds du rhinocéros, preuve que notre guide avoit pris le bon chemin. 1776. Janv.

Par la nécessité et l'habitude, la vue des Hottentots devient une faculté d'observation et de jugement : par les mêmes causes, ils ont, comme je l'ai dit, beaucoup plus que les chrétiens, le talent de trouver de l'eau dans les endroits mêmes qui leur sont inconnus. Cette faculté de bien voir, leur tient, dans certaines circonstances, lieu de boussole, et sert à expliquer seule leur étonnante sagacité, sans qu'il soit besoin de leur attribuer une subtilité extraordinaire dans l'organe de l'odorat, comme l'ont cru quelques personnes qui, vivant loin de cette race d'hommes, n'ont point été à portée de la bien connoître. Cependant on n'en doit rien conclure contre la vérité de certains faits, qui annoncent dans d'autres hommes une subtilité d'odorat presqu'égale à celle du chien.

Sur le soir nous revînmes à nos chariots ; mais la plupart des Hottentots ne revinrent que le lendemain matin, après avoir tué un jeune buffle.

Le 1er. février, mon cheval tomba avec Févr.

1776. Février.

moi, en chassant un élan-gazelle (1). Le même soir, deux de nos Hottentots tireurs trouvèrent un rhinocéros couché sur le côté droit, et si profondément endormi, qu'il ne s'éveilla point au bruit assez fort qu'ils firent en heurtant par hasard leurs deux fusils l'un contre l'autre. Ils l'apperçurent à travers les buissons, et ils n'étoient alors qu'à trois ou quatre pas de lui. Leur premier mouvement fut de le coucher en joue; mais comme il ne s'éveilloit point, et qu'ils ne voyoient que le derrière de son corps, ils se donnèrent un instant de réflexion, et après avoir tenu conseil sur le meilleur parti à prendre, ils firent un circuit autour de deux ou trois touffes de buissons, et se plaçant de manière qu'ils pouvoient pointer leurs deux fusils près de la tête du rhinocéros, ils lui déchargèrent leurs deux coups à la fois dans la poitrine. Comme l'animal se débattoit, quoique assez foiblement, ils craignirent qu'il ne pût encore se relever et les poursuivre; alors, autant pour leur amusement que par précaution, ils rechargèrent leurs armes, et lui tirèrent encore plusieurs balles au corps.

Cet incident, joint à des récits à-peu-près semblables que m'ont fait de vieux chasseurs,

(1) J'ai rapporté ce fait page 96 de ce volume.

me porte à croire que le rhinocéros dort d'un sommeil très-profond, quoique le docteur Parson soit d'un avis contraire, dans les observations qu'il a publiées à Londres, sur un rhinocéros à une corne, dont il donne aussi la description. 1776. Févr.

Le 2, j'allai disséquer le rhinocéros que les Hottentots avoient tué la veille, et je trouvai que, pour préserver la chair de la putréfaction, ils en avoient tiré les entrailles aussitôt après qu'il étoit mort. Je vis cependant fort évidemment, en examinant le foie, que ces animaux n'ont point de vésicule du fiel : fait sur lequel nous étions en contestation, un des fermiers et moi, et qui nous donnoit, à l'un et à l'autre, beaucoup d'empressement à chasser des rhinocéros.

Un de nos *Boshis* qui avoit ordre de venir nous rejoindre, pour nous aider à découper l'animal, et qui portoit en même tems quelques ustensiles dont nous avions besoin, nous réduisit aux expédiens en ne venant point. Il aima mieux apparemment aller visiter l'élan-gazelle tué la nuit précédente. D'abord, il préféroit le goût de la chair d'élan; secondement, il faisoit, comme tous les Hottentots, un grand cas des *aponevroses* de cet animal, sur-tout de celles du dos, dont ils font les meilleures attaches

qu'ils connoissent, pour leurs manteaux.

1776. Févr. Lorsqu'il arriva, quoique d'après les articles de notre traité de paix et d'après sa propre expérience, il dût s'attendre à une bonne volée de coups de bâton, pour une désobéissance aussi marquée, il parut devant nous avec une contenance libre et dégagée, tenant en sa main quelques rayons de miel, et me disant en langue hottentote (les interprêtes me l'expliquèrent) pour raisons de son retard, « que le *honing-wiser* (guide au miel) l'avoit attiré loin de l'endroit où étoit le rhinocéros, et conduit vers celui où étoit l'élan, mais qu'il apportoit avec lui une bonne quanté de miel pour me parfumer le palais. » A la vue du miel, l'eau vint à la bouche de mes confrères ; tous opinèrent unanimément qu'il avoit mieux fait de suivre le guide au miel, que d'obéir à nos ordres, et moi aussi, je me laissai gagner par le présent, et dérogeai aux loix de mon étroite justice.

Mais où donc un Hottentot-boshi, né et nourri dans les plaines désertes et sauvages de *Zondags-rivier*, a-t-il pu apprendre l'art, si utile dans le monde civilisé, de séduire par des présens ? Etoit-ce de ses compagnons, ou plutôt de la promptitude avec laquelle des colons plus éclairés leur pardonnent à

ce prix des désobéissances? Je suis fâché de ne pouvoir résoudre cette question, dont la solution répandroit du jour sur la nature de l'homme dans l'état sauvage. J'observerai cependant que les Hottentots de Houtniquas, qui sont beaucoup moins incultes, ont, m'a-t-on dit, assez souvent recours à des présens de miel, pour adoucir leurs juges, y réussissent quelquefois, et obtiennent même de plus certains privilèges.

1776. Févr.

Nous trouvâmes ce jour-là un nid d'autruche, et donnâmes la chasse à l'élan-gazelle qui sua du sang (1). La nuit nous nous postâmes autour d'une *fosse* d'hippopotames. Un de ces animaux en sortit, deux de nos chasseurs firent feu sur lui dans l'obscurité, et le manquèrent.

Le 3, nos Hottentots virent une couple de rhinocéros. Je consigne ce fait et autres semblables dans mon Journal, en faveur des voyageurs et des colons à venir. Ces remarques leur apprendront quels étoient, lors de mon voyage, les endroits les plus fréquentés par les rhinocéros, les lions, les hippopotames, etc.

Il ne sera pas inutile de rapporter aussi une anecdote assez caractéristique de la na-

(1) Voy. page 97 de ce volume.

1776. Fevr.

tion hottentote. Notre cocher employa douze heures pour retourner sur ses pas chercher sa pipe de bois, dans un endroit où il se rappela l'avoir laissée deux jours auparavant, quoiqu'il eût pu en moins de six heures en faire une autre. Il faut remarquer qu'il fit tout ce chemin, seul, sans armes, et conséquemment courant grand danger de devenir la proie des lions. Nous veillâmes en vain cette nuit et la nuit suivante autour des *fosses* de la petite *Vish-rivier*; point d'hippopotames.

Le 5, les trois fermiers qui nous accompagnoient depuis le 22 janvier, prirent congé de nous, et retournèrent à *Agter-Bruntjes-hoogte.* Notre partie de chasse avoit duré beaucoup plus long-tems que nous n'avions espéré. Si nos tentatives furent inutiles, ce fut une fois, comme je l'ai observé, la faute de *Flip.* Ce penchant au sommeil étoit probablement dans ce jeune garçon l'effet d'une passion qui l'ôte à la plupart des autres; car *Flip* étoit d'ailleurs un drôle très-vif, et hardi à la chasse. Deux ans avant notre connoissance, il avoit, dans une partie de chasse au lion, fait feu le premier et tiré la première balle au corps de l'animal féroce; et pourtant il étoit si timide près du beau sexe, qu'il étoit depuis long-tems très-profondément

fondément amoureux d'une jolie fille de son voisinage, sans jamais avoir osé lui en dire un mot, ni à elle, ni à personne. Un jour que nous chevauchions tous les deux ensemble dans les plaines désertes, il me fit confidence de sa passion (sans-doute parce que j'étois médecin), et me demanda sur cela mon avis. Mon ordonnance fut de découvrir à l'objet aimé ses sentimens par écrit. Quoique probablement cette manière de faire l'amour fût absolument inconnue à *Flip*, comme à la plupart des jeunes gens de la colonie, il goûta le remède que je lui proposois, et me chargea de dicter moi-même les termes du billet-doux. L'épître fut donc écrite sur le couvercle arrondi de ma malle, et je laisse à penser si la tournure en étoit amoureuse, quoique le style fût une espèce de hollandois corrompu, fort curieux, et qui devoit sentir, comme on dit, d'une lieue, le dialecte étranger du compositeur. Mais comme il étoit probable que la jeune fille feroit plus d'attention aux regards et à la bonne mine de son amant, qui étoit fort bien tourné, qu'au style du poulet, je me flattai que mon épître pourroit être le préliminaire de son bonheur, que je desirois sincèrement: je partis sans en savoir le succès.

1776. Févr.

CHAPITRE XV.

Retour au Cap.

1776. Févr.

LE 6 février, je repris la route du Cap avec M. Immelman et mes neuf Hottentots, et nous arrivâmes le soir à l'étang de Quammedacka (1). Là je commençai à sentir un desir pressant de revoir le Cap. J'avois accompli en grande partie les desseins qui m'avoient fait entreprendre le voyage. L'intérêt toujours croissant des curiosités qui se présentoient à moi, et l'attente continuelle de rencontrer celles que je desirois le plus, m'avoient procuré du plaisir, mais un plaisir acheté par des difficultés et des fatigues qu'on ne peut imaginer. De plus, j'étois obligé de hâter mon retour, de crainte d'être surpris par la saison des pluies, et de manquer l'occasion de revenir, ou au moins d'écrire en Europe par un des vaisseaux de la compagnie des Indes, destiné pour la Suède.

Le soir, j'allai à cheval, avec un Hottentot, à l'endroit où le 19 décembre nous avions tué les deux rhinocéros. Il n'en res-

(1) Voy. tome II, page 284.

toit, pour bien dire, que les têtes, qui étoient presque entières. Je pris avec moi la plus petite, et en revenant à notre chariot, nous rencontrâmes un rhinocéros femelle avec son petit. Ces animaux avoient été chassés de leur gîte, probablement par la fraîcheur du soir, et ils alloient paître durant la nuit. L'enfant étoit déja gros comme un petit bœuf, quoique ses cornes fussent fort petites en comparaison de celles de sa mère. Il suivoit tous ses mouvemens et sembloit s'abandonner totalement à sa conduite. Je me serois volontiers arrêté pour examiner de quelle manière l'animal fouit des racines, les mange, etc. Mais la nuit approchoit, et il eût été trop dangereux de la passer seul avec mon Hottentot, dans ces plaines si peuplées de lions et de rhinocéros, n'ayant pas même de quoi allumer un feu. D'ailleurs le bruit assez retentissant que faisoit l'équipage de nos deux chevaux, avoit déja découvert notre présence aux deux rhinocéros; qui s'étoient arrêtés à écouter, en remuant leurs oreilles, à l'entrée d'une vallée étroite par laquelle il nous falloit nécessairement passer, si nous voulions rejoindre notre chariot avant la nuit. Dans cette situation critique, nous n'avions d'autre ressource que de faire feu

1776.
Févr.

1776. Janv.

sur eux, ou au moins de les forcer à s'éloigner de ce passage en les effrayant. Nous prîmes le parti de les tirer, quoique nous n'eussions que des armes trop petites, et que la charge qu'elles contenoient ne fût nullement proportionnée à la grosseur de la bête. Mon Hottentot n'avoit qu'un fusil bon pour des oiseaux, et nous ajoutâmes à sa charge une balle de plomb. Le mien étoit chargé d'une balle d'étain, mais qui n'étoit pas à beaucoup près assez grosse pour un rhinocéros. Cependant nous mîmes pied à terre, et nous glissâmes en rampant derrière un buisson large et touffu, et qui, par sa hauteur et l'étendue de ses branchages, ressembloit à un grand arbre. Alors nous nous trouvâmes à seize pas tout au plus des rhinocéros.

Mon fusil, qui avoit, à mon inscu, pris l'humidité la nuit précédente, fit en partant une espèce de sifflement, et fit long feu. Au lieu de frapper la vieille femelle au cœur où je l'ajustois, je ne la blessai, comme je l'ai vu depuis, qu'à l'angle postérieur de la mâchoire de dessous; cependant le coup la fit reniffler en baissant la partie antérieure de son corps, et élevant le nez, comme pour découvrir au flair où étoit l'ennemi. Comme nous la tenions sous le

vent, elle ne nous découvrit point; mais elle avança, et son petit la suivoit, directement vers l'endroit où elle avoit entendu du bruit, d'un pas lent, mesuré, et avec un air d'attention sérieuse. Elle sembloit surtout en vouloir au buisson qui la séparoit de nous. Alors le sang commença à nous monter au visage. Avec un seul rhinocéros, un chasseur passablement agile, peut encore se hasarder à jouer à colin-maillard. Mais ils étoient deux, et nous avions à craindre qu'en cherchant à éviter l'un, nous n'allassions nous jeter sous les pieds de l'autre. Mon compagnon Hottentot, le même qui avoit fait une si pauvre figure en présence des Caffres, garda hardiment son poste, comme il me l'avoit promis, et ne fit feu que lorsque les animaux furent tout près de nous. Tous deux alors prirent l'alarme, et se précipitant avec une violence extraordinaire, dépassèrent en un instant l'endroit où nous étions; alors le hottentot fit un saut à travers le buisson, et moi, je me sauvai par un des côtés.

1776.

Févr.

Nous trouvâmes nos chevaux à l'endroit où nous les avions attachés hors du chemin. La curiosité m'excita à aller voir quelle route les deux animaux avoient prise; je les apperçus plutôt que je ne m'y atten-

1776. Févr.

dois. C'est alors que je pus voir combien l'animal a en effet la vue courte : je n'étois qu'à quatre-vingt ou quatre-vingt-dix pas d'eux, en plaine ; ils paroissoient ne m'appercevoir ni moi ni mon cheval, quoiqu'ils prêtassent fort attentivement l'oreille, la tête tournée vers le côté d'où nous venions. Je descendis de cheval, et m'approchai à pied à la distance de cinquante ou soixante pas, sans prendre aucun détour, et sans me cacher. Je fis feu sur la mère sans qu'elle me vît ; seulement, elle secoua avec beaucoup de violence le devant de son corps, et faisoit un soufflement si fort et si bruyant, que mes chevaux, que le Hottentot tenoit à deux ou trois cent pas de l'animal, en furent fort effrayés. Alors les deux rhinocéros se sauvèrent à travers les buissons, où il eût été dangereux et difficile de les poursuivre.

Les Hottentots qui étoient le plus au fait de cette chasse, nous dirent après, que nous aurions beaucoup mieux fait de tirer le jeune rhinocéros, sur lequel les petites balles auroient eu plus d'effet. Ils étoient persuadés que la mère seroit restée jusqu'au lendemain matin, près du corps de son petit, et qu'alors on eût pu y aller et la tuer aussi. Ils supposoient encore que le petit

seroit de même demeuré près du corps de sa mère, si elle eût été tuée la première. 1776. Févr.

Nous n'étions pas encore à notre chariot, qu'il étoit tout-à-fait nuit. Comme il n'y avoit en cet endroit aucun chemin battu, je craignis fort de nous égarer, quoique mon Hottentot n'eût sur cela aucune inquiétude, et fût très-persuadé que nous étions dans notre route. Cependant il étoit à craindre que dans l'obscurité nos chevaux n'allassent heurter contre quelque rhinocéros, ou ne nous portassent sous la griffe de quelque lion. En effet, à l'instant où nous y pensions le moins, ils firent un écart dont nous fûmes alarmés; nous apperçûmes que la cause de leur frayeur et de la nôtre n'étoit autre chose qu'un *porc-épic.* Les trous faits par cet animal et par plusieurs autres dont nous avons parlé ci-devant, occasionnèrent plusieurs chutes à nos chevaux, ce qui nous obligea d'aller fort lentement. A la fin nous commençâmes à appercevoir çà et là quelques lueurs du feu de nos Hottentots, et je dois avouer que cette apparition me causa une grande joie. Lorsqu'à la fin nous eûmes rejoint notre chariot, notre Hottentot chasseur me dit, qu'il avoit ce jour-là vu et blessé un rhinocéros. Un instant avant la pointe du

1776. Févr.

jour, deux buffles vinrent boire à la fontaine près de laquelle nous étions campés. Nous les tirâmes dans l'obscurité, et les manquâmes.

Le 7, nous allâmes par *Hevy* à *Kure-koi-ku*, et tuâmes un buffle en chemin. Dans la nuit nous fûmes réveillés par le son de plusieurs voix horribles et discordantes. Elles paroissoient être celles de divers animaux; mais on les entendoit toutes à-la-fois, et elles formoient le plus détestable de tous les chœurs. On en distinguoit pourtant une qui couvroit quelquefois les autres, et qui ressembloit à un ricanement hideux, que les gens simples de Suède attribuent à une sorte d'esprit ou revenant qu'ils appellent *gast* ou homme criant, et qui n'étoit qu'un des différens cris du *strix nyctea* ou chat-huant. A la lueur de la lune, nous pouvions entrevoir sur une montagne voisine, une compagnie de douze ou quinze hiènes au moins, et le tapage que nous entendions, étoit un hurlement tumultueux qu'elles poussoient pour répandre l'effroi parmi nos bœufs, et leur faire prendre la fuite, n'osant pas les attaquer autrement; mais nous les avions, comme de coutume, fortement attachés au chariot. Je crus qu'un de ces animaux étoit à la portée

de mon mousquet, et contre l'avis de mes Hottentots, je ne pus résister à la tentation de lui envoyer une balle. Loin d'être effrayés du coup, ces voraces animaux redoublèrent d'efforts et de hurlemens, pour nous effrayer nous-mêmes. Toute la troupe descendit précipitamment de la montagne, et s'avançant hardiment jusqu'auprès de nous, ils paroissoient avoir l'intention de nous livrer une attaque générale. 1776. Févr.

Le 8, nous continuâmes notre route; nous vîmes, chemin faisant, outre un petit nombre de *hart-beest* épars et isolés, une grande troupe d'*élans-gazelles*. Nous tuâmes aussi ce jour-là un buffle, par lequel notre Hottentot tireur fut en grand danger d'être foulé aux pieds.

Le 9, nous vîmes encore plusieurs *élans-gazelles*, *hart-beest* et *quagga*, en traversant *Hassagai-bosh*. Nous tuâmes un élan femelle, dans le ventre duquel nous trouvâmes un fœtus. Nous l'emportâmes, et l'ayant disséqué le lendemain matin, je trouvai ses viscères en tout semblables à ceux des autres gazelles.

Le 10, nous rencontrâmes un fermier, qui nous dit qu'à deux journées de chemin de l'endroit où nous étions, deux princes Caffres étoient en guerre pour quel-

1776. Févr.

ques veaux égarés. Nous passâmes ici la rivière des *hommes-boshis*, et arrivâmes à un craal de *Hottentots-gonaquas*, qui firent devant nous leur exercice militaire (1).

Le 11, un de nos *Boshis* ayant appris que son craal avoit depuis son départ été changé de place, et qu'il se trouvoit alors assez près de nous, désira son congé, et comme il nous avoit donné gratuitement ses secours et sa compagnie pendant tout le voyage, il me demanda quelque petite récompense. Sa demande me parut juste, et je lui fis don d'un briquet, d'une boîte de cuivre à amadou, avec un peu de tabac, un couteau et quelques grains de verre. Il fut fort satisfait de ma générosité. C'étoit le seul homme marié de notre compagnie; aussi avoit-il plus d'économie que tous les autres. Il se chargea, tant pour lui que pour sa femme, de morceaux de chair du buffle que nous avions tué le dernier, quelques-uns étendus sur ses épaules, et les autres pendans au bout d'un bâton, de façon qu'ils pussent sécher au soleil. Lorsque l'instant arriva de se séparer de nous et de ses camarades, il partit sans dire un seul mot d'adieu; c'est la mode chez les Hottentots,

(1) J'en ai fait mention page 17 de ce volume.

mode qui commence à s'introduire aussi chez nous, de *s'éclipser* tout doucement. 1776.
Cependant m'appercevant de son dessein, Févr.
je lui criai, comme il étoit déjà fort loin, *adieu*, *adieu donc*, avec quelques salutations à la hollandoise : il me répondit *t'kabe*, et me salua de même. Les Hottentots rirent beaucoup de ce brusque départ, et pour éviter sans-doute le même ridicule, ils nous firent leurs adieux, et à leurs camarades, avec plus de formalités, lorsqu'ils nous quittèrent à *Zondags-rivier*, où nous arrivâmes le soir. Je trouvai là un vieux Hottentot, qui étoit né avec quatre mammelons; les deux extraordinaires étoient moins gros que les autres, et placés à trois pouces au-dessous.

Le 12, nous rencontrâmes plusieurs paysans qui, avec la permission du gouverneur actuel, M. le Baron de Plettenberg, changeoient de domicile, et venoient habiter cette partie de la contrée, que j'ai, pour cette raison, appelée dans ma carte *colonie de Plettenberg*. Le soir, vers la fin du jour, le thermomètre étoit à 68 degrés, lorsque la pluie commença, et continua toute la nuit avec un vent de S. O.

Le 13, à sept heures, le thermomètre étoit à 64 degrés; et tout le jour, le tems

1776. Févr. fut couvert et pluvieux. Nous vîmes un *koedoe*, et notre Hottentot tireur, qui étoit allé roder le long de *Zondags-rivier*, me dit avoir vu une vache marine portant sur son dos son petit, à l'instant où elle montoit au-dessus de l'eau pour respirer. Le Hottentot me dit qu'aussitôt qu'elle l'eut éventé, elle replongea tout son corps dans l'eau, excepté le bout du museau, et dès qu'elle avoit repris haleine, elle se plongeoit la tête en avant avec tant d'exactitude, que le petit alors n'avoit que le nez au-dessus de la surface de l'eau, et pouvoit aussi se *souffler*; exercice qu'elle répéta plusieurs fois.

Le 14, nous arrivâmes à *Kuga*; le thermomètre, à cinq heures, étoit à 72 degrés.

Le 15, le thermomètre, au point du jour, étoit à 62. Nous vîmes quelques buffles et trois Hottentots fugitifs. Nous allâmes de nouveau visiter la saline, et y recruter quelques insectes. A midi, le thermomètre à l'ombre étoit à 90 degrés. Nous allâmes voir un petit craal de Caffres, qui s'étoient récemment établis à *Zwart-kops-rivier*. Nous rendîmes aussi visite, vers le haut de cette rivière, à un colon nommé *Gert Skepper*, qui résidoit en cet endroit depuis long-tems, en partie con-

formément aux ordres du gouvernement, 1776. Févr.
et en partie contre ces mêmes ordres : car le gouvernement, qui, malgré qu'il eût employé pendant long-tems des arpenteurs, étoit encore dans une obscurité profonde sur la géographie de cette contrée, n'avoit permis à aucuns colons de cultiver, ni d'habiter les terres au-delà de *Kabeljaauw-rivier* ; mais il leur avoit permis de s'établir partout où ils voudroient, au sud de *Camdebo*. Qu'avoit fait le rusé paysan ? il étoit venu prendre possession de cet emplacement, par le chemin du Cap à *Camdebo*, et par ce long détour, faisant prendre le change aux directeurs, il en obtint des lettres de cession, au lieu qu'il eût été très-sévérement puni, si pour parvenir au même endroit, il eût pris la route la plus courte et la plus commode.

Nous espérions faire en ce lieu notre provision de pain ; nous fûmes trompés dans notre attente. Le fermier lui-même, depuis quelques jours aimoit mieux s'en passer, que d'avoir l'embarras de faire moudre du blé dans son moulin à bras. Il nous fallut donc vivre uniquement de viande. Depuis le cinq février jusqu'alors, nous avions toujours eu à notre disposition un peu de farine grossière, dont nos Hottentots, en

1776. Févr. y ajoutant un peu d'eau et la pêtrissant, faisoient chaque jour une pâte, puis des galettes ou gâteaux de sept ou huit pouces de diamètre, et épaisses environ d'un demi-pouce; leur manière de les faire cuire étoit facile et prompte, elle consistoit à poser ces galettes sur la terre échauffée par nos feux, et à les couvrir ensuite de cendres chaudes, et de quelques charbons.

Une petite société de *Hottentots-Gunjemans*, dont les ancêtres habitoient les environs de la montagne de la Table et de Constance, lorsque les Hollandois envahirent cette contrée, vivoient là en bonne intelligence avec le fermier. Ces hommes, autant que je pus voir, formoient depuis long-temps une petite société sans chef, sans pauvres, sans statuts ni loix pénales, comme sans crimes et sans forfaits. Ils n'avoient été réunis, et n'étoient actuellement gouvernés que par un amour inné pour la justice, par la douceur de leur caractère, et par les coutumes et usages communs entre tous les Hottentots. Ceux que j'avois amenés avec moi de *Zwellendam* semblèrent avoir une si haute idée de la vertu, de la liberté et de l'état heureux de ces hommes, qu'ils étoient, me dirent-ils, décidés à venir partager leur bonheur, dès qu'ils auroient

fini avec nous le voyage jusqu'au Cap. Dans ce dessein, ils me sollicitèrent de leur acheter en cet endroit, pour chacun d'eux, une vache et un veau, que suivant nos conventions, ils avoient droit de me demander pour leur récompense. Ces goûts et ces projets philosophiques dans des Hottentots, n'étoient pas faits pour les décréditer dans mon esprit. J'avançai donc pour eux des grains de verre, des boîtes de cuivre pour l'amadou, des couteaux, des briquets, pour la valeur de neuf ou dix rixdallers, et en considération de toute cette quincaillerie, ils eurent la permission de choisir entre tout le troupeau du *craal*, les deux plus belles vaches, qui furent mises à part pour eux.

La portion la plus considérable de ce troupeau appartenoit à une veuve Hottentote, qu'on estimoit riche de soixante vaches à lait, et c'étoit, au moins sous ce rapport, la plus respectable Hottentote que j'aie jamais connue : elle étoit sans enfans; un de ses cousins devoit être l'héritier de sa fortune. Elle avoit passé le milieu de l'âge, et dans sa jeunesse, elle avoit été une beauté dans le genre Hottentot. A l'exception d'un collier de coquilles d'un fort grand prix, et un bonnet de cérémonie (Voy. pl. I, tom. I.) que, par parenthèse, après bien

1776. Févr.

des résistances, elle me céda en échange de quelques autres objets, cette femme n'étoit pas mieux vêtue que les autres; elle n'avoit ni plus d'anneaux de cuir aux bras et aux jambes, ni une plus belle peau de mouton sur les épaules, ni même plus de graisse sur le corps : il est vrai qu'outre quelques grains de verre ordinaires, je m'apperçus qu'elle tenoit de côté dans un petit sac deux cordons de petits grains de cuivre (1); c'étoient tous ses joyaux, et les seules richesses qui pussent exciter l'envie de ses compagnes. Il y a pourtant lieu de croire que ce vice ne peut jamais prendre de fortes racines dans des cœurs si doux et si paisibles. Cette femme, quoique la plus riche, n'en faisoit pas plus la fière avec les autres femmes, qui fumoient sans cérémonie leurs pipes à côté d'elle, et mes Hottentots galans les remplissoient à toutes sans distinction, d'une meilleure sorte de tabac plus serré qu'ils avoient avec eux. De leur côté, en considération des étrangers, elles proposèrent un bal, qui devoit s'ouvrir à la nuit et au clair de la lune. Un peu fatigués, et sentant le besoin de sommeil, M. Immelman et moi, nous renonçâmes au plaisir de voir et de

(1) Voy. tome premier page 312.

pouvoir décrire un bal brillant de *Hottentot-Gunjemans*, dont pourtant, nous dit-on, les danses étoient fort différentes de celles que j'ai décrites. Févr. 1776.

Enfin l'opulente veuve ne pouvoit, avec toutes ses richesses, exciter l'envie en se procurant des mets plus savoureux, ni plus délicatement assaisonnés ; conséquemment elle ne pouvoit se donner des vapeurs, ni aucune de ces maladies du bel air, qui vous concilient si puissamment les respects du peuple. Le lait, ce salutaire breuvage enfermé dans leur sac velu, l'art ni la nature ne l'apprêtent point autrement pour le riche que pour le pauvre. Tous rôtissent leurs *onkjes* sous la cendre ; presque tous font cuire sur le charbon la viande qu'ils veulent manger ; car il est fort rare de voir chez un Hottentot des vases de terre de sa propre manufacture, pour faire bouillir ou fricasser son manger. Comme ils détestent absolument le sel, ils sont obligés de manger leur viande, ou fraîche ou séchée au soleil. Je me rappelle pourtant qu'un peu plus ou moins de graisse supplée au défaut de sel.

La graisse est donc généralement pour tous les Hottentots un article de première nécessité : c'est, avec le lait, la seule dou-

1776. Févr.

ceur que leur procurent leurs troupeaux de bétail, et l'amour de la graisse est vraisemblablement un motif assez puissant pour leur faire aimer de préférence ce genre de richesse. Ce n'est pas cependant que je prétende qu'ils ne sont déterminés que par ce seul motif. Il en est vraisemblablement d'autres qui contribuent à leur donner le goût des richesses pastorales; par exemple, l'honneur et l'avantage d'avoir à leurs gages plusieurs gardeurs de troupeaux, et sans doute aussi le plaisir délicieux de faire du bien à des êtres de leur espèce. Le Hottentot n'est point insensible à l'aiguillon de ce louable desir. J'ai été témoin de l'hospitalité généreuse qu'ils exercent les uns envers les autres, lorsque, conduits par leurs affaires, ou seulement par leur plaisir, ils viennent de loin se visiter réciproquement. Il est probable que dans les autres craals mieux gouvernés encore que celui-ci, nul membre de la société n'est abandonné à la profonde misère, ni à l'extrême indigence. Mais d'après la multiplication des colons, qui étendent insensiblement leurs établissemens de ce côté, et d'après la grande quantité de grains de verres et autres brillantes bagatelles que j'y portai comme à la foire, et dont je trouvai un prompt débit parmi le

beau sexe, je crois pouvoir prédire une révolution prochaine dans le tour d'esprit et dans les mœurs de cette société. 1776. Févr.

Le 16, il s'éleva du nord-ouest, une si violente tempête, que nous n'osâmes nous mettre en marche, de crainte que le chariot ne fût culbuté dans les plaines. Vers la nuit le vent passant tout-à-coup au sud-est, fut moins violent, mais accompagné de pluie.

Le 17, petite pluie. Nous passâmes près des établissemens nouveaux de deux familles Caffres dans ce canton, et continuant notre route au sud, nous entrâmes dans *Krakekamma*. Nous passâmes près de plusieurs fosses ou marécages, qui contenoient quelques particules salines en petite quantité; mais beaucoup d'eau de pluie. J'ai distingué ces fosses dans ma carte par les mêmes marques dont je me suis servi pour indiquer les salines. Je fis en cet endroit un détour, uniquement pour jeter un coup d'œil en passant sur deux havres ou criques, qu'un petit vaisseau Hollandois, m'avoit-on dit, étoit venu dernièrement visiter, et dont il avoit pour ainsi dire pris possession au nom du gouvernement, en érigeant une petite pierre ou marbre, portant la marque de la compagnie. Le capitaine rapporta à ceux qui l'avoient envoyé, qu'il y avoit dans ces

1776. Févr. deux havres un bon mouillage, et particulièrement dans celui qui est situé le plus au sud; c'est ce que je n'eus pas le temps de vérifier. J'ai pourtant placé ce Havre dans ma carte, mais sur le rapport d'autres personnes, et je l'ai distingué par une ancre. Comme il n'y a, m'a-t-on dit, dans ce havre ni rivière ni ruisseaux, il ne convient point aux vaisseaux qui auroient l'intention de faire de l'eau, mais d'un autre côté, comme il est près de la forêt, il est plus commode pour ceux qui chercheroient des bois de construction et autres. Le rivage et le pays entre *Zwart-kops-rivier*, et le petit ruisseau indiqué dans ma carte, à la petite baie au nord de *Krakekamma*, outre qu'ils sont plats et sans bois, me parurent être aussi bas et sablonneux : mais à partir de là, le rivage commence à se couvrir de rochers et de brisans, et autant qu'on pouvoit le voir de la terre, se termine en une pointe aiguë, où l'on distinguoit un rocher qui en étoit absolument séparé. Il étoit sans doute une partie de celui qui est nommé dans la carte Portugaise, *point-padron*. Le temps s'éclaircit pendant un instant, et je vis alors bien distinctement *Zondàgs-rivier* et les deux isles situées près d'elle. Tout cela demande cependant un plus scrupuleux examen, et à

être dessiné sur une carte séparée, et sur
une échelle plus étendue que celle que j'ai 1776.
dû employer dans une carte aussi générale Févr.
que la mienne. Ma carte ne peut donc servir, sous ce rapport, que comme une première base à des recherches plus exactes, et plus détaillées des navigateurs.

Le gouvernement ayant permis récemment aux colons d'habiter *Krakekamma*, un fermier y avoit laissé déja depuis douze jours un troupeau nombreux de bétail, sous la garde d'un seul Hottentot.

Comme le fermier accompagnoit son déménagement, suivi de ses chiens, une lionne tua un de ses bœufs au commencement de la nuit; mais effrayée par le bruit de fouets que firent alors les hommes du fermier, et par les jappemens des chiens, elle lâcha sa proie. Le lendemain ils cherchèrent en vain la lionne; au lieu d'elle, ils trouvèrent ses trois lionceaux, qui loin de fuir, se mirent vaillamment en posture de défense: les chiens étoient plus d'une douzaine; ils les déchirèrent à l'instant. Ces trois lionceaux n'étoient guère plus gros que les chiens, mais ils étoient hérissés, hideux, maigres, et vraisemblablement à demi affamés. Le fermier conjecturoit que la lionne avoit péri de faim ou

de maladie, car on ne la revit pas venir
1776. chercher à venger la mort de ses petits.
Févr. Le 18 au matin, le thermomètre étoit à 67 degrés ; ainsi la température de l'air, près de la mer, étoit probablement ici, comme elle est généralement près des rivages, plus douce que dans l'intérieur du pays.

Le 10, nous tuâmes un *hart-beest*.

Le 29, nous arrivâmes à une ferme nouvellement établie, et située sur une éminence, d'où le lendemain de grand matin nous vîmes des milliers de buffles rangés sur la même ligne, l'un après l'autre. Ils traversoient les plaines voisines du bord de la mer, qui étoient environnés d'un bois fort épais, dans la vue probablement de se disperser le matin sur les pâturages. La nécessité de se défendre contre quelques lions les avoit peut être obligés de s'attrouper ainsi durant la nuit.

L'après-midi nous tuâmes un vieux buffle, et nous arrivâmes à une ferme nouvellement formée près d'un petit marais assez profond, et rempli d'eau douce. Nous y tuâmes quelques canards, et ce fut là que je tirai le dessin du veau-buffle vivant, dont j'ai parlé tome II, page 265.

Le 22, nous rencontrâmes quelques fermiers de notre connoissance, qui, avec leurs

femmes, leurs enfans et leur bétail, déménageoient et alloient porter leurs pénates à *Krakekamma*. Ces bonnes gens nous firent beaucoup de plaisir en nous donnant des nouvelles du Cap et des amis que nous nous étions faits sur cette route. Ils nous montrèrent beaucoup de joie de nous revoir sains et le corps couvert de notre peau toute entière ; car ils avoient eu, nous dirent-ils, grand peur que les Caffres ne nous eussent coupés par morceaux ; accident auquel ils avoient attribué notre long séjour dans cette contrée. 1776. Janv.

Nous fîmes ensuite une petite excursion jusqu'à *Van-staades-rivier*, pour revoir les mêmes *Hottentots-gonaquas* que nous avions rencontrés sur notre chemin en allant à *Agter Bruntjes-hoogte*. Mais comme le courant de cette rivière avoit été refoulé par les tempêtes et par la mer, nous fûmes obligés le lendemain matin de revenir sur nos pas, et de prendre un chemin de détour long de deux *uurs*, autour des montagnes et d'autres obstacles, pour trouver un passage moins profond, par lequel enfin nous traversâmes la rivière. Nous trouvâmes sur cette route plusieurs familles de Hottentots qui s'appeloient eux-mêmes *Damaquas*. Ils paroissoient avoir encore une plus grande affinité

1776. Févr.

avec les Caffres que n'en avoient les Gonaquas. Nous arrivâmes à une montagne assez escarpée. Quoique ce passage ne fût long que de quelques centaines de pieds, six bœufs eurent beaucoup de peine à monter le chariot, que deux bœufs auroient traîné sur un terrain uni. Nous y restâmes une bonne heure.

Le 22, nous nous arrêtâmes à *Galge-bosh*.

Le 23, à *Lorris-rivier*.

Le 24, à *Camtours-rivier*, où nous revîmes le capitaine *Kies* (1) qui, pour quelques bagatelles que je lui donnai en échange avec deux de mes vieux bœufs, m'en céda deux jeunes, vigoureux, pleins de feu, et agiles comme deux cerfs. Nous les mîmes aussitôt au chariot, attelés chacun à côté d'un vieux bœuf fait et sûr, et dans l'espace de quelques heures ils y furent assez bien accoutumés, avec le secours de nos grands fouets. Il faut observer que ces animaux ne sont en Afrique, ni aussi lents, ni aussi pesans qu'ils le sont dans notre Europe, où l'on est obligé de les tenir renfermés durant nos longs hivers; il faut se rappeler ici ce que j'ai dit d'un Hottentot qui avoit dressé un bœuf de selle pour la chasse.

---

(1) Voy. tome II, page 181.

Le 26, nous arrivâmes à *Cabeljauuw-rivier.* L'intendant de cette ferme, M. Immelman et moi, nous allâmes à cheval vers le bas de *Camtours-rivier*, chercher encore à voir des vaches marines. J'ajouterai à ce que j'ai dit sur ces animaux, que je les vis ce jour-là retourner à la mer avec la marée. Ils paroissoient fort joyeux de ce retour, et montroient leur plaisir en soufflant, se roulant et s'agitant dans l'eau qui commençoit déja à être salée. On m'a dit qu'ordinairement ils étoient plus silencieux et plus tranquilles lorsqu'ils remontoient la rivière avec la marée. Les roseaux et les joncs qui croissent au bord de cette rivière rendirent inutiles nos tentatives et nos coups de fusil sur les vaches marines. Elles devinrent ensuite si timides, qu'il nous eût fallu attendre trop long-temps pour pouvoir les attaquer avec quelqu'espérance de succès.

1776. Févr.

Un seul sentier, plus battu que les autres par les pieds des buffles, conduisoit à cette partie de *Camtours-rivier*, à travers un fourré fort épais de ronces et d'épines, et coupé dans toutes les directions par des milliers d'autres sentiers de buffles : un de ces animaux, si vieux qu'il lui restoit à peine un poil sur la peau, sortit brusquement d'un buisson près duquel nous passions, et faillit à

1776. Févr.

nous heurter. Notre guide effrayé perdit le fil de ce labyrinthe, dans lequel, allant et revenant pendant l'espace de deux heures, nous attendions impatiemment le secours d'un rayon de soleil pour nous diriger. Après cela nous donnâmes la chasse dans la plaine à un *hart-beest* que nous blessâmes.

Le 28, nous allâmes revoir notre ancien et opulent ami *Jacob Kok*, près de *Zee-koe-rivier*, où, après une absence de trois mois, pendant lesquels nous avions été mal logés et mal couchés, nous pûmes, graces aux soins de notre bonne hôtesse, reposer nos membres, brisés de fatigue, dans des lits moelleux et dans des chambres propres. Mais à peine avions-nous passé deux nuits dans la douceur d'un si agréable changement, qu'enfoncés dans la molle épaisseur du duvet, nous nous sentîmes absorbés dans un sommeil pesant, laborieux et troublé par des songes pénibles. Il nous falloit lutter chaque matin, au grand jour, contre cette inertie semblable à celle de la mort ; au lieu qu'avant ce retour à la mollesse, couchés sur la terre nue et en plein air, nous goûtions un sommeil facile et rafraîchissant, et nous avions pris l'habitude de nous éveiller de nous-mêmes, joyeux et matineux, avec le reste de la

création animale qui ne dort que jusqu'au premier rayon du jour. Le 29, lendemain 1776. de notre arrivée, il plut toute la journée, Févr. le vent soufflant du sud-est.

Les 1 et 2 mars furent deux jours pluvieux; le thermomètre étoit à 72 degrés. Nous restâmes jusqu'au 7 avec nos bons et aimables hôtes. Pendant cette semaine nous allions de tems en tems, mon hôte et moi, nous promener à cheval sur le bord de la mer, où nous nous régalions d'huitres, dont je rapportois toujours à la maison une petite quantité. Il avoit trouvé à cet endroit du rivage une bouteille de vin rouge qu'il mit de côté, en attendant notre retour du désert. Quoiqu'elle ne fût pas bien hermétiquement bouchée, le vin n'avoit rien perdu de sa qualité. Il nous parut même excellent. C'étoit peut-être un débris de quelque naufrage, ou peut-être aussi une offrande faite à Neptune par quelque brave nautonnier superstitieux ou en belle humeur : quoiqu'il en soit, après avoir été long-tems balottée par les vagues, la bouteille avoit enfin atteint sa véritable destination, et nous la bûmes sur le lieu même, à la santé les uns des autres. Nous sentîmes, dans une certaine partie du rivage, une forte odeur d'ambre, sans pou-

voir découvrir d'où venoit ce parfum. J'ai
1776. rapporté plusieurs morceaux du *gorgonia*
Mars. *ceratophyta* (espèce de corail, intérieurement semblable à de la corne noire, avec une écorce rouge) que la mer avoit jetés sur le rivage (1).

Le 9, nous revîmes *Sitsikamma*, où nous trouvâmes un grand nombre de serpens. Les Colons, pour renouveler leurs terres, avoient mis le feu aux herbes sèches qui les couvroient, et les reptiles chassés par l'incendie s'étoient réfugiés dans les sables, où nous les trouvâmes morts, les uns à demi brûlés, d'autres desséchés par le soleil, d'autres pourris et tombant en poussière (2).

(1) Un de ces morceaux a trois pieds et demi de long, et s'étend en ramifications à une largeur presque égale. Les connoisseurs qui ont vu les premiers cabinets de l'Europe ont regardé cette pièce comme une des plus larges qu'on ait jamais trouvée parmi les coraux de cette espèce.

(2) Nous reconnûmes à quelques vestiges que ces serpens avoient eu quatre pieds, et c'étoit probablement l'*anguis quadrupes* de Linné. Nous trouvâmes dans les plaines sablonneuses et dans les arbres la *bulla achatina* de Linné, vivant & en grand nombre, mais seulement la *varietas livida* de cette espèce. En passant en cet endroit la première fois, j'ai trouvé, dans la coquille même d'un de ces limaçons, des globules semblables à des jaunes d'œufs ordinaires, et qui pourtant ne contenoient qu'un liquide aqueux & clair.

1776. Mars.

Le 11, nous arrivâmes à une ferme près de *Wagen-booms-rivier*, à l'est de *Lange-kloof*. Nous nous apperçûmes tout-à-coup dans la nuit qu'une portion de terrain, de près de trois milles de long, et couvert d'herbes sèches, étoit en flammes. Cette conflagration fut causée par l'imprudence d'un fermier, qui, pour détruire les mauvaises herbes de son champ, y avoit mis le feu; mais il avoit fort mal pris son tems, et le vent qui souffloit avec violence avoit en un instant étendu l'incendie vers la ferme même où nous étions. Nos hôtes furent obligés de faire jeter de l'eau sur le toit de leur grenier à blé, pour empêcher qu'il ne fût consumé. Nous n'étions pas sans inquiétude pour notre chariot: nous nous tînmes prêts à le plonger dans l'eau, s'il étoit nécessaire. Il nous fallut rester en cet endroit jusqu'au lendemain, attendu que des deux côtés de la route l'incendie étoit encore fort vif. Cette manière de nettoyer son champ des plantes arides, le purge aussi parfaitement des serpens, lézards, scorpions, de plusieurs sortes d'insectes, et même des petits oiseaux, qui sont universellement détruits dans leurs diverses habitations.

1776. Mars.

(1) Je trouvai dans le voisinage de *Wagen-booms-rivier*, un morceau de *lapis lazuli*, dans une matrice de quartz, qui me parut passablement riche; mais en supposant qu'on en trouvât en abondance à cet endroit, il paieroit à peine les fraix de fonderie, vu la longueur des mauvais chemins par lesquels on seroit nécessité d'apporter de *Sitsikamma* le chauffage et le charbon.

Le 13, nous quittâmes cette place, et arrivâmes à *Krakeel-rivier*, qui, comme je le vis alors, n'est qu'une branche de *Wagen-booms-rivier*. J'ai oublié de rectifier cette erreur dans ma carte (2).

Le soir, étant allé seul à *Aapies-rivier* sur un cheval vif que j'avois récemment acheté, et qui ne connoissoit nullement le pays, je m'égarai. La nuit étoit déjà avancée, et comme le chemin qui traversoit les champs n'étoit point battu, il m'étoit impossible de le distinguer. Pour surcroît d'infortune, je fus surpris par le plus violent orage de tonnerre que j'aie jamais vu

---

(1) En côtoyant dans *la Résolution* les rivages d'Afrique, à notre retour du pôle antarctique, nous vîmes plusieurs de ces feux durant la nuit, dont la cause étoit probablement la même.

(2) Elle est rectifiée dans la présente édition.

dans aucun climat. La foudre se précipitoit souvent, et éclatoit entre les pieds de mon cheval, tandis que de mon côté je le pressois tant qu'il pouvoit aller, afin d'éviter la pluie. Quoiqu'il ne perdît rien de sa vivacité, et qu'il lui arrivât même de faire plusieurs écarts fort brusques, et des sauts fort alongés, le pauvre animal fut pourtant si frappé de la violence des coups de tonnerre, que par deux fois il se jeta à plat ventre sur la terre. Me sentant exposé à plusieurs dangers, et rencontrant divers obstacles dans la route que je suivois, je crus qu'il étoit plus prudent de profiter de la lueur des éclairs pour retrouver le chemin battu que j'avois quitté. J'y parvins à la fin, et je découvris une ferme nouvelle, où je ne trouvai, avec la maison du fermier, qu'une hutte solitaire couverte de chaume, et pour toute compagnie quelques Hottentots. Du moins j'étois à l'abri de la pluie. Leur feu étoit déjà éteint. Je fus pourtant forcé, mouillé et transi comme j'étois, de m'asseoir et d'attendre patiemment le lendemain. Je ne laissois pas d'avoir quelque inquiétude sur M. Immelman, qui s'étoit aussi, le même soir, écarté du chariot, quoiqu'il fût parti plus tard que moi; mais graces à un cheval qu'il conduisoit à la

1776. Févr.

main, et qui connoissoit parfaitement la
1776. Mars. route, il étoit heureusement arrivé à notre destination, et ne me voyant pas revenir, son inquiétude égaloit la mienne. Après avoir inutilement tiré pour signaux plusieurs coups de mousquet, il ne pouvoit se distraire de l'idée que j'avois été frappé et tué par la foudre, d'autant que lui-même avoit couru grand risque d'être foudroyé par un éclat de tonnerre, qui dardé sur la terre, tout à côté de ses chevaux, les fit tomber à genoux l'un et l'autre. La nuit suivante fut aussi pluvieuse, mais sans beaucoup de tonnerre. Le 15, comme nous étions sur la route de *Ku-kei-rivier*, il plut aussi toute la journée.

Le 16, nous repassâmes par la ferme de *Zand-plaat*, près de *Klein-dorn-rivier* (1). On y étoit alors occupé à conserver et à sécher des raisins. Ils macéroient d'abord les grappes plus ou moins long-tems, selon la qualité du raisin, dans l'eau bouillante, et les mettoient ensuite sécher sur des nattes. La sécheresse extraordinaire, qui pendant cet été avoit plus ou moins désolé toute cette contrée, avoit produit ici entr'autres maux une grande disette de fari-

---

(1) Voy. tome II, page 11.

ne, ensorte que dans cette ferme ils n'a- 1776.
voient point de pain. Le bétail en plusieurs Mars.
endroits séchoit sur pied faute de fourrage. A la ferme de *Fals* ou plutôt *Valsche-rivier* (1), où j'avois vu plusieurs cuves pleines de lait de beurre, ils se plaignoient de n'en pas avoir assez pour allaiter un enfant. Cette horrible sécheresse, qui suivant les relations que j'ai lues dans les papiers publics, fut à-peu-près générale dans les autres parties du monde, fit bientôt dépérir mes bœufs de trait, déjà épuisés et excédés de fatigue. Ils moururent presque tous l'un après l'autre, et je fus obligé d'en acheter successivement de nouveaux pour les remplacer à mesure, et finir le voyage.

Le 20, nous vînmes à *Zaffraan-craal*.

Le 21, nous entrâmes le matin de bonne heure dans la longue et ennuyeuse vallée appelée *Artaquas-kloof*, et sur la fin du jour, dans un endroit où la route bordoit un précipice, il arriva à mon chariot l'accident le plus fâcheux qu'il eût encore éprouvé durant tout le voyage, ce fut d'être renversé c'en dessus dessous. Outre qu'un de nos Hottentots, et un des bœufs de

(1) Voy. tome I, page 320.

1776. Mars. derrière furent en grand danger de se casser le cou, j'eus le chagrin de voir ma collection de curiosités naturelles, le fruit de tant de peines, rouler jusqu'au pied de la montagne, où je la retrouvai, comme on peut le croire, fort endommagée. Je m'estimai pourtant heureux de pouvoir la ressaisir dans le mauvais état où elle étoit.

Le 22, après beaucoup de travail et de peines, nous parvînmes enfin à tirer nos bœufs et notre chariot de ce qui nous restoit à parcourir d'*Artaquas kloof*. Dans deux endroits, nous fûmes obligés de décharger le chariot, et de porter nous-mêmes ce qu'il contenoit. Notre hôte de *Hagel-craal*, qui avoit voyagé sur cette route, nous complimenta d'en avoir été quittes à si bon marché. Il tomba cette nuit de fréquentes ondées.

Le 23, nous arrivâmes à *Honing-klip*, et toute la nuit il tomba un déluge de pluie le plus terrible qu'on eût vu de mémoire d'homme; il continua, mais avec un peu moins de violence, tout le lendemain 24; ensorte que le 25 la route étoit absolument impraticable.

Le 26, nous passâmes *Valsche-rivier*. Les habitans de ce canton commençoient alors à profiter de la saison pluvieuse pour se-

mer ; mais quoique chaque pâturager de ce canton ait plus de terre, plus de bœufs de trait, et de nourriture qu'il n'en a besoin, cependant il en est qui n'ont pas en propre une charrue, et cela autant faute d'ouvriers forgerons, que faute de fer. A la ville même, il est difficile de se procurer l'un et l'autre. Ce fut pour moi une peine extrême de voir ces bonnes gens manquer d'un métal qui abonde presque à l'excès dans notre contrée, métal dont on fabriqueroit des ustensiles utiles et précieux, et dont probablement toute l'Amérique méridionale sent le besoin aussi-bien que la partie sud d'Afrique. J'ai vu un fermier fort riche, les mains jointes et levées au ciel, se lamenter de ce qu'il ne pouvoit profiter de la saison des pluies, attendu que sa charrue étoit cassée, et qu'il se voyoit obligé d'attendre qu'un de ses voisins pût lui prêter la sienne (1).

Le 27 mars. Nous n'avions jamais remar-

(1) J'observerai ici qu'un soc de charrue de 19 pouces de large et de 27 de long, comme ceux dont on se sert habituellement dans ce pays, coûte de trois à quatre rixdaliers, et qu'une petite bêche avec une pioche, qui pourroient coûter en Suède dix sous, coûtent six fois ce prix au Cap. Les vases de cuivre y sont aussi fort chers, mais on en fait peu d'usage, et il faut qu'ils soient faits à la mode particulière du pays.

1776. Mars.

qué, durant tout le cours de notre voyage, le moindre différend entre les Hottentots, excepté qu'un jour une jeune fille en railla un plus vieux qu'elle, d'une manière assez offensante, sur la petitesse de son *tneite*, sachet ou tablier, qui lui paroissoit conséquemment indécent; mais nous fûmes surpris de voir ce jour-là à *Zoete-melks-rivier*, un combat opiniâtre et terrible entre deux Hottentots. Cependant je ne dois pas oublier de dire que les combattans étoient le mari et la femme, tous deux fort petits et arrêtés dans leur croissance, tous deux égaux en force, nés et élevés au service des Chrétiens, et tous deux dans le costume Hottentot.

Il ne se trouvoit alors à la maison que deux esclaves, qui de tems en tems les séparoient; mais au moindre geste, à la moindre grimace, ces tendres époux se sautoient à la gorge avec la rapidité d'un trait. Sur ce que j'exprimois aux autres esclaves ma surprise de cette promptitude qui leur étoit particulière, et de la dextérité avec laquelle ils se souffletoient mutuellement, l'un d'eux me répondit fort sérieusement: « Ah! maître, il ne faut pas être étonné de cela, car depuis deux ans que je suis ici, ils s'exercent ainsi au moins une fois

par jour, et quelquefois plus souvent, si quelqu'un ne vient les séparer ». Mais ce qui augmente encore la singularité de ce récit, c'est qu'on n'avoit jamais remarqué qu'ils eussent de dispute la nuit, et jamais ils n'avoient eu lieu, ni l'un ni l'autre, de se reprocher la plus légère infidélité. D'après cette remarque, nous engageâmes les esclaves à leur laisser pleine liberté de s'en donner, comme on dit à cœur joie, vrai moyen de les voir bientôt réconciliés. Ils suivirent ce conseil, et j'eus lieu de croire que les athlètes étoient l'un et l'autre pleinement satisfaits, et de plus fort las, d'où j'augurai que la trève qui suivit cette action seroit plus durable que de coutume.

1776. Mars.

Les 28, 29 et 30, furent pluvieux, et le vent souffla toujours de l'ouest (1).

(1) A *Krommbeek-rivier*, un fermier, grand observateur du tems et des saisons, avoit remarqué que les vents les plus violens étoient pour ce canton ceux de de N. O. et de S. E.; mais que le premier étoit communément le plus impétueux, que le vent d'ouest étoit le plus chaud, et, ce qui me parut fort extraordinaire, que le vent de nord étoit le plus froid. Il me dit aussi que le vent de S. E. n'étoit pas à beaucoup près aussi froid ici qu'il l'est au Cap, et que c'est celui qui règne tous les soirs. Ce sont le plus ordinairement les vents d'est et d'ouest qui leur amènent du mauvais tems. Quand il tombe alors des pluies violentes au Cap, ou de l'autre côté de *Hex-rivier*, elles s'étendent rarement

Le 31, j'allai seul à cheval à une ferme située de l'autre côté, et vers le haut de *Duy-ven hoeks-rivier*, où j'avois lieu de croire, d'après un bruit populaire, qu'il se trouvoit une mine d'or.

1776. Mars.

Avril. Le 1er avril, j'examinai cette prétendue mine d'or, et n'y trouvai rien autre chose qu'une *pyrite*, qu'on s'étoit donné la peine de détacher des montagnes. J'y trouvai dans certains endroits une argile bleue, impregnée de fer, qui d'abord laisse une couleur sur le linge qu'on en frotte, mais qui devient dure en peu de jours, et acquiert une qualité squirreuse ; j'y ai aussi trouvé une terre rouge ferrugineuse, ou bol ; mais dans le haut de la montagne, on trouve quantité de sable de silex, ou pierre à fusil. Vers la fin du mois précédent on avoit entendu un bruit, qui paroissoit venir de loin, et l'on nous dit que certaines parties d'une montagne avoient été déplacées, ainsi qu'une petite rivière située à la distance de plusieurs milles, vers l'autre côté de la haute chaîne de montagnes sur lesquelles j'étois alors.

Le 5, nous arrivâmes à *Zwellendam*,

---

jusqu'à *Krombeek-rivier* où le vent devient seulement plus froid, et lorsqu'il pleut en ce dernier endroit, la pluie s'étend rarement jusqu'à l'autre côté de *Hex-rivier*.

d'où nous résolûmes, pour varier notre route, de revenir au cap par *Hex-rivier*, *Cockelmans-kloof*, *Roodezand*, etc. Tout le sol de ce pays est *carrow*, et si habité, surtout par des *wineboors* (vignerons), qu'il seroit impossible de désigner toutes les fermes, par les marques circulaires que j'ai employées pour les autres cantons. Les rivières ou plutôt les ruisseaux qu'on trouve entre *Zwellendam* et *Hex-rivier*, sont *Puspas-valley*, *Klip-rivier*, *Meulemaars-rivier*, *Leeuwen-rivier*, *Saaras-rivier*, *Fink-rivier*, *Goree rivier*, *Seuj-rivier* et *Nana-rivier*.

L'aloës (voy. LINN. *suppl. plant.*) communément appelé au cap *goré-bosh*, a pris ce nom de la rivière *Gorée*, citée ci-dessus. Quoique ce végétal précieux, dont on voit ici plusieurs variétés, étant de la nature des plantes succulentes, vienne bien dans les plaines *Carrow* et *demi-Carrow*; cependant il en croît plus que par-tout ailleurs dans les environs de *Muscle-bay*, *Gaurits* et *Duyvenhoeks-rivier*. Dans certains endroits, et surtout sur le penchant des collines, ces plantes y formoient des bosquets, qui ressembloient à des touffes de petits palmiers. On voyoit leurs tiges s'élever du milieu des feuilles succulentes et épaisses dont elles sont formées. Quoi-

1776. Avril.

que ces feuilles, flétries dans presque toute leur longueur, et desséchées vers le bas, fussent tombées d'elles-mêmes, ou eussent été arrachées à dessein, ce qui donnoit à la plante un aspect raboteux, brunâtre et rôti, cependant les tiges étoient encore pour la plupart droites depuis huit jusqu'à trente pieds, épaisses d'environ un pied, et terminées par des touffes de feuilles fraîches et saines, d'un verd pâle.

Plusieurs personnes m'ont dit que non-seulement l'usage, mais encore le nom réel de l'aloës, a été pendant long-temps inconnu aux colons, et qu'ils faisoient peu de cas de cette plante. Il est vrai que le gouvernement a toujours eu à son service un certain nombre de Nègres esclaves, qui nés sur une autre côte d'Afrique, connoissoient, pour l'avoir apprise de leurs compatriotes, la manière de préparer la gomme d'aloës, et sa valeur; mais opprimés comme ils étoient sous le joug de la servitude, ils auroient mieux aimé voir un dard percer le cœur de leurs tyrans, que de consentir à leur procurer quelques connoissances utiles à leur santé ou à leur fortune; connoissances qui n'auroient fait qu'augmenter d'un côté l'orgueil, l'avarice et la puissance des maîtres, et de l'autre, les travaux et le

nombre des esclaves. Cette raison a tenu
pendant long-temps ce secret renfermé dans 1776.
leur sein ; ils se firent unanimément une Avril.
loi de ne le point révéler, jusqu'au jour où l'un d'eux appelé *Gorée*, le découvrit à un colon de la famille de *Witt*. Si ce furent les bons procédés du maître qui firent parler l'esclave, ou l'espoir d'être récompensé, c'est ce qu'on n'a pu m'apprendre avec certitude ; mes auteurs savoient seulement, que cherchant à tirer parti de cette découverte, *de Witt* avoit obtenu un privilège exclusif pour fournir à la compagnie des Indes une certaine quantité d'aloës, et avoit donné à *Gorée* l'inspection de tous les travaux. C'est aussi d'après le nom de cet esclave, que l'aloës est le plus communément, et je crois même uniquement, connu sous le nom de *Gorée-bosh.* (1)

---

(1) La manière dont on prépare en Afrique la gomme aloës a été, à la vérité, déjà décrite par le professeur Thunberg (dans les *transactions de la société phisiograph.* de Suède); mais, comme le lecteur pourroit attendre de moi quelques observations sur ce sujet, je m'empresse de satisfaire sa curiosité.

On coupe d'abord les feuilles à quelque distance de la tige. On place de ces feuilles, autant qu'on en peut placer, dans une position oblique sur la concavité d'une autre feuille d'aloës, qui sert de récipient à toutes les autres, et recueille le suc qu'elles distillent ; après on

1776. Avril.

Près de *Gorée-rivier* un fermier nommé *Aloven Smidt*, avoit pris un lézard veni-

---

fait bouillir tout le suc contenu dans ces réservoirs, jusqu'à le réduire à-peu-près au tiers, alors on le verse dans des boîtes ou caisses, où on le laisse se coaguler et se durcir.

D'autres se contentent de ratisser légérement & plusieurs fois les bords des plantes nouvellement coupées et fraîches, contre les bords d'un vase de marbre, où, par ce moyen, il s'amasse un peu de suc qu'ils font ensuite bouillir.

En suivant ces deux méthodes, qui probablement ne sont pas les meilleures qu'on puisse imaginer, on ne tire de chaque feuille que quelques gouttes, ce qu'il en pourroit tenir dans un dé à coudre, ou tout au plus dans deux. Les ouvriers qui touchent les feuilles sont sujets à se blesser les mains, et ceux qui font bouillir le suc, opération qui se fait en plein air, à être rôtis par les rayons d'un foleil brûlant. Ajoutez à cela que ceux qui achètent au Cap la gomme aloës, ne la paient aux fabricans que deux ou trois *stivers* la livre. Il n'est pas étonnant que les fermiers du Cap ne se donnent pas la peine de préparer cette gomme, à moins qu'ils n'aient des jeunes gens ou d'autres serviteurs incapables d'autres fonctions plus utiles. « Dans l'hiver (*quaade mous-*
» *son*) les feuilles d'aloës sont, dit-on, plus succulentes;
» aussi choisit-on de préférence cette saison pour faire
» la gomme, et surtout les journées belles et calmes;
» car dans la saison des vents le suc se coagule trop-tôt,
» et sort difficilement des feuilles (Voyez la relation que je viens de citer de M. le professeur Thunberg). La gomme préparée de cette manière, lorsqu'elle est pulvérisée, a une couleur jaune, comme tout autre aloës en poudre. Mais les parcelles minces de cette gomme

meux et redoutable, appelé dans le pays *t'geitje*, qu'il avoit conservé dans de l'eau- 1776.
de-vie; il m'en fit présent le jour que je Avril.
quittai cet endroit.

Il y avoit déja long-temps qu'on m'avoit dit que la morsure de cet animal produisoit une sorte de lèpre terrible, qui se terminoit toujours par la mort; mais ce que j'ignorois, c'est qu'il ne produit son effet qu'après l'espace de six mois ou d'un an, pendant lequel toutes les parties du corps se gangrènent successivement, et tombent d'elles-mêmes par lambeaux.

---

et les bords des morceaux plus grands sont transparens, et ressemblent à des morceaux de verre d'un brun jaunâtre. Elle n'a conséquemment rien de cette couleur opaque tirant sur le verd obscur qu'on remarque aux autres aloës que les apothicaires vendent sous les dénominations d'aloës *succotrin* et *hépatique*. Cette couleur foncée qu'on voit dans quantité d'aloës provient sans doute d'une différence dans l'apprêt, peut-être de ce que les feuilles ont été écrasées et pressées, moyen par lequel on obtient beaucoup plus de suc, mais il est alors rempli de sédiment.

Il est pourtant vrai que j'ai souvent fait usage en médecine de la gomme aloës du Cap, et je n'ai trouvé aucune raison de la préférer à l'aloës plus opaque. Comme j'étois curieux d'examiner cette drogue sous plusieurs rapports, j'engageai M. J. E. Julin, apothicaire à *New Carleby*, à séparer dans la gomme aloës du Cap, les parties résineuses des parties gommeuses, et je trouvai qu'elle contenoit ces deux principes en quantités égales.

1776. Avril.

Ce fermier m'assura qu'un esclave *Bugunèse* avoit réussi à guérir une autre esclave femelle du voisinage, mordue par un *t'geitje*, dont le poison avoit déja fait des progrès très-sensibles.

L'esclave guérie demeuroit alors à environ soixante milles de *Gorée-rivier*, et étoit, me dit le fermier, encore vivante et en pleine santé; mais le médecin étoit mort avec son secret, et avec plusieurs autres aussi utiles. On avoit pourtant observé qu'entre autres moyens qu'il employa, il pansa quelquefois la blessure avec des oranges et des limons coupés en deux. On auroit bien dû examiner de plus près le progrès et les moyens d'une cure aussi importante. Les animaux sont sur-tout exposés à la morsure de ce serpent, et l'on pourroit essayer quel seroit l'effet des oranges sur des ulcères de ce genre. Il est heureux que le *geitje* soit lent dans ses mouvemens, et qu'il ne soit pas d'un caractère irritable : quoiqu'on en voie souvent dans le printemps, l'on n'entend pas souvent parler de maladies causées par sa morsure (1).

---

(1) Nous le cherchâmes inutilement à *Sitsikamma*, dans les coquilles vides du *bulla achatina*, où les habitans m'assurèrent qu'il se nichoit ordinairement. La

Je ne suis pas bien sûr si j'ai vu ou non cet animal vivant. Cependant, je suis dans la persuasion que c'étoit un *geitje* qu'un jour, étant aux bains chauds, je mis dans ma poche, enveloppé dans du papier. Je ne savois pas alors quelle dangereuse capture je venois de faire; en tirant de ma poche de la bourre pour mon fusil, j'en tirai aussi, et je perdis, fort heureusement, l'animal et le papier. J'en ai dans la suite ouï parler aux personnes qui se baignoient avec moi, mais sous un autre nom, autant que je puis m'en souvenir. On le trouvoit, disoient-ils,

1776. Janv.

queue de ce serpent se détache et tombe au simple toucher, et on la trouve remplie d'une matière jaunâtre, semblable à celle qu'on voit sur certains ulcères; de plus, on ne découvroit dans celui que j'ai rapporté, aucun aiguillon : ne pourroit-on pas en conclure que le *geitje* est un larve, qui avec le tems se transforme en un lézard de forme et de nature absolument différentes?

Celui que j'ai rapporté est à peine long de trois pouces. La queue fait la plus petite moitié de cette longueur; elle est fort pointue, mais dans le milieu elle est presque aussi épaisse que le corps de l'animal, qui est sans écailles, tacheté de noir, foncé en dessus et blanc en dessous, avec douze ou quatorze papilles sur le bord de la mâchoire inférieure. Il a cinq doigts à chaque pied. J'ai donné la figure et une description complète du *geitje*, dans les transactions de la société des sciences et belles-lettres de Gottenbourg, première part. page 75; pl. V.

1776. Avril.

à *Franse-hoek*. Je regardai alors le récit qu'ils faisoient de la propriété venimeuse de cet animal, comme un de ces contes faits pour m'alarmer utilement, et me rendre circonspect dans le cours de mon voyage. J'ai parlé ci-devant d'un lézard aussi noir que le jais, que les Hottentots craignent beaucoup, et disent être fort venimeux.

Restraint par les bornes que je me suis prescrites dans cet ouvrage, je suis obligé de remettre à un autre temps la description des différens lézards d'Afrique, ainsi que plusieurs autres observations, que je compte donner au public dans un traité séparé. Cependant il en est un, le plus grand de tous les lézards de la colonie, auquel je donnerai le nom de *lacerta capensis*, et qui mérite d'avoir ici un petit article, ne fût-ce qu'à cause de son extrême dureté, et de la peine que nous eûmes à le tuer. Il a quelque ressemblance, à la vérité, avec celui de Seba (de *Ceylan*, tom. Ier. pl. XCIV, fig. 1.), par les anneaux qui forment son corps; mais le lézard du Cap en a un plus grand nombre, sans parler de la différence de couleur, comme on peut le voir par la description suivante (1).

« (1) Lacerta Capensis, caudâ compressâ suprâ

Un lézard de cette espèce, de moyenne grandeur, que j'apportai d'*Agter Bruntjes-hoogte*, avec ses deux petits, avoit le corps long de deux pieds, et la queue de trois. Je l'attrapai par le cou, ensorte qu'il ne pût me mordre, et voyant qu'il falloit employer toute ma force pour le retenir, je pris une grosse aiguille dont je lui fis plusieurs piqûres au cœur et dans toutes les parties du crâne qui sont en contact avec le cerveau. Toutes ces piqûres remplirent mal mon objet, qui étoit de le tuer de la mort la plus prompte et la moins douloureuse, sans le déchirer ni le mutiler ; le lézard paroissoit avoir encore assez de vie pour s'enfuir. Mon hôte alors lui serra plusieurs fois le corps avec violence, et lui ayant lié tous les pieds ensemble, il le pendit par le cou à un nœud coulant qu'il serra de toute sa force. Après 48 heures, l'animal avoit trouvé moyen de se dégager du lacet. Nous le retrouvâmes près de la ferme ; mais enfin il paroissoit presqu'entièrement épuisé. Nous lui atta-

1776. Avril.

carinatâ, zonis 16 seu 18, albis, totidemque nigris, alternantibus, annulatâ apice nigrâ. Corpore subsquamoso supernè ex nigro viridique fusco, subtùs albido, fasciis 16-18, nigris anomalis notato. Harum octo circiter juguli, 9 autem pectoris abdominisque regiones occupant ».

châmes de nouveau les pieds, de manière
1776. qu'il ne pût de ses ongles aigus et longs
Avril. (il en avoit cinq à chaque pied), endommager les serpens et autres animaux que je conservois dans l'eau-de-vie. Je le mis ainsi garrotté dans le baril, et le tins long-tems au-dessous de la surface. Il auroit dû, ce me semble, être à l'instant étouffé par la vapeur enivrante de l'eau-de-vie; un quart d'heure après il vivoit et s'agitoit encore.

Il me parut, d'après mes remarques, que ce lézard est amphibie, qu'il aime l'eau autant que la terre; et qu'il devient encore plus grand que n'étoit celui dont je viens de parler. Il est aussi extrêmement vivace, et ces deux qualités, de ne pouvoir être que très-difficilement tué ou noyé, semblent annoncer qu'il a un important office à remplir dans le grand systême de la nature. Les gens du pays croient, peut-être avec raison, qu'on pourroit aisément apprivoiser cet animal, qui naturellement n'est ni mal-faisant ni venimeux (1).

(1) Je viens de recevoir tout récemment du Cap le fœtus d'un quadrupède fort singulier, conservé dans l'esprit de vin. J'en vais donner une description abrégée, qui pourra servir de fondement à des recherches plus exactes sur cet animal.

Le gris foncé paroît être sa couleur naturelle. Il a

Nous

Nous arrivâmes le soir à *Nana-rivier*. Il résidoit en cet endroit une veuve, dont le 1776. mari, il y avoit quelques années, avoit été Avril. décapité par ses propres esclaves. Son fils, âgé de treize ou quatorze ans, fut témoin de cette terrible catastrophe; une fuite prompte, et le stratagême qu'on va lire, le sauvèrent du même sort. Comme les bâtimens de la ferme ne consistoient qu'en deux maisons situées en plaine découverte et nue, à l'exception de quelques buissons qui bordoient une petite rivière à quelques pas des maisons, il n'y avoit pour l'enfant qu'un moyen, aussi pénible que singulier, de leur échapper; s'étoit celui qu'il prit en s'en-

sept pouces et demi de long, du bout du museau à l'anus. Le corps, la queue et les pieds ressemblent à ceux d'un petit chien; mais la tête est totalement différente.

Le nez est rond et petit, long de huit lignes, et s'avance en droite ligne, ensorte qu'il forme un angle droit avec le front, qui est vertical et arrondi presque comme celui d'un homme. Il est en cela fort différent des *viverra* ou belettes au nez pointu. La bouche est tellement saillante, que la lèvre supérieure forme un angle aigu avec le nez, et cependant la lèvre et la mâchoire inférieures sont encore plus avancées. La langue est large et arrondie à l'extrémité.

Le capitaine Adolphe Burtz, qui a enrichi le cabinet de l'Académie royale des Sciences de plusieurs curiosités des Indes orientales, m'a fait présent de

1776. Avril.

fonçant dans l'eau jusqu'au menton, ayant soin de se cacher le visage derrière quelques branches des arbrisseaux. Comme il avoit promptement disparu, les esclaves crurent que pour se soustraire au coup inévitable de leur hache, il avoit mieux aimé se précipiter de lui-même dans la rivière; cependant, pour s'assurer s'il étoit noyé ou non, ils sondèrent le ruisseau avec des branches d'arbres. Par un heureux hasard, la place où l'enfant étoit assis, fut la seule qu'ils oublièrent de sonder, peut-être à cause que l'eau étoit en cet endroit moins profonde, et le courant plus fort. Quoiqu'il en soit, l'enfant ne quitta sa cachette qu'à la nuit noire; alors il se réfugia dans une ferme voisine. Les misérables avoient aussi résolu de tuer la mère, qui ce jour-là même devoit revenir du Cap. Mais elle fut retardée sur la route par quelques heureux accidens, et son fils put lui donner avis de ce qui venoit d'arriver, avant qu'elle rentrât dans sa maison.

---

cet animal qu'il avoit acheté d'un paysan du Cap. Cet homme disoit l'avoir trouvé aux environs de *Saldanhabay*, et en avoit donné le nom au capitaine Burtz; mais celui-ci perdit le papier sur lequel il l'avoit écrit. Ainsi cet animal est vraisemblablement une production régulière et ordinaire de la nature, et non pas un monstre.

C'eût été affliger gratuitement nos hôtes, et reconnoître mal leurs honnêtetés, que de les questionner sur les particularités de cette aventure, dans la seule vue de satisfaire ma curiosité. Je me contentai de la consigner dans mes notes telle que M. Immelman, et plusieurs autres personnes me l'ont racontée. Je ne pus conséquemment savoir si le fermier décapité avoit, par quelques excès de sévérité, excité ses esclaves à cette vengeance, ou s'ils avoient simplement agi d'après la persuasion que les crimes et les voies de brigandage par lesquelles ils avoient été faits esclaves, étoient pour le moins aussi légitimes, lorsqu'il s'agissoit de recouvrer leur liberté, et de s'affranchir de leurs tyrans. J'ajouterai à ce que j'ai déja dit sur ce sujet dans les volumes précédens, quelques réflexions que cette aventure fit naître dans mon esprit.

1776. Avril.

Quelle que soit la raison qui porta ces misérables au meurtre de leur maître, je suis bien convaincu qu'elle a son origine dans l'essence même et la nature du trafic des esclaves, aussi dangereux que honteux par tous les pays du monde; trafic qui rend toujours bizarres dans leur conduite, et par fois horriblement cruels, et les maîtres, et les esclaves, et les Chrétiens dans leurs

1776. Avril. colonies, et les Turcs sur la côte de la Barbarie. J'ai connu quelques colons qui, non seulement dans la chaleur de la colère, mais de sang-froid et par réflexion, ne rougissoient pas de se faire eux-mêmes bourreaux; de déchirer pour la plus légère négligence le corps et les membres de leurs esclaves; de prolonger exprès leur supplice et leurs tortures, et plus cruels que des tigres, de jeter sur leurs blessures du poivre et du sel; mais ce qui me parut encore plus étrange et plus horrible, ce fut d'entendre un de ces Colons chrétiens décrire avec une apparence de satisfaction, tout le procédé de ces exécutions diaboliques, et même se glorifier de les pratiquer lui-même, s'épuiser en sophismes pour justifier ces excès, et en général le trafic des esclaves, auquel il étoit personnellement intéressé par un poste important qu'il tenoit dans la colonie, et par un desir excessif de faire une grande fortune. Cet homme étoit pourtant né en Europe, d'une nation libre et civilisée, et paroissoit doué sous tout autre rapport d'un cœur tendre et compatissant. Il seroit peut-être difficile de montrer dans les dispositions de l'homme, une contradiction plus choquante, quoique ce bas-monde soit presqu'entièrement composé de contradictions.

J'ai plusieurs fois été témoin de ces scènes atroces. J'ai souvent entendu, sur-tout le matin et le soir, les cris et les gémissemens de ces malheureux. Dans ces cruels instans, ils demandent grace; mais, m'a-t-on dit, ils implorent avec encore plus d'instances un verre d'eau, qu'on a grand soin de leur refuser tant que leur sang est enflammé par les souffrances. L'expérience a montré qu'alors un verre d'eau, ou toute autre boisson, leur donnoit la mort dans l'espace de quelques heures, et quelquefois dès qu'ils avoient bu. La même chose arrive aussi à ceux qui sont empalés vivans, après avoir été rompus vifs ou même sans avoir subi ce supplice; on leur enfonce la pique le long de l'épine du dos et des vertèbres du cou, entre la peau et l'épiderme, ensorte que le patient est dans la posture d'un homme assis. Cependant quelques-unes de ces victimes vivent encore l'espace de plusieurs jours dans cette horrible position, lorsque le tems est sec; mais s'il devient pluvieux, leurs plaies se gangrènent, et leurs tourmens finissent en quelques heures avec leur vie.

1776. Avril.

Durant ma résidence au Cap, je n'ai pas vu, heureusement pour moi, une seule de ces exécutions. Quoique ces châtimens ne

1776. Avril.

soient réservés qu'aux incendiaires, assassins, ou aux auteurs d'une sédition, ils sont toujours aggravés par des circonstances particulières de cruauté et de barbarie, qui révoltent la nature, autant et peut-être plus que les crimes dont ils sont la punition. Ils irritent plus qu'on ne pense les autres esclaves de la ville. J'en ai vu qu'on forçoit d'assister à des scènes de ce genre, lors même que le criminel n'étoit pas condamné à mort, comme à des leçons de soumission et de conduite ; mais l'esclave puni pour sédition est toujours aux yeux de ses compagnons, un martyr qui souffre pour la cause commune, et pour avoir soutenu le droit le plus précieux que leur eût accordé la nature, leur liberté. Les piques, les roues, les tenailles ardentes, et tout l'horrible appareil des bourreaux, ne leur persuaderont point que cette doctrine soit fausse. Ils n'en seront au contraire que plus obstinés, s'ils sont convaincus qu'on les tyrannise, s'ils croient qu'il vaut mieux mourir, même dans les tortures, que de traîner dans l'opprobre et la servitude une vie misérable, et s'ils regardent comme autant de modèles de courage, ou comme autant d'objets qui réclament leur vénération, leur pitié et leur vengeance, ceux de leurs frères qui ont osé égorger leurs tyrans.

Le massacre de Batavia, en 1748, montre d'une manière terrible à quel excès de rage et de cruauté la tyrannie peut porter les hommes qu'elle opprime. Si les esclaves avoient réussi dans ce soulèvement, le Gouverneur-général Imhoff, et M. Thedens auroient été taillés en pièces et dévorés (1). Ne peut-on pas conclure de ces observations, que l'oppression et l'injustice, plus encore que la faim, ont produit les Anthropophages ?

1776. Avril.

J'ai observé ci-devant que les esclaves *Bugunèses* sont spécialement rigides et scrupuleux sur l'administration de la justice. Ces esclaves sont une sorte de Mahométans. Ils sont à-peu-près de la couleur des habitans de l'isle de Java, quoiqu'on les tire d'autres isles des Indes orientales. On remarque qu'ils sont moins endurans que les autres : ils ne s'entendent jamais patiemment adresser des paroles dures, sur-tout lorsqu'ils ne les méritent pas ; ils ne les souffrent jamais d'une femme. Rien n'est à leurs yeux plus déshonorant que d'être corrigés par des femmes. Plusieurs maîtres et maîtresses de maison, auxquels il est arrivé d'oublier ce principe de leur morale, ont dans l'occasion

(1) Voy. Andr. Valkenier, tome XVII.

payé de leur vie ce manque de mémoire.
1776. D'un autre côté, lorsque ces esclaves sentent
Avril. intimément qu'ils ont tort, ils remercient, m'a-t-on dit, leur maître, de chaque coup qu'il leur donne, ils approuvent sa rigueur et sa justice, et même lui baisent les pieds; fait dont j'ai été témoin oculaire. Enfin tout le monde s'accorde à dire qu'ils sont capables de soutenir les plus cruels tourmens, comme s'ils étoient totalement insensibles. Quelques-uns de cette nation ont été empalés ou rompus vifs, sans pousser un cri, ni le plus leger gémissement. S'il arrivoit qu'un esclave *Bugunèse* montrât dans ces occasions quelque signe de terreur ou d'irrésolution, ses compatriotes en seroient offensés, et regarderoient cette foiblesse comme un trait reprochable à la nation entière. Les femelles *Bugunèses* passent pour être fort constantes en amour; aussi exigent-elles de leurs amans la plus scrupuleuse fidélité. Enfin le caractère hardi, intrépide de ces hommes est si bien établi au Cap, que les habitans ne sont nullement curieux de les acheter, et l'importation en est prohibée, quoiqu'elle soit quelquefois pratiquée frauduleusement.

Les esclaves des autres contrées de la *Mozambique*, *Madagascar*, *Malabar*, etc.

sont en général beaucoup moins dangereux ; ils se plient plus aisément au joug, et un maître ou une maîtresse de maison, peuvent avec eux donner libre carrière à tous leurs caprices, et à toute l'âpreté de leur humeur. Il existe une loi dans les colonies, qui défend à tous maîtres de tuer leurs esclaves, de les fouetter ou de les châtier avec trop de sévérité. Mais quelle loi peut exister entre l'esclave et le maître, qui, d'après ces mêmes loix, a le droit, ou au moins l'obtient pour quelque argent, de le faire châtier publiquement à la géole, sinon jusqu'à mort, du moins jusqu'à l'agonie, et cela, uniquement sur son propre témoignage, et sans aucun examen sur la nature des fautes de l'esclave ? Le maître peut aussi le faire mourir en détail, en l'accablant chaque jour de réprimandes et de mauvais traitemens, ou à l'aide de ce qu'ils appellent la discipline domestique, les chaînes de fer, les travaux immoderés, et le défaut de nourriture. En conséquence de ce despotisme, ceux d'entre les malheureux esclaves, qui, avec des passions plus fortes, sont souvent plus remplis que leurs maîtres d'humanité et de sentimens nobles, s'abandonnent au désespoir, et se portent souvent à des actes de violence contre eux-mêmes. Diverses

1776. Avril.

1776. Avril.

considérations peuvent concourir à sauver le maître du poignard que l'esclave se plonge dans le sein. Souvent ce dernier se contente de pouvoir, en finissant sa misère, frustrer des fruits de son travail l'avidité de son tyran. Une esclave femelle venoit d'être achetée fort cher par un fermier de *Roodezand*; se voyant dès le premier jour trop sévèrement traitée par sa maîtresse, elle se pendit la nuit même à la porte de leur chambre à coucher. Un jeune esclave du Cap, étoit éperdument amoureux d'une jeune fille esclave comme lui. Ils sollicitoient leur maître, l'un et l'autre, suivant l'usage, de consentir à leur union. Leurs sollicitations furent vaines; le maître, par je ne sais quelle raison, ou par quel caprice, s'y opposant formellement. L'esclave désespéré massacra celle qu'il aimoit, et se tua lui-même après. On pourroit citer mille traits de cette nature, si ceux-ci n'étoient pas suffisans pour rendre justement odieux le commerce des esclaves. Passons sur un sujet qui révolte la nature, et dont l'idée seule flétrit le cœur (1).

(1) Ces cruautés ne sont pas particulières aux Colons du Cap de Bonne-Espérance. On les retrouve par-tout où des hommes vendent et achètent d'au-

1776. Avril.

Le 10, nous partîmes de *Hex-rivier*, et traversâmes par le chemin de *Roodezand* une étendue de pays *carrow*, planté de vignes, et presqu'environné de montagnes fort hautes. La seule route qui conduise de là au Cap, traverse une vallée longue et étroite, le long de laquelle coule une partie de *Klein-berg-rivier*.

Le 12, sortis de *Roodezand*, nous rencontrâmes quelques fermiers de *Sneeuw-berg*, qui revenoient du Cap. Ils nous apprirent qu'on avoit récemment découvert un grand lac, un peu au nord de leur canton, le seul lac qui se trouve dans l'enceinte de la colonie. C'est avec une espèce de *cactus*, si j'en puis juger par ce que me dirent ces fermiers, qu'on fait à Camdebo, et dans d'autres endroits de la colonie, une sorte d'eau-de-vie aussi bonne que celles qu'on tire du raisin ou de la drêche. Ils nous apprirent aussi qu'il y avoit dans chacun des ports de *Table-bay False-bay*, un vaisseau prêt, à ce qu'ils croyoient, à mettre à la voile. Cette nouvelle me fit hâter, autant qu'il fut en mon pouvoir, la fin de mon voyage.

---

tres hommes. Il est malheureusement plus d'une colonie où les femmes mêmes trouvent fort extraordinaire qu'on puisse sentir de la pitié pour un Nègre.

1776. Avril.

Le 15, nous rentrâmes dans la ville du Cap.

Description d'une nouvelle espèce de rat, récemment découverte par l'Auteur, qui lui a donné le nom de MUS PUMILIO.

Cet animal a été jusqu'à présent absolument ignoré des naturalistes. Je l'ai trouvé dans la forêt de *Sitsikamma*, près de *Slangen-rivier*, à 200 *uurs* à l'est du Cap. On le distingue aisément de toutes les autres espèces de rats, à quatre raies noires qu'il a sur le dos. (Vol. pl. VI.) L'animal est représenté dans sa grandeur naturelle. Les figures ont été dessinées sur un de ces animaux, dont j'ai fait présent au muséum de l'academie de Suède. Il paroissoit avoir atteint toute sa croissance. Ainsi ce *mus pumilio*, ou *souris naine*, peut le disputer en petitesse aux *mus minutus* et *mus betulinus* de M. Pallas, et s'est peut-être le plus petit quadrupède du monde entier. Celui que je tiens conservé dans l'esprit-de-vin, quoique imprégné de la liqueur, ne pèse pas plus de quatre scrupules. Si on le compare à quelques-uns des énormes quadrupèdes dont j'ai donné la description, tant dans le précédent journal, que dans les transactions

de Suède, il formera avec eux un contraste bien frappant (1).

EXTRAIT de l'article Caffrerie, du nouveau systême de géographie de Middleton.

LA Caffrerie est un des pays du monde les mieux situés pour la navigation et le commerce, et l'un des plus négligés sous ces deux rapports. Cette contrée réunit tous les avantages, excepté peut-être celui d'être une isle parfaite, et ce continent est pourtant un des moins connus. Le sol est fertile;

(1) Comparé à l'hippopotame, par exemple, dont le corps porte en longueur seize ou dix-huit pieds de France; et de diamètre, au moins six pieds; le *mus pumilio*, considéré comme égal à une masse cubique d'un pouce et un quart de long, et d'un demi-pouce de diamètre, n'est que $\frac{1}{23000}$e de la grosseur de l'hippopotame.

DESCRIPTIO.

Corpus tenue, compressiusculum. *Color* velleris in genere fusco cinereus; *frontis et nuchæ*, niger. Lineæ quatuor dorsales, longitudinales, nigræ. Harum duo intermediæ et in nuchâ et ad basin caudæ in unum coalescunt; duo exteriores à nuchâ, paulòque ponè aures ortæ, sibi invicem parallelæ, ad basin usque caudæ ferè extenduntur. Regiones utriusque oculi et narium pallidæ. *Pedes* antici et postici quinque-dactyli, anticorum pollicibus minutis, conspicuè tamen unguiculatis. Cauda longitudine $\frac{2}{3}$ corporis, nudiuscula, pallida.

mais les habitans sont encore dans la barbarie. Ils ont une sagacité naturelle, mais l'indolence absorbe leurs facultés : ainsi il manque aux esprits, comme aux terres de ce coin du globe, la culture. La politique des Hollandois, possesseurs de la partie principale des côtes, ne permet, qu'autant que leur intérêt l'exige, ni la culture des terres, d'où pourroit naître le luxe, ni la civilisation des hommes, qui pourroit conduire à la désobéissance.

Tout ce pays s'étend environ 780 milles du nord au sud, c'est-à-dire, depuis le Cap *negro*, ou Cap noir, jusqu'au Cap de Bonne-Espérance; de cette dernière place, il s'étend au nord-est jusqu'à l'embouchure de la rivière *del Spiritu Santo*, l'espace d'environ 660 milles, et delà dans l'intérieur des terres, presque jusqu'à la ligne équinoxiale, c'est-à-dire, l'espace d'environ 1740 milles. Dans quelques endroits il a 900 milles; dans d'autres seulement 600 milles de large. Le Cap Négro est sous les 15 deg. 30 min. de lat. sud., et la rivière *del Spiritu Santo*, sous les 25 deg. de lat. S.

La Caffrerie est ainsi nommée du nom des Caffres ses habitans. Quelques auteurs affirment que ce mot *Caffre* est un nom de mépris et injurieux, donné par les Arabes

à tous ceux qui n'avoient que des notions confuses de la Divinité, et que les Portugais, par mépris, ont appliqué aux naturels de cette contrée.

On divise ordinairement cette étendue considérable en cinq parties :

1°. Le royaume de Mataman ou Climbède.

2°. Les terres entre Mataman et le Monomotapa.

3°. Le pays des Hottentots.

4°. La *terra de Natal*.

5°. La *terra dos Fumos*.

Avant d'entrer dans la description de ces diverses régions, nous dirons de quelle manière elles ont été découvertes.

La pointe la plus méridionale d'Afrique, appelée le Cap de Bonne-espérance, nous fut inconnue jusqu'en 1493, que la découverte en a été faite par Bartholomée Diaz, amiral d'une flotte Portugaise, qui, d'après les mauvais tems qu'il essuya dans ces parages, donna à cette terre le nom de *Cabo de todos tormentos*, Cap de toutes les tourmentes. Depuis cette époque, il n'est point de pays au monde dont on ait plus parlé, quoiqu'on n'en connoisse guère que les côtes, et qu'on n'ait guère pénétré dans l'intérieur. Ce qui a principalement attiré l'attention des marins de toutes les nations

sur cette contrée, c'est la nécessité de doubler le Cap de Bonne-Espérance, dans leurs voyages aux Indes orientales, et d'y relâcher pour faire de l'eau, ou pour y prendre des rafraîchissemens.

Jean, Roi de Portugal, mécontent du nom sinistre que son amiral avoit donné à ce vaste promontoire, le changea en celui de Cap de Bonne-Espérance, qui lui est resté.

Cependant, ni Diaz, ni son successeur Vasco de Gama, quoiqu'ils vissent le Cap, ne jugèrent à propos d'y aborder; mais en 1498, l'amiral Portugais *Rio del Infante* fut le premier qui hasarda d'y prendre terre. Et d'après le rapport qu'il en fit, Emmanuel, Roi de Portugal, se détermina à y établir une colonie; mais les Portugais, naturellement craintifs, s'étant mis en tête que les habitans du Cap étoient des cannibales, eurent peur d'être dévorés, et n'osèrent remplir les vues de leur souverain.

Ces hommes timides y abordèrent une seconde fois sous la conduite d'un viceroi du Brésil, nommé *Francis d'Almeyda*, et furent honteusement défaits par les naturels, presque sans armes, et nullement versés dans l'art de la guerre. Le viceroi et soixante-quinze de ses hommes furent tués dans

dans le combat, et les autres obligés de se sauver promptement à leurs vaisseaux.

Les Portugais, honteux de ce désastre, et d'avoir trouvé des hommes courageux et guerriers, dans un peuple qu'ils croyoient être une poignée de vils et méprisables Sauvages, résolurent de s'en venger, mais leur ressentiment ne fut point celui de gens magnanimes; ils eurent recours à un expédient aussi lâche qu'inhumain. Deux ans après leur défaite, ils abordèrent au Cap avec tous les signes d'amitié, et débarquèrent sur le rivage un gros canon chargé de mitraille. Connoissant l'amour que les habitans de ce pays avoient naturellement pour le cuivre, ils feignirent de leur faire présent de cette machine meurtrière, qui étoit de bronze. Les naturels, charmés d'un don si riche et si précieux à leurs yeux, attachèrent à la bouche du canon, deux longues cordes, et se mirent à le traîner. Un grand nombre d'hommes tiroient sur ces cordes, et d'autres marchoient devant en triomphe; alors les perfides Portugais, mirent le feu au canon, qui enfilant droit la rangée d'hommes, fit un dégât horrible. Presque tous furent tués ou blessés; les autres frappés de terreur, abandonnèrent en désordre le fatal présent.

Vers l'année 1600, les Hollandois commencèrent à aborder au Cap en allant aux Indes orientales, et dans leur retour; et chaque jour plus convaincus de l'importance de cette place, en 1650, ils y formèrent ûn établissement, qui depuis cette époque s'est élevé au plus haut degré de puissance et d'opulence, et doit être regardé comme une des possessions les plus essentielles des Provinces-Unies.

SECTION I.

Le royaume de Mataman ou Climbède (1).

La côte qui borde ce royaume est fort

(*) Le royaume de Mataman s'étend depuis les 16 degr. 30 min. de lat. Sud, jusqu'à la riviere Bravaghut, sous les 24 deg. de lat. Sud. Au-delà du tropique du capricorne, il a 450 milles de long du nord au sud, et de large 260 milles de l'est à l'ouest. La riviere Bravaghut le borne à l'est et à l'ouest, Benguela au nord, et l'océan athlantique au sud. La premiere place qui mérite d'être observée dans ce royaume est le Cap Negro, ainsi nommé de ce qu'il paroît noir, vu de la mer, à une certaine distance. A l'extrêmité de l'angle nor est une baie d'environ six milles de large, et sur le sommet de la montagne est un pilier d'albâtre, portant les armes de Portugal. Au dessous du 18e. degré de lat. Sud, est situé le Cap *Ruy-piz*, qui s'étend environ dix lieues au nord-ouest. *Gulfo-frio* et le Cap du même nom est situé

sablonneuse ; mais le climat est assez doux, malgré sa proximité du tropique. L'intérieur du pays est fertile, et l'on trouve au nord des arbres en grand nombre, et de diverses espèces. Les navigateurs Hollandois jugent qu'ils approchent de cette côte, à l'apparition de certains oiseaux appelés mouettes, qui ne volent jamais plus de vingt lieues au large : ils reconnoissent encore à un autre signe l'approche des terres ; c'est quand ils voient flotter sur la surface de l'eau une herbe marine nommée *sargossa*. Le royaume de Climbède est fort peu connu, mais suivant le petit nombre d'écrivains qui en ont parlé, le gouvernement y est despotique, et tout le pays est soumis à un seul souverain, auquel sont subordonnés plusieurs petits chefs, qui se donnent le titre de princes, quoique tout leur apanage ne consiste qu'en quelques places éparses sur les côtes.

SECTION II.

La contrée intérieure des Caffres.

Les Européens connoissent aussi fort peu

---

par les 18 deg. 35 min., et la baie de Saint-Ambroise par les 21 deg. de lat. S.

cette partie de l'Afrique. On s'accorde pourtant à dire que le pays appelé *Mozumbo Acalongo*, est borné au nord par la province d'Ohila, au sud par le pays des Hottentots, à l'est par le Monomotapa, et à l'ouest par Mataman ou Climbède.

Les provinces d'Ohila et d'Abutua ont été peu connues des blancs, et encore moins décrites. Cependant la dernière abonde, dit-on, en mines d'or. La province de Toraca contient plusieurs mines de fer, au milieu desquelles est un édifice étonnant, en forme d'une forteresse quarrée, et construit de pierres de taille polies. Les pierres sont fort larges et placées l'une sur l'autre sans aucun ciment. Les murs ont près de neuf pieds d'épaisseur. On y lit plusieurs inscriptions, mais personne n'a encore pu les expliquer, ni même deviner à quelle langue appartiennent les caractères dont elles sont formées. Les habitans ignorent absolument quel fut le fondateur de ce monument extraordinaire; ils en attribuent l'honneur au diable. L'édifice en pierre le plus voisin de ce château, est un fort Portugais qui pourtant en est éloigné de 200 lieues. La ville nommée *Fatuca*, qui avoisine ce fort, est riche en or et en pierres précieuses. *Boro* et *Quitici* abondent aussi en mines

d'or, et *Chicova*, située plus au nord-est, contient plusieurs mines d'argent.

SECTION III.

Le pays des Hottentots.

Il s'étend du côté du nord jusqu'au tropique du capricorne. De tous les autres côtés il est borné par la mer du sud. Ce pays est divisé en vingt parties ou provinces, qui forment autant de nations indépendantes l'une de l'autre, et sont :

1°. Le pays des *Heykams*. Ce territoire abonde en bétail, quoiqu'on n'y trouve d'autre fourrage que des glayeuls et des roseaux, et que toute l'eau y soit saumâtre. Les montagnes y sont en grand nombre, et nues ; le peu de vallées qu'on y trouve sont fertiles.

2°. *Camtours*. Il croît en cette province des arbres plus grands et plus beaux que dans tout le reste du pays des Hottentots. Le terrain en général est plat, le sol riche, et l'eau excellente. On y pêche du poisson de mer et de rivière ; il abonde en bétail, en gibier et en animaux sauvages.

3°. La terre de *Houtniquas* contient plusieurs forêts belles et serrées, et des prairies

fertiles. On trouve dans les bois une ample moisson d'herbes médicinales, et les prés sont émaillés de fleurs odoriférentes.

4°. Le pays de *Gauriques* ou *Gauros* est un territoire peu étendu, mais abondant; les animaux sauvages y sont en plus grand nombre que dans tous les autres cantons voisins du Cap.

5°. Le peuple nommé *Namaquas* habite un pays plat et fertile; il abonde sur-tout en bétail, gibier, chanvre et melons d'eau. Le bois y est fort rare. On y trouve nombre de salines qui ne servent à rien; car les Hottentots ne mangent jamais de sel, et les salines sont trop éloignées de la côte pour pouvoir être utiles aux Européens. Les voyageurs qui traversent cette province, sont arrêtés par la rivière tortueuse *Palamites* qui serpente par toute la contrée. Ils la passent sur des radeaux ou canots, car les habitans n'ont pas la moindre idée de nos ponts.

6o. La terre de *Dunquas* est la moins inégale, et la plus fertile de cette partie de l'Afrique. Elle est arrosée par plusieurs ruisseaux d'eau limpide, qui se déchargent dans la rivière *Palamides*. On y trouve en profusion du bétail, du gibier, du poisson, de l'herbe et des fleurs.

7o. Les *Sonquas* sont peu nombreux, et

habitent une contrée rocailleuse et aride ; mais leur pauvreté les rend plus industrieux que le reste des Hottentots, et en fait d'excellens chasseurs. Ils sont actifs et intrépides, et lorsqu'ils voient qu'ils ne peuvent subsister dans leur propre pays, ils s'engagent en qualité de soldats, pour défendre les droits de quelque nation voisine plus indolente et moins guerrière. Ainsi on pourroit les appeler les Suisses du Cap. Le bétail est si rare parmi eux, qu'ils n'en tuent jamais que dans certains jours de solennité. Leur nourriture est le gibier qu'ils tuent, ou le peu de racines, d'herbes et de plantes que fournit leur misérable pays. Plusieurs s'attachent à chercher dans des trous souterrains, du miel, qu'ils vendent aux Hollandois, pour de l'eau-de-vie, du tabac ou quelque poterie grossière. Ils sont les philosophes de la nature, et n'ont rien emprunté de l'art. Ne voyant la vie que comme une ombre passagère, ils ne cherchent nullement à éviter le danger, qui, dans leurs idées, ne peut que faciliter et hâter leur passage à un état de félicité auquel ils aspirent dans une autre vie.

« La fortune ne peut ni totalement abattre, ni trop enorgueillir celui dont les vues se portent au-delà de cette vie mortelle.

Quand il est sommé par l'âge de rendre le dernier soupir, calme et tranquille, il voit approcher la mort comme le port assuré, le paisible et silencieux rivage où le repos l'attend. Celui-là seul redoute la mort, dont sa conscience a fait un poltron. Mais l'homme qui a parcouru la carrière radieuse de la vertu, descend dans la nuit éternelle avec sérénité, comme le soleil descend sous l'horizon après un beau jour. Le ciel remplit seul ses pensées triomphantes; il anticipe par l'espérance sur les jouissances d'une vie future ».

8°. Les *Hessequas* ou *Gassaquas*, sont l'une des plus riches et des plus civilisées de toutes les nations Hottentotes; c'est-à-dire qu'ils ont plus de bestiaux, qui sont chez eux le seul signe de la richesse, et qu'ils vivent plus que tous les autres dans le luxe et la mollesse, la seule marque de civilisation qui puisse avoir lieu dans cette contrée. Mais leurs richesses et leur luxe font leur malheur; les premières excitent les voisins à commettre des déprédations sur leur territoire; l'autre les énerve et les rend incapables de se défendre. Ils sont donc obligés d'appeler fréquemment les Hollandois à leur secours, et de faire de grands sacrifices pour soutenir leur mollesse efféminée. Les

Hollandois ne rendent jamais sans intérêt un bon office à leurs voisins.

Les craals des Hessequas sont plus grands et mieux bâtis que ceux des autres; leurs *bakkeleys* ou bœufs de charge sont plus forts et plus beaux, et leur pays est plus habité que les autres environs du Cap. Ils ont en abondance du gibier et tout ce qui peut contribuer à l'aisance et au plaisir dans ce climat brûlant. Quelques Hottentots de cette nation se louent pourtant au service des Hollandois, pour certaines saisons de l'année; et durant tout l'espace de tems stipulé, ils se conduisent avec la plus scrupuleuse intégrité.

9°. Les *Koopmans* habitent un territoire vaste et fertile, bien fourni de bois et d'eau. Plusieurs Européens y ont formé des établissemens.

10°. Les *Chainouquas* ont un territoire peu étendu, mais fertile. Ce peuple n'est composé que d'environ 400 hommes. Ils sont pourtant riches en bétail, et généreux envers les étrangers.

11°. Les *Cabonas* habitent un pays situé près du tropique du capricorne, et passent pour être anthropophages. Mais comme ces peuples sont fort peu connus, il est probable que ce reproche n'est fondé que sur des

rapports vagues, et sur l'ignorance totale où nous sommes de leur caractère et de leurs mœurs.

12°. Le pays de *Hancumquas*, qui tient à celui de *Cabonas*, est situé vers les 26 deg. de latitude sud. Il est aussi fort peu connu. Ne voulant rien avancer qui ne soit bien authentique, nous nous abstiendrons de rapporter les conjectures des autres auteurs sur ce canton.

13°. Les *Hensaquas* diffèrent des autres Hottentots, en ce qu'ils s'adonnent à l'agriculture, et à nourrir des bestiaux. Ils cultivent une singulière racine appelée *dakha*, dont le suc est fort et spiritueux : ils mangent la partie substantielle, et font du fluide une liqueur enivrante dont ils sont très-amateurs. Ils prennent des lions dans des trapes, et ont l'art de les dompter, de les rendre sociables et domestiques. Ils élèvent pour la guerre quelques-uns des plus forts et des plus féroces, et les soumettent si complétement à la discipline, qu'ils obéissent au commandement de leur maître, et attaquent avec furie les ennemis qu'il leur ordonne d'attaquer. Avec ces terribles troupes légères, on conçoit que les *Hensaquas* sont formidables à leurs voisins.

14°. Les *Attaquas* sont pauvres. Leur contrée est aride et sans eau ; ils ont consé-

quemment peu de bétail. Cette pauvreté du sol fait la sécurité des habitans ; elle les met à couvert des invasions ; car personne n'est tenté de dérober ce qui n'a nulle valeur, et de risquer sa vie, sans aucun espoir de profit.

15°. Les *Chirigriquas* habitent un pays attenant à la baie de Sainte-Hélene. C'est un peuple fort, actif et hardi. Leur pays est baigné par une belle et grande rivière, appelée rivière des éléphans ; ces animaux abondent en effet sur ses bords. Ce pays est couvert de montagnes plates au sommet, dont la surface présente sur quelques-unes une verdure pareille à celle des prairies. Les vallées sont parsemées des plus belles fleurs ; mais il est dangereux d'en savourer l'odeur, à cause de la prodigieuse quantité de serpens qu'elles récèlent ; un des plus venimeux est celui qu'ils appellent *cerastus*.

« Le monstre a la crête annelée, et, la tête en avant, se recourbe et laisse après lui une trace tortueuse. Son ventre est tacheté, et son dos lisse et brillant. Lorsque les sources s'ouvrent, que l'humide vent du midi verse sur la terre ses ondées bienfaisantes, il habite les marais croupissans, et les fondrières tremblantes ; il se

gorge de poissons et de grenouilles criardes. Mais quand l'eau s'est écoulée sous la fange des étangs, et que le sol brisé par la sécheresse, s'entr'ouvre en mille endroits, il quitte les marécages, bondit sur la terre, et roule en sifflant des yeux étincelans; enflammé par la soif, tourmenté par la chaleur, il s'agite de rage dans les champs, et ne respire que la destruction. Ah! gardez-vous alors de laisser vos yeux s'appesantir par le doux sommeil, soit dans les plaines découvertes, soit sous l'ombrage solitaire! Rajeuni, renouvelé dans tout l'éclat de sa parure, dégagé des anciennes dépouilles, fier de sa robe mouchetée, livrée brillante de l'été, il avance tête levée, et dardant le double aiguillon de sa langue : il a abandonné son nid et ses petits à demi formés; et oubliant ses œufs, il néglige désormais de nourrir ces germes de venin pour l'année suivante ».

Les *Chirigriquas* sont un peuple nombreux et célèbre par leur dextérité à lancer les hassagayes.

16°. Le peuple nommé *Namaquas* est divisé en deux nations. Les grands *Namaquas* habitent la côte, et les petits le pays situé plus à l'est. Quoique le gouvernement

de ces deux nations soit différent, leur caractère est à peu près le même; ils sont plus policés et ont une meilleure réputation que tous les autres Hottentots. Les Européens mêmes admirent leur force, leur valeur, leur fidélité & leur discrétion. On compte que ces deux nations réunies peuvent fournir 20,000 hommes de guerre. Ils réfléchissent toujours avant de parler, s'expriment en peu de mots, et font à toutes les questions une réponse laconique, mais toujours juste. Les femmes aiment beaucoup la parure, et sont plus que toutes les autres Hottentotes, artificieuses dans leur conduite. Leur pays, que traverse la riviere des éléphans, est couvert de montagnes, rocailleux et nud. Quoiqu'il y ait peu de bois, il abonde en animaux sauvages. On y trouve une sorte de gazelle extraordinairement légère à la course, et dont la chair est un bon manger. Elle a une forme et une démarche gracieuse, et sa peau est agréablement tachetée de blanc et de jaune. On les voit souvent par troupes de plusieurs centaines, mais jamais isolées.

17o. Les *Odiquas* habitent un canton au nord de *Saldana-bay*. Ils sont en alliance perpétuelle avec les *Sassiquas*, pour se défendre mutuellement contre les *Chirigriquas*;

avec lesquels ils sont toujours en guerre.

18°. Les *Sassiquas* touchent au pays des *Odiquas*. Leur contrée est couverte de montagnes, mais aussi de verdure, et les vallées sont ornées de fleurs. Cependant la disette d'eau a forcé plusieurs des naturels à quitter leur patrie, et d'autres en ont été chassés par des aventuriers Hollandois, en sorte que ce pays autrefois populeux, est à présent presque inhabité.

19°. Le territoire de *Cochaquas* est une belle contrée, remarquable sur-tout par ses pâturages : aussi est-elle en grande partie occupée par des fermiers Hollandois, qui ont soin de fournir de provisions les vaisseaux de la compagnie des Indes hollandoises. Le pays abonde en bétail, et l'on y trouve nombre de salines excellentes, une garde hollandoise y est placée pour veiller sur les salines et sur le bétail, et pour donner avis au gouvernement du Cap, lorsque quelque vaisseau paroît à la vue des côtes. Les habitans de ce canton ont coutume de changer souvent d'habitation, pour procurer à leurs bestiaux de nouveaux pâturages, coutume pratiquée par la plupart des autres Hottentots. Quand l'herbe d'un pâturage devient dure, ils y mettent le feu ; si la flamme s'étend sur quelque

territoire voisin, c'est infailliblement le sujet d'une guerre. Les Hollandois au Cap, mettent aussi le feu aux champs dont l'herbe se détériore, mais pour empêcher les progrès, ils font des tranchées autour de l'enceinte qu'ils veulent nettoyer. L'indolent Hottentot ne prendroit pas une précaution si pénible, fût-il certain qu'il va mettre tout le pays en flammes.

10°. Les *Chorenghaiconas* ou *Gunjemans* habitent pèle-mêle avec les Hollandois, auxquels ils vendent leurs terres, se réservant seulement dans chaque famille une petite portion de terrain pour nourrir leur bétail, et le droit de chasse sur le territoire des Européens (1).

Les noms de ces différentes nations ne leur ont point été données par les Européens; mais ils répondent, quant au son, à ceux par lesquels les Hottentots eux-mêmes se distinguent, et le mot Hottentot n'est point, comme l'ont cru quelques écrivains, un terme de dérision, mais le nom qu'ils portent depuis un tems immémorial.

(1) On voit dans le voyage précédent de M. le docteur Sparrman, que les choses ont bien changé de face depuis que cette relation a été faite, et la physionomie de tous ces différens peuples seroit aujourd'hui bien difficile à reconnoître.

Les Hottentots ont été souvent confondus avec les Caffres, qui sont un peuple absolument différent et dans leurs traits et dans leur couleur.

Le Cap et ses environs.

Il n'y a guère au Cap de Bonne-espérance que deux saisons, l'hiver et l'été. Les incommodités du climat sont la chaleur excessive dans l'été, et les pluies violentes, les brouillards épais et les vents mal-sains de nord-ouest dans la saison pluvieuse. On n'y connoît le tonnerre et les éclairs qu'en mars et en septembre. L'eau gèle rarement, et quand cela arrive, la glace n'est jamais épaisse, et se dissout au premier rayon de soleil. Dans la saison chaude, les habitans desirent que le vent souffle du sud-est, parce qu'il entraîne des algues marines, qui autrement s'amassent sur le rivage, s'y corrompent, et infectant l'air, causent de terribles maux de tête.

Les habitans pronostiquent du mauvais tems à l'apparition de quelques nuages remarquables, qui souvent paroissent suspendus au sommet de deux montagnes appelées *montagne de la Table* et *montagne du Diable.* Ces nuages sont d'abord très-petits, mais ils grossissent et s'unissent à la

la fin, et lorsqu'ils enveloppent le sommet des deux montagnes, ils produisent de terribles ouragans, qui causent de grands dommages parmi les blés et les fruits, et sont quelquefois funestes aux navires qui se trouvent près de la côte; mais ils purifient l'air, et établissent dans l'atmosphère une circulation vive, qui contribue beaucoup à la santé des habitans.

Je tiens d'un voyageur qui a résidé plusieurs années au Cap, que les bords de ce nuage sont blancs; mais qu'il semble formé d'une matiere beaucoup plus compacte que n'est celle des nuages ordinaires. Le haut est d'une couleur de plomb, effet produit par les rayons réfléchis de la lumiere. Il ne se résout jamais en pluie, mais il porte souvent beaucoup d'humidité, et alors il est d'une couleur plus foncée, et le vent qu'il contient en sort par bouffées, qui ne sont pas de longue durée. Le vent se soutient avec la même violence pendant un, deux, trois, quelquefois huit jours, et même un mois consécutifs. Tant que dure la tempête, le nuage ne paroît point diminuer en grosseur; cependant on voit de tems en tems de petits floccons se détacher des bords, se précipiter le long de la colline et s'évanouir lorsqu'ils ont atteint le fond, ensorte que le nuage

semble toujours grossi et alimenté d'une matiere nouvelle ; lorsqu'il commence à s'éclaircir, ces matières additionnelles tombent par degrés, et le vent décroît dans la même proportion. A la fin le nuage devient transparent et le vent cesse. Pendant tout l'orage, des tourbillons de vent de sud-est ravagent la vallée de la Table. S'ils sont chauds, ils ne sont pas ordinairement de longue durée, et bientôt le nuage disparoît. Le vent continue rarement à souffler après le coucher du soleil, et jamais il ne passe minuit, et alors le nuage devient clair et léger. Mais s'ils sont froids, c'est un signe certain que l'ouragan durera quelque tems. Il semble se reposer l'espace d'une heure à midi et à minuit ; mais bientôt après il recommence avec une nouvelle fureur.

L'eau de l'Océan près du Cap est d'une couleur verdâtre, produite par les coraux et l'herbe marine nommée *tromba*. Les premiers, tant qu'ils sont dans l'eau, sont tendres et verts ; exposés à l'air, ils s'endurcissent et deviennent blancs, noirs ou rouges. L'herbe marine a dix ou douze pieds de long, est creuse intérieurement, et quand elle est sèche, elle devient ferme et roide. On en fait des trompettes qui rendent un très-bon son.

Les rivières de cette contrée, qui tirent leur source des montagnes, et coulent sur un fond de gravier, sont claires et salubres; mais la plupart des autres ruisseaux sont fangeux et mal-sains. On y trouve quelques fontaines saumâtres, dont les eaux employées médicalement, purifient le sang, et plusieurs bains chauds naturels, dont on vente l'efficacité dans certaines maladies. Enfin la réputation des eaux du Cap est si grande, que tout vaisseau Danois revenant de l'Inde est obligé d'y remplir un grand baril d'eau douce pour l'usage particulier du Roi de Danemarck.

Le Cap fournit d'excellente argile pour faire de la brique et de la fayence. On y trouve en abondance des craies blanches et rouges. Les Hollandois se servent de l'une pour blanchir leurs maisons, et les femmes Hottentotes de l'autre pour se peindre la figure. On trouve dans la colonie nommée *Drakenstein*, plusieurs substances bitumineuses de diverses couleurs, et particulièrement une sorte d'huile qui distille des rochers, et dont l'odeur est très-forte. Les Hottentots l'emploient comme purgatif, et l'administrent indifféremment à eux-mêmes et à leur bétail. Plusieurs montagnes donnent des pierres dures et propres à bâtir.

On trouve du gravier dans les eaux courantes, et plusieurs carrières de pierres calcaires, que les habitans emploient pourtant rarement, étant dans l'usage de composer leur mortier de coquilles de moules. Les pierres à aiguiser, les pierres de touche et les silex y sont fort communs ; mais on trouve dans une carrière près du Cap une sorte de pierre d'un grand prix ; elle est rouge, veinée de blanc, et tachetée de bleu ; elle prend admirablement le poli, et surpasse en beauté le plus beau marbre. Quant aux minéraux, on a trouvé de la mine d'argent dans quelques montagnes. Les Hottentots *Namaquas* apportent au Cap du cuivre, dont ils trafiquent avec les Hollandois ; ils le tirent de quelques montagnes situées environ à 300 milles du Cap. Les mines de fer sont fort communes dans ces contrées.

Le sol du Cap et de ses environs est en général une terre argileuse, et si féconde qu'elle demande fort peu de culture. Elle produit toutes les choses de nécessité, et celles d'agrément.

Tous nos grains d'Europe y croissent, excepté l'avoine ; mais la partie végétale dans les cantons cultivés a beaucoup à souffrir des chenilles, de la nielle, et des animaux sauvages. Les éléphans en particulier

enfoncent souvent les enclos, et font de grands ravages dans les blés.

Le labourage est ici une tâche extrêmement laborieuse; à cause de la dureté du sol. Souvent on est obligé d'atteler vingt bœufs à une seule charrue. Les semailles se font en juillet, et la récolte à noël. Ils ne battent point le blé, comme nous, avec des fléaux; ce sont des chevaux ou des bœufs qui le foulent de leurs pieds sur une aire artificielle, composée de fiente de vache, de paille et d'eau, qui, mêlées ensemble, se consolident bientôt en un ciment fort dur. Cette aire est d'une forme ovale. Les animaux sont retenus par des licous, qui se prolongent de l'un à l'autre; ils courent sur une même ligne ovale ou circulaire; celui qui les chasse est au milieu, et au moyen d'un bâton, fait tenir aux chevaux une allure égale et assez vive. Avec cette méthode, une demi-douzaine de chevaux fait plus d'ouvrage en un jour que douze hommes en une semaine. La dîme des blés appartient, comme de droit, aux Hollandois.

M. Middleton fait une énumération détaillée des arbres, reptiles, quadrupèdes et poissons de cette partie de l'Afrique; ce qu'il dit de la torpille nous semble surtout digne d'attention.

Le corps de cette singuliere production de la nature est circulaire. Sa peau est douce, lisse, jaune et marquée de taches annulaires; les yeux sont petits, et la queue se termine en pointe. On en voit de différentes grandeurs, pesant depuis cinq jusqu'à quinze livres. La propriété narcotique, ou électrique de ce poisson fut connue des anciens, et a fourni matière aux spéculations des philosophes de tous les âges. Le bras qui le touche, lorsque l'animal est vivant, est à l'instant privé de mouvement, et l'effet est le même si on le touche avec un bâton.

Kempfer, en parlant de cet animal, dit : « au moment que je le touchai de la main, je sentis mon bras engourdi jusqu'à l'épaule : si on le touche du pied à travers le soulier, le contact engourdit la jambe et même la cuisse, et cause une palpitation plus forte qu'on ne l'éprouve en le touchant de la main. Cet engourdissement ne ressemble point à celui que nous sentons lorsqu'un nerf a été trop long-tems comprimé, lorsqu'on a, comme on dit, le pied endormi; il ressemble plutôt à une vapeur soudaine, qui pénètre à travers les pores jusqu'aux sources de la vie, d'où il se répand par tout le corps, et cause une douleur réelle. Les nerfs sont affectés au point que la per-

sonne frappée s'imagine que tous les os de son corps sortent de leurs jointures, et surtout ceux de la partie du corps qui reçoit immédiatement la commotion. Cette crise est accompagnée d'un tremblement universel, de douleur dans l'estomac, d'une convulsion générale, et d'une suspension totale des facultés de l'esprit. Enfin la douleur est si forte, que ni les promesses, ni l'autorité ne purent engager un matelot à soutenir une seconde fois la commotion. Cependant un Nègre qui se trouvoit là toucha sans hésiter la torpille, et il la manioit sans en ressentir le moindre effet. Il nous apprit que tout son secret étoit de retenir son haleine. Nous en fîmes l'essai, qui nous réussit à nous-mêmes (1) ».

La propriété électrique de ce poisson diminue avec sa force, et cesse entièrement lorsqu'il expire. Elle est pour l'animal d'un double usage. 1°. Elle lui sert à s'emparer avec beaucoup de facilité de sa proie ; son attouchement, qui rend les autres poissons insensibles, leur ôte le pouvoir de lui échap-

---

(1) L'expérience a prouvé depuis que ce préservatif ne réussit pas toujours. Et quelques personnes ont éprouvé de terribles commotions, même en retenant leur respiration. Cependant la différence des climats peut-être la cause de cette différence dans les effets.

per. 20. Elle est une défense admirable contre ses ennemis ; en engourdissant un poisson plus fort que lui, il se soustrait aisément à sa voracité. La vertu narcotique est plus forte dans la femelle que dans le mâle ; mais la chair de l'un et de l'autre est un bon manger, et nullement dangereux.

Suivant Appien, la torpille engourdira la main du pêcheur à travers toute l'étendue de l'hameçon et de la ligne.

Les Hottentots ont une idée fort étrange de leur origine : ils croient que leurs pères, après être sortis par une petite fenêtre, se trouvèrent en Caffrerie par le commandement de *Tikquoa*, ou la grande Divinité ; que leur principale affaire étoit d'élever du bétail, conséquemment que leurs descendans doivent en élever comme eux.

Les principaux vices des Hottentots sont, comme on l'a vu dans le voyage de M. Sparrman, l'indolence et l'ivrognerie ; mais ils ont plusieurs vertus qui compensent au moins leurs défauts. Le Hottentot est sincère en amitié, désintéressé dans l'exercice de sa profession, et doué d'une philanthropie universelle, excepté le cas des vieillards et des enfans. Il se regarde comme le frère de tout Hottentot qu'il voit dans le malheur,

et avec la franchise de la bienfaisance le secourt de tout son pouvoir. Il sent, comme dit le poëte, l'irrésistible besoin de faire du bien. L'intégrité des Hottentots, et leur amour pour la justice, font l'admiration des Européens du Cap. Leurs mœurs sont simples, et leurs cœurs ne connoissent point la dissimulation. Si un étranger voyage dans leur pays, il est par-tout accueilli cordialement et avec joie, et n'a rien à craindre de la part des habitans. Chaque village contribue à lui fournir ce dont il a besoin, et pas un seul individu ne cherche à lui nuire.

Si un Hottentot a tué seul une bête féroce, il est reçu chevalier : voici la description que M. Middleton fait de cette cérémonie. Tous les hommes du village s'accroupissent et forment un cercle : le brave champion s'accroupit sur une natte dans le centre, et les vieillards du craal le couvrent d'un déluge d'urine, dont le récipiendaire se frotte avidement : alors une pipe de tabac est allumée, dans laquelle toute la compagnie fume, en se la passant alternativement, et l'on en répand les cendres sur le nouveau chevalier. Lorsqu'il a reçu cet honneur, sa femme ne doit pas l'approcher durant l'espace de trois jours, après lesquels il tue un mouton, régale ses voisins, et sa

femme lui est rendue. Il attache à ses cheveux la vessie de l'animal qu'il a tué, et la porte toujours comme un signe de sa victoire, et de son grade de chevalier. Ainsi il n'est point de nation insensible aux honneurs, point d'homme qui ne vise aux distinctions.

« Depuis les poles glacés jusqu'aux plaines desséchées des climats brûlans, la soif de la gloire excite et maîtrise tous les hommes. Elle inspire également le sauvage et le sage, enflamme tous les cœurs, et brille dans tous les âges. Elle monte de l'humble cabane jusqu'au trône, et s'étend jusqu'aux bornes du monde ».

Les mariages Hottentots sont faits par les père et mère, ou par les plus proches parens. Lorsque la jeune fille n'approuve pas leur choix, elle est obligée de passer la nuit avec le futur. S'il peut l'engager à la consommation, elle doit indispensablement être sa femme; mais si elle se conserve intacte, elle est désormais toujours libre de l'accepter ou de le refuser. Le lendemain des noces, un bœuf est tué pour régaler la compagnie : ils en mangent la chair, se frottent de la graisse, se parfument de poudre de bucku, et se barbouillent de craie rouge.

Les cérémonies du mariage sont à-peu-

près semblables à celles de la réception d'un chevalier. Les hommes s'accroupissent en cercle, au milieu duquel est placé le futur: les femmes, dans la même posture, entournent la mariée. Celui qui fait les fonctions de prêtre, va d'un cercle à l'autre, et arrose alternativement de son urine l'époux et l'épouse, qui de leurs ongles font des sillons dans la graisse dont leurs corps sont enduits, pour laisser imbiber la précieuse liqueur. Alors le prêtre prononce la bénédiction, en ces mots: « puissiez-vous vivre heureux ensemble! puissiez-vous avoir un fils avant la fin de l'année! puisse-t-il être un bon chasseur, et un bon guerrier »!

Si l'on demande à quelque Hottentot la raison de ces coutumes bizarres, et de toutes les autres pratiques étranges en usage parmi eux, sa réponse sera toujours: « telle a été la coutume de nos ancêtres depuis un tems immémorial ». Les Hollandois les accusent d'être extrêmement obstinés dans leurs idées, et de n'adopter qu'avec les plus grandes difficultés des opinions nouvelles. « Si vous entreprenez de raisonner avec eux, dit un écrivain digne de foi, ils vous écoutent d'un air sombre, et vous quittent tout-à-coup. Ils évitent autant qu'il est possible d'entendre parler de religion. Quelques Hot-

tentots ont feint de croire au christianisme ; mais aussitôt que le motif qui les portoit à cette feinte n'a plus existé, tous ont retourné à leur idolâtrie. Tous les efforts des missionnaires hollandois du Cap n'ont pu faire un seul converti ». M. Vanderstel, gouverneur, prit un Hottentot enfant, qu'il fit instruire dans la religion chrétienne, et élever dans les mœurs et les coutumes des Européens. Il étoit richement habillé à la hollandoise, il avoit appris plusieurs langues, et annonçoit les plus heureuses dispositions. Le gouverneur voyant qu'il répondoit si bien à ses vues, l'envoya avec un commissaire général aux Indes, où il fut employé dans les affaires de la compagnie, jusqu'à la mort du commissaire. Alors le Hottentot revint au Cap, et peu de jours après son arrivée, dans une visite qu'il fit aux Hottentots ses parens, il se dépouilla de ses habits européens, et endossa la peau de mouton. Dans cet équipage, il empaqueta ses vêtemens, et les présentant au gouverneur : « Je vous rends, Monsieur, lui dit-il, cet appareil auquel je renonce pour toujours. Je renonce aussi pour toujours à la religion chrétienne. Mon dessein est de vivre, et de mourir dans la religion, dans les mœurs et les usages de mes ancêtres. Je vous prie

seulement de me laisser, et je suis sûr que vous ne me refuserez pas, le coutelas et le collier que je porte ; je les garderai en mémoire de vous». Sans attendre la réponse, il s'enfuit comme un cerf dans les bois, où il se confondit avec ses parens, étudia leurs coutumes, pour dégénérer jusqu'à leur mœurs ; et rien ne fut capable de l'arracher à ce genre de vie, ni l'éloquence la plus persuasive, ni les plus hautes promesses, moyens qu'on mit pourtant fréquemment en usage pour le rendre à la société civilisée.

Possessions des Hollandois au Cap, et leur gouvernement.

Les Hollandois n'exécutèrent leur établissement au Cap qu'en 1650, que M. Van-Riebeck, chirurgien, ayant observé à son retour de l'Inde la situation de la place, exposa à la compagnie des Indes les avantages qui résulteroient d'une colonie formée au Cap de Bonne-Espérance. Le plan de son projet fut approuvé, et lui-même fut nommé gouverneur de la nouvelle colonie. Il fit voile pour le Cap avec quatre vaisseaux, entra en négociation avec les habitans, qui, en considération de diverses marchandises, pour la valeur de 50,000 gilders, ou 4375 livres

sterling, cédèrent aux Hollandois une étendue de pays considérable autour du promontoire.

Pour assurer ces nouvelles possessions, le gouverneur fit élever aussitôt une forteresse, et pour rendre autant qu'il étoit en son pouvoir la place agréable et commode, il y traça un vaste jardin, qu'il planta d'une infinité de productions européennes.

L'établissement étant ainsi heureusement commencé, la compagnie Hollandoise publia que tout homme qui voudroit résider pendant trois ans au Cap, auroit une concession de 60 acres de terre, à condition qu'il la bonifieroit, ensorte que durant cet espace de tems, le produit de son terrain fût suffisant à sa subsistance, et le mît à portée de contribuer pour sa part au soutien de la garnison. Les trois ans expirés, le cultivateur pouvoit ou en garder la possession, ou la vendre, et retourner en Europe. Excités par l'appât de ces propositions, plusieurs personnes allèrent chercher fortune au Cap, et on leur fournit à crédit du bétail, du grain, du plant, des ustensiles. La colonie manquoit encore de femmes, et les nouveaux Colons commençoient à devenir las de leurs habitations. Pour prévenir la tentation d'abandonner la place, les gouver-

neurs de la compagnie leur envoyèrent des orphelines, qu'ils tirèrent des maisons de charité. Insensiblement la colonie s'agrandit et vers l'intérieur du pays et le long de la côte. Enfin ils occupèrent toutes les terres depuis *Saldana-bay* jusqu'à *Mossel-bay*, à l'est. Ils achetèrent ensuite la terre de *Natal*, pour étendre encore plus loin leurs limites. On peut donc diviser en quatre articles les possessions hollandoises.

1°. La colonie du Cap; 2o. celle de Stellenbosh; 3°. Drakenstein; 4°. Waveren.

Nous parlerons de ces quatre colonies séparément, après avoir rapporté quelques particularités concernant le gouvernement hollandois au Cap.

L'administration publique des affaires ne consiste qu'en huit établissemens; 1°. Un grand conseil; 2o. une cour ou collège de justice pour les matières capitales; 3o. une cour inférieure pour la discussion des affaires moins importantes; 4o. Une cour matrimoniale; 5°. une cour des orphelins; 6o. un conseil ecclésiastique; 7°. un conseil de ville; 8°. un conseil militaire.

Le gouverneur préside au grand conseil. Il a double voix. Huit des principaux officiers résidant au Cap, forment avec lui cette cour.

La seconde cour ou collège de justice est composée des membres du grand conseil, conjointement avec trois des principaux bourgmestres de la ville du Cap.

La cour inférieure est composée d'un président, qui doit être un membre du grand conseil, de trois bourgeois du Cap, un desquels fait les fonctions de vice-président, du secrétaire de la compagnie, et de trois autres serviteurs de la compagnie.

La cour matrimoniale est composée des membres mêmes de la cour inférieure, mais les matières dont elle connoît sont différentes.

La cour des orphelins consiste en sept membres; le vice-président du grand conseil, trois serviteurs de la compagnie, et trois bourgeois du Cap.

Le conseil ecclésiastique est composé de trois ministres de l'église reformée, de six anciens ou marguilliers, et douze inspecteurs des pauvres.

Un conseil de ville ou de la bourgeoisie est établi dans chacune des colonies du Cap. Ils sont composés de bourgeois élus d'après les listes préparées par les représentans de chaque colonie.

Les conseils militaires sont au nombre de deux, c'est-à-dire, celui du Cap qui est composé

posé d'un membre du grand conseil, et de neuf des principaux officiers de la colonie du Cap; et celui des colonies Stellenbosh et Drakenstein, auquel préside le Land-rost de Stellenbosh, accompagné de neuf officiers militaires des deux colonies.

Quant au pouvoir de ces diverses cours; la 1ere. connoît de tout ce qui a rapport au commerce; institue et abolit des lois, a le pouvoir de déclarer la guerre ou de faire la paix avec les nations voisines.

La 2e. juge toutes les affaires capitales, au civil et au criminel; mais on peut appeler de cette cour à Batavia et en Hollande.

Les affaires de petites dettes ou testamentaires sont du ressort de la troisième, et elle ne peut connoître d'aucun procès dont l'objet soit une somme au-dessus de six cent livres.

La 4e. connoît de la validité des mariages des Européens au Cap, ou donne une permission pour leur célébration.

La 5e. prend soin des orphelins, et empêche que ceux qui ont de la fortune ne se marient avant l'âge de 25 ans.

La 6e. distribue de l'argent et prend soin des pauvres.

La 7e. recueille les taxes, et punit les cri-

minels, et sur-tout les esclaves qui sont dans sa jurisdiction.

La 8e. veille à l'habillement annuel de la milice, et envoie des cavaliers à la poursuite des esclaves marrons.

On paie au gouvernement la dîme du produit de toutes les terres. Les droits sur l'eau-de-vie, le vin, le tabac et la bière sont affermés à 5250 liv.sterling par an, et les profits sur les autres marchandises montent à 75 pour cent. Les dépenses du gouvernement sont estimées à 30,000 liv. sterl. par an, sur laquelle somme on entretient six cent serviteurs de la compagnie, et six cent esclaves, et on paie les honoraires annuels du gouverneur, montant à 250 l. sterling.

Les Hollandois favorisent ceux qui s'établissent dans leur colonie, et donnent en toute occasion de grands encouragemens aux Européens. Ils ne sont pas moins jaloux de cultiver l'amitié et de se concilier l'affection des nations hottentotes. Ils vivent généralement en bonne intelligence avec eux, et les Hottentots en font grand cas. Ils les prennent souvent pour juges de leurs querelles. Des députés des principales nations viennent fréquemment visiter le gouverneur hollandois, avec des présens de bétail, etc. Celui-ci les accueille favorable-

ment, et les renvoie chargés, en retour, des quincailleries et autres marchandises qui leur sont le plus agréables.

Nous trouvons cependant qu'au commencement des établissemens hollandois au Cap, toutes les nations hottentotes n'acquiescèrent pas à l'aliénation de leurs terres en faveur de ces étrangers. Les *Gunyemains* refusèrent leur consentement au marché, et en 1659 disputèrent la possession des terres vendues aux Hollandois. Ils choisissoient toujours, pour donner l'attaque, les tems de tempête et de pluie, persuadés que l'effet des armes à feu est alors moins prompt et moins redoutable; et dans ces occasions ils massacroient tout ce qui se présentoit à eux, brûloient les maisons des Européens, et enlevoient leur bétail.

Un Hottentot, nommé par les Hollandois Doman, après avoir résidé quelque tems à Batavia, et ensuite au Cap, prit à la fin le parti de se retirer près de ses compatriotes, leur persuada que l'intention des Européens étoit de les faire tous esclaves, et les excita à la guerre. Ils prirent les armes, et ayant à leur tête ce Doman et un autre chef nommé Garabinga, ils commirent de terribles déprédations. Les Hottentots eux-mêmes se lassèrent à la fin de cette guerre.

Alors cent d'entr'eux vinrent désarmés à la forteresse hollandoise, avec un présent de treize têtes d'excellent bétail, demander la paix. Les Hollandois, excessivement fatigués d'une querelle dans laquelle ils étoient les perdans, s'empressèrent de souscrire à leur demande.

Bientôt après un chef d'une autre nation amie des Hollandois vint au Cap, accompagné de plusieurs Hottentots mâles et femelles. Le gouverneur, disent les écrivains hollandois, voulant les régaler, fit placer au milieu d'eux une cuve d'eau-de-vie dans laquelle nageoit une tasse de bois. Lorsqu'ils commencèrent à devenir ivres, on jeta parmi eux deux ou trois cent petits morceaux de tabac, qui causèrent dans toute la troupe une grande rumeur. Quand le tumulte fut appaisé, ils se mirent à sauter et à danser avec des gestes fort extraordinaires, pendant que les femmes battant des mains, chantoient en rugissant *ho ho ho ho*. On les laissa dormir et cuver leur vin, et on les renvoya le lendemain avec des présens de corail, de cuivre, de tabac, etc.

1°. *La colonie du Cap*. Elle s'étend du Cap même à *Bay Falso*; elle est séparée de celle de Stellenbosh par un désert d'une étendue considérable, qui commence près

du Cap, et finit à une plantation nommée Saxenbourg.

Les montagnes de ce canton sont celles du Tygre, de la Vache, du Lion, de la Table, du Vent, la montagne Bleue, celles de Norwège, et la montagne des Buissons.

Les montagnes du tygre, ainsi nommées de ce qu'elles sont à l'œil tachetées et colorées comme une peau de tygre, sont très-fertiles. Elles ont à-peu-près 25 milles de circonférence, et la dernière est éloignée du Cap d'environ quatre milles. Sur ces éminences, sont situées 22 fermes, dont chaque propriétaire a non-seulement une maison logeable, mais de grands troupeaux; quelques-uns ont trois ou quatre cent têtes de bétail, et plus de mille moutons.

La montagne de la Vache, est à-peu-près à 20 milles du Cap; mais la terre et l'eau n'y sont pas excellentes; elle est conséquemment moins habitée que les précédentes.

La montagne du lion s'étend au nord, depuis la vallée de la table jusqu'à l'océan. Ce nom lui a été donné de ce que, vue de la mer, elle a quelque ressemblance avec la forme d'un lion, d'autre disent, à cause que jadis elle étoit peuplée de lions. Dans une colline située entre cette montagne et celle de la table, sont continuellement deux

sentinelles en faction, pour lesquels on a élevé une chaumière. Leur office est de monter tous les jours au sommet de la montagne du lion, ce qu'ils font alternativement, au moyen d'échelles de cordes. Celui qui est au haut peut découvrir un navire à la distance de 13 ou 14 lieues en mer; dès qu'il apperçoit une voile, il donne le signal à son camarade, qui va à l'instant à la forteresse, en donner avis au gouverneur, tandis que l'autre hisse sur le haut de la montagne le pavillon hollandois, et tire un coup de canon. Le gouverneur Simon Vanderstel fit élever au pied de cette montagne un petit fort, monté de quatre canons, à la pointe d'une petite crique; il est aujourd'hui tombé en ruines.

La montagne de la Table est la plus haute de toutes. Elle a presque 2000 pieds de hauteur; elle est très-fertile, couverte de vignobles, de plantations et de bétail. Le gouverneur, entr'autres, a en cet endroit une ferme charmante, et l'on y voit deux beaux jardins nommés, l'un jardin de *Rondebosh*, l'autre *Terre nouvelle*. Le premier a reçu son nom des grands arbres qui l'ombragent, et qui en font une retraite fraîche et délicieuse dans les chaleurs de l'été. « Des bosquets serpentans par mille détours y forment une

perspective agréablement diversifiée. Les uns admettent, les autres interceptent les rayons du jour. Telle une Nymphe modeste n'ose écouter, ni tout-à-fait rejeter les vœux ardens de son amant ».

L'autre a été planté plus récemment ; c'est l'origine du nom qu'il porte. Il est aussi couvert d'arbres, dont l'aspect est agréable et romantique. Un étranger pourroit croire que le génie des bois y réside ; il lui semble l'entendre crier dans le langage de Milton :

« Sachez que, par un don de Jupiter, je suis le maître de ces bois. Je réside dans un bosquet de chênes, pour nourrir et protéger les tiges naissantes. Ces arbres touffus et serrés, c'est moi qui les ai échevelés ; j'ai tressé ces bosquets délicats, toutes ces plantes sont les miennes, je les sauve de l'influence des vents nocturnes, et des vapeurs mal-faisantes de la froidure. Je secoue des branches les rosées nuisibles, et je guéris les blessures de la foudre pénétrante, celles des plantes malignes, et les morsures envenimées des vers. Quand le soir étend son voile sombre, je fais ma ronde sur la montagne, et sur toute cette enceinte sacrée, et dès le crépuscule, avant que l'haleine odorante du matin ait réveillé les feuilles engourdies par le repos de la

nuit, ou que la cornemuse des bergers ait fait retentir le bocage, je compte mes fleurs, et visite mes fontaines ».

Cette montagne produit de belle eau, et la compagnie en retire de grands avantages. Il y a dans le centre un enfoncement vaste et profond, où l'on voit des groupes de beaux arbres; et durant la saison pluvieuse, les torrens qui s'y précipitent ajoutent encore au charme de la perspective.

Kolbe dit que peu de tems après son arrivée au Cap, l'on observa pendant un mois sur cette montagne un objet brillant et semblable à un serpent, portant sur sa tête une couronne qui ressembloit à une escarboucle. On fut fort effrayé de cette apparition; mais personne, à ce qu'il semble, n'eut assez de courage pour s'assurer de la cause de ce phénomène. Ce jeu de l'imagination, qui fit appercevoir un serpent couronné d'une escarboucle, dans une vapeur lumineuse sur le haut d'une montagne, n'est pas une illusion particulière aux seuls sorciers du Cap. Un savant écrivain rapporte un exemple récent d'une semblable folie (*). « On voit, dit-il, au Cap de Samos, une

(1) Voyages de Hayne dans plusieurs parties de la Turquie; de l'Egypte, et de la Terre Sainte.

lumière fort éclatante, qui ressemble à une étoile. Notre second capitaine nous dît l'avoir vue souvent dans ses voyages en passant près de cette Ile, et on prétendoit que c'étoit un gros serpent, portant un diamant sur sa tête. Quelques passagers Turcs nous assurèrent que tout le monde étoit en effet dans la même persuasion, et que le grand seigneur avoit ordonné plusieurs tentatives pour découvrir la véritable cause de cette apparition; mais que la roideur de la montagne les avoit rendues inutiles jusqu'en 1763. Quelques hommes alors ayant imaginé des échelles de corde, au bout desquelles étoient fixés des crochets de fer, et trouvant moyen de les accrocher avec de longues perches, aussi haut qu'ils le desiroient, grimpèrent jusqu'au haut, et découvrirent un serpent monstrueux, environné de ses petits; mais ils n'apperçurent aucun diamant sur sa tête ».

On a découvert une mine d'argent sur le sommet de cette montagne, entre deux bouquets d'arbres connus l'un sous le nom d'*enfer*, l'autre sous celui de *paradis*; mais comme le bénéfice n'eût point égalé les dépenses nécessaires, les Hollandois ont négligé de l'exploiter.

La montagne du Vent ou du Diable,

comme l'appellent les marins, est située près de celle du Lion, dont elle est séparée par une vallée. Les nuages blancs et tempêtueux qui, comme nous l'avons dit ci-dessus, s'amassent souvent à son sommet, sont l'origine de son nom. Elle s'étend jusqu'au bord de la mer. Conjointément avec la montagne de la Table et celle du Lion, elle enclôt une campagne plate, nommée la vallée de la Table, et qui, comme les hauteurs, est passablement fertile.

La montagne Bleue, ainsi nommée de la couleur du sol lorsqu'on la voit de loin, est située à la distance d'environ 25 milles du Cap. Comme elle manque d'eau, il y a fort peu de plantations dans ses environs, et elle abonde en animaux sauvages.

Les montagnes de Norwege sont toutes en rochers : on en appelle plusieurs de ce nom. Comme elles sont fort éloignées du Cap, il n'y en a de cultivées que quatre ou cinq ; mais on élève sur celles-ci des troupeaux nombreux de bétail. Dans un des endroits fertiles de ces montagnes le gouverneur Vanderstel fit bâtir une jolie maison de campagne, un magasin de pêche, une vaste étable, etc.

La montagne des Buissons a reçu ce nom

des buissons et arbres qu'elle produit, et qui descendent vers la côte jusqu'à un endroit nommé baie du bois.

De toutes les rivières qui arrosent cette colonie, la rivière salée est la principale. Elle se décharge dans la baie de la Table. Ses eaux sont saumâtres à l'embouchure, mais, à sa source, le long de la montagne de la Table, elles sont douces, claires et salubres. M. Vanderstel tenta d'établir un canal de communication entre cette rivière et Falsebay; mais il abandonna bientôt ce projet, persuadé que le succès même rempliroit mal ses vues, et ne le dédommageroit point de ses dépenses.

La rivière de Mushel ou Moshel n'est que momentanée. Elle se forme dans la saison pluvieuse, et tombe des montagnes dans la rivière salée. Un autre ruisseau appelé rivière de Keiser, nom d'un Allemand qui s'y noya, est toujours obstruée dans la saison de la sécheresse, par des sables élevés par le vent du sud-est. Ces amas font déborder l'eau qui forme alors un lac considérable, jusqu'à ce que la saison des pluies venant à démolir les bancs de sable, redonne à la riviere un cours régulier.

On trouve aussi dans plusieurs endroits de cette colonie des ruisseaux plus petits,

des fontaines, des cascades, des canaux naturels et artificiels, des étangs, etc.

2°. *La colonie de Stellenbosh* : elle étoit dans l'origine une contrée sauvage, couverte de buissons, de ronces et d'arbustes. Les Hollandois l'appeloient alors la forêt sauvage. A la fin le gouverneur Simon Vanderstel la nettoya, et la mit en culture. Elle reçut de lui le nom de *Stel-bosh-colonie*, qu'on a changé dans la suite en celui de Stellenbosh. Elle est séparée de la colonie du Cap par un vaste désert sablonneux, et divisée en quatre districts : 1o. Stellenbosh, 2°. Hottentot-holland ; 3°. Mottergate, 4°. Bottelary.

Le district de Stellen-bosh est environné de montagnes, l'air en est bon, le sol fertile. Il fournit en abondance du bois, du pâturage, de l'herbe, des fleurs, etc. Les plantations sont subdivisées en vignobles, vergers et jardins. Les bords de la rivière de Stellenbosh, qui tombe des montagnes, sont ornés de plusieurs maisons commodes, et de fermes agréablement situées. On y pêche diverses espèces de petits poissons, et de plus gros à l'endroit où elle se décharge dans la baie Falso. On la passe en cet endroit sur un beau pont, qu'un citoyen, animé par le desir du bien public,

fit construire à ses fraix, en place d'un autre pont étroit et incommode. Adrien Vanderstel en fit bâtir un autre sur la même rivière ; mais depuis on l'a laissé tomber en ruines.

Le village fût brûlé de fond en comble par un accident, en 1710 ; mais on l'a rebâti, et il est aujourd'hui dans un état florissant.

3°. Hottentot-holland est la partie la plus fertile de la colonie de Stellenbosh. Aussi y élève-t-on un grand nombre de bestiaux pour l'usage de la compagnie. Outre les pâturages, on y voit nombre de vignobles, de jardins et de fermes.

Ce district, qui n'étoit jadis habité que par des bêtes féroces, est aujourd'hui cultivé par-tout, et les animaux ont cherché des repaires ailleurs.

Trois rivières, qui tirent leurs sources des montagnes, arrosent ce canton et vont se décharger dans *Falsebay* ; l'une appelée *Lawrence-rivier*, se débordoit fréquemment avant qu'on eût fait un réservoir pour recevoir ses eaux rapides. En même tems qu'il prévient les ravages de la rivière, ce réservoir est encore avantageux en ce que dans les saisons les plus sèches, les habitans voisins y trouvent de l'eau. Un petit ruis-

seau qui se forme du bassin, fait tourner un moulin à bled. Il y avoit anciennement, sur le bord de la rivière, une forteresse, aujourd'hui totalement démolie. Les deux autres rivières sont moins considérables et n'ont point encore de nom, mais il est à remarquer qu'on ne trouve aucun poisson d'eau douce dans ces trois rivières, quoique l'eau n'en soit nullement saumâtre.

Deux routes conduisent du Cap à *Hottentot-holland*; l'une passe sur des bas fonds sablonneux, dans la vallée du Tygre; l'autre sur une montagne qui n'a point encore de nom. La première est la plus commode, mais la beauté des perspectives rend l'autre plus agréable.

La baie *Falso* est formée par les montagnes de *Hottentot-holland*, par celles de Norwège, et par les montagnes pierreuses. Cette baie a environ 30 milles de circonférence : au centre, est un large rocher qui s'élève considérablement au-dessus de l'eau, et sur lequel nombre d'oiseaux de mer fixent leur demeure et trouvent leur nourriture. La baie est poisonneuse, et jadis une pêcherie y étoit établie, mais dans la suite la compagnie a jugé à propos de la supprimer. Les rivières de Stellenbosh et *Hottentot-holland* se déchargent dans cette

baie, et le rocher qui la termine à l'est est appelé *Hang-lip* (lèvre pendante), d'après sa ressemblance avec une lèvre qui pend sur le menton.

Vers le mois de Novembre 1710, un terrible ouragan de vent de sud-est mit les eaux de la baie dans une grande commotion; elles se répandirent fort loin dans les terres, où elles occasionnèrent des dommages considérables. Lorsqu'elles vinrent à refluer dans la baie, elles laissèrent à sec un nombre incroyable de poissons.

La vallée de la Vache marine, qui est située sur un des côtés de la baie, donnoit autrefois asile à une foule de ces animaux; mais on leur a donné si souvent la chasse qu'ils n'osent plus y reparoître. Dans une partie de cette vallée est un lac d'environ trois milles de circonférence. Les eaux en sont douces dans leur état naturel, mais dans certains tems les vagues de la baie se débordent dans la vallée, et se mêlant aux eaux du lac, les impregnent de sel, et y laissent beaucoup de poisson qui vit dans le lac tant que l'eau reste salée, mais qui meurt dès qu'elle a recouvré sa douceur naturelle (*). Ce lac est plein de roseaux,

(1) La mer a probablement tout-à-fait gagné ou comblé ce lac. Voy. M. Sparrman, page 272 de ce volume.

parmi lesquels nombre de canards sauvages et d'autres oiseaux cherchent leur nourriture.

3°. Le district de *Mottergatte* (terre humide) ; est situé au nord de *Hottentot-holland*. Cette contrée est en effet fréquemment inondée par le débordement des rivières. Cependant si l'humidité rend les chemins mauvais et fangeux, elle donne au sol un degré extraordinaire de fertilité. Et ce canton ne le cède nullement aux autres, quant aux fermes, aux habitans, productions, etc. Les avantages qui résultent de ces inondations sont en grand nombre, et les inconvéniens peu considérables. L'on y peut aisément rémédier, ou au moins les atténuer en élevant des digues et creusant des fossés. Les habitans, qui ont à-la-fois et les bois et l'industrie nécessaires à ces ouvrages, prendront indubitablement le parti de s'en occuper.

Le canton de *Bottelary*, qui est la partie la plus au nord de la colonie, tire son nom de la quantité de foin qu'on y fait : ce district en fournit plus à lui seul que tous les autres ensemble. Sur une hauteur appelée montagne de *Jossen*, sont plusieurs plantations en vignobles, vergers, pâturages, etc. Le chauffage y est fort rare, ainsi

ainsi que l'eau, qui, dans les chaleurs, devient saumâtre dans les fossés où on la conserve. Pour remédier à la disette de bois, la compagnie a fait planter d'arbres plusieurs acres de ce canton, avec défense à toutes personnes d'en couper une seule branche, sous peine d'être fouetté publiquement.

3°. *La colonie de Drakenstein.* Elle fut mise en culture en 1675, principalement par des François refugiés, et sous la direction du gouverneur Simon Vanderstel, qui lui donna le nom qu'elle porte, en l'honneur de son ami, le Baron Van Rheeden, Seigneur de Drakenstein.

Cette colonie est fort vaste; elle s'étend au nord jusqu'à *Saldana-bay*; au sud, jusqu'aux montagnes *du Retour* (ou retournez sur vos pas); à l'est, jusqu'à celles de Drakenstein; et à l'ouest, jusqu'à la montagne du Cheval. Les montagnes de Drakenstein sont hautes, escarpées et rudes. C'est une tâche fatigante et dangereuse que de les traverser, d'où quelques personnes les appellent montagnes *fâcheuses*.

Une église et un moulin à eau sont les seuls édifices publics qu'on trouve dans cette vaste étendue de pays. L'on y rencontre plusieurs fermes éparses, mais pas un seul village.

La principale rivière de ce district prend sa source dans les montagnes, d'où elle est nommée rivière de la Montagne. On voit, sur ses bords, plusieurs plantations en bon état. Elle traverse, en serpentant, plusieurs cantons, et va se perdre dans la baie de Sainte-Hélène.

Le sol, quoique montueux, y est fertile, l'air pur, et l'eau salubre.

La route de la montagne *du Retour* à l'église est escarpée, étroite, bordée de précipices, et fréquentée par les bêtes féroces; ensorte que pour éviter un danger, plusieurs personnes se sont jetées, et ont péri dans un autre. Près de cette route, on a découvert une mine d'argent; mais personne n'a encore obtenu la permission de l'exploiter. On y voit aussi une maison qui passe pour une des plus belles de toute l'Afrique.

La vallée de Simon est une belle terre, contenant une superbe maison, des celliers commodes, moulin, jardins, vergers, vignes, champs de bled, etc. Près de là est une montagne appelée, d'après sa hauteur, la Tour de Babylone, sur laquelle on a formé plusieurs bonnes plantations.

L'église de *Drakenstein* est un des plus pauvres édifices qu'on puisse imaginer; les

murs en sont bas, et le toit est fait de roseaux ; la décoration intérieure répond à celle du dehors. Près de ce bâtiment simple et grossier, est un marché où l'on vend des épiceries et autres menues denrées ; dans le voisinage, est la montagne *de la Perle*, ainsi nommée de ce que son sommet ressemble, dit-on, à une perle. On en tire d'excellente pierre pour des meules de moulin. La montagne nommée fort de *Riebeeck* est haute, escarpée, et manque d'eau. On y avoit d'abord bâti des baraques et posté des troupes pour tenir les Hottentots en échec ; mais les traités faits récemment avec eux, et leur conduite amicale ayant rendu ces précautions inutiles, les Hollandois ont retiré leurs troupes et laissé tomber les baraques.

A la distance environ d'une journée de chemin, au nord du fort de *Riebeeck*, est un canton appelé les Vingt-quâtre Rivières, d'après le grand nombre de ruisseaux qui l'arrosent et qui rendent le pâturage excellent. Les terres de ce canton ne se substituent point, mais elles se donnent par concession ; il est cependant bien habité, fertile et abondant en bétail. L'on n'y connoît encore ni les moulins à eau, ni ceux

à vent; les habitans broient leur bled dans de petits moulins à bras.

A une journée de chemin des Vingt-quatre Rivières, sont les montagnes de miel, ainsi nommées d'après la grande quantité de miel et de cire qu'on trouve dans les fentes des rochers, et que les Hottentots vont au péril de leur vie dénicher, pour les vendre aux Européens. Les blancs y sont fortement attaqués de la maladie des Hottentots, la fainéantise. Ils cultivent rarement la terre, ne comptant que sur leur bétail. Au lieu de manger du pain avec de la viande, c'est de la viande qu'ils mangent avec d'autre viande; c'est-à-dire, un morceau de gibier sec avec un morceau de bœuf ou de mouton frais. Leur boisson est l'eau, le lait, et la bière de miel, qui sont en ce canton si bonnes, que les hommes sont fort rarement malades. A la distance d'une autre journée de chemin, quelques habitans élèvent du bétail sur de hautes montagnes appelées *Piquet Bergen*, nom qui leur est venu des premiers Colons qui l'habitèrent, qui aimoient, dit-on, beaucoup le jeu, et sur-tout le jeu de piquet.

Des Hottentots sont mêlés aux habitans de ces deux derniers endroits, et vivent avec eux en bonne intelligence.

4°. *La colonie de Waveren* : elle a été établie en 1701, par le gouverneur William Vanderstel, de l'illustre famille de Wavern, d'où la colonie a reçu son nom. C'est la dernière du côté de l'est. Comme elle est l'établissement le plus récent, ses bornes sont encore indéterminées, et les montagnes qui l'environnent sont la plupart sans nom. Les terres s'accordent par privilège. Les habitations n'y sont encore que des huttes, et les habitans que des subalternes qui n'ont point de bétail en propre, mais qui se chargent d'y élever des troupeaux appartenans à quelques personnes des autres colonies. Entre celle-ci et le Cap est une haute montagne escarpée, appelée montagne des *sables rouges*, d'après la couleur du sol. Elle est d'un accès si difficile, qu'on est obligé, sur un des côtés de la montagne, de demonter les chariots, et d'en charger les pièces sur le dos des attelages, ensuite on les remonte sur l'autre côté. Près de cette montagne, est une place fertile nommée *Terre noire.*

N'ayant dans cette colonie ni église ni chambre de conseil, les habitans vont remplir leurs devoirs de religion à l'église de *Drakenstein ;* pour les mariages et baptêmes, au Cap ; pour les matières judiciaires à *Stellenbosh.*

Les eaux de cette colonie sont bonnes en général. On y trouve deux bains chauds, mais la multitude de bêtes féroces qui habitent dans les environs, rendent ces bains fort dangereux.

SECTION IV.

La Terra de Natal.

Cette contrée, que les Hollandois ont aussi achetée, est principalement habitée par les Caffres, fort différens des Hottentots sous plusieurs rapports. Ils ne se graissent point le corps, et ne bredouillent point en parlant. Ils diffèrent encore des Hottentots, en ce qu'ils sêment du bled, brassent une sorte de bière, et bâtissent des maisons quarrées, avec une sorte de mortier. Les Caffres font avec les Arabes et les Pirates de la mer rouge un commerce de soie, de dents d'éléphans, de café, qu'ils échangent avec les Européens pour des cordages, ancres, goudron et autres provisions maritimes, objets qu'ils revendent encore aux Arabes. Comme peu de voyageurs intelligens ont pénétré dans cette contrée, nous ne pouvons en donner qu'une relation succincte; cependant nous présentons avec con-

fiance au lecteur tous les détails que nous avons pu rassembler sur cette partie de l'Afrique.

La contrée située près de la mer est unie et garnie de bois. Mais en avançant dans les terres, elle est plus inégale et couverte de montagnes de diverse hauteur. Elle est entremêlée de vallées agréables et de vastes plaines, et coupée par des bois naturels et des prairies. L'eau n'y manque point, car chaque montagne fournit de petits ruisseaux, qui, après nombre de détours, se joignent et vont grossir la rivière de Natal, qui se décharge dans l'Océan Oriental, sous la lat. de 30 deg. sud. Elle est en cet endroit passablement large, et le canal assez profond pour contenir de petits navires. Mais elle est barrée à son embouchure, où, de mer haute, on ne trouve pas plus de dix ou onze pieds d'eau. C'est la principale rivière de la terre de Natal, et elle a été fréquentée par quelques vaisseaux Anglois. Il y a quelques autres ruisseaux et rivières qui se portent au nord; une entr'autres, d'une grandeur considérable, coule à la distance d'environ cent milles, dans l'intérieur des terres, et court plein nord.

Les forêts sont composées de diverses

sortes d'arbres, dont la plupart sont grands et forts, et propres à la construction. Les savannes y sont couvertes d'un gazon serré. Les animaux de terre sont les lions, les tygres, éléphans, buffles, bêtes fauves, cochons, lapins, etc. Le pays abonde aussi en chevaux marins. Les buffles et les taureaux sont les seuls qu'on y apprivoise, tous les autres sont sauvages. Les éléphans y sont fort communs et vont par troupes. Le matin et le soir, on les voit paître dans les savannes; mais dans la chaleur du jour ils se retirent dans les bois, et sont assez paisibles, si on ne les chagrine pas. Les bêtes fauves y sont aussi fort nombreuses, et pâturent tranquillement dans les savannes, mêlées avec les troupeaux domestiques; car les naturels leur font rarement la guerre.

On y trouve des oiseaux de diverses sortes, dont quelques-uns sont les mêmes que les nôtres; tels que canards, sarcelles, sauvages et domestiques, des coqs et des poules, et de plus, une multitude d'oiseaux sauvages qui nous sont totalement inconnus. On y voit une sorte de gros oiseau sauvage de la grosseur d'un paon, dont les plumes sont d'une magnifique couleur; mais ces oiseaux sont fort rares et fort circonspects; d'autres encore qui ressemblent aux courlis,

mais plus gros. La chair de ceux-ci est noire, et pourtant saine et agréable au goût.

La mer et les rivières fournissent du poisson. Cependant les habitans en prennent rarement, excepté des tortues de mer, et cela principalement lorsqu'elles viennent au rivage dans la nuit, déposer leurs œufs. Ils ont pourtant encore une autre méthode fort singulière de pêcher les tortues. Ils prennent vivant un poisson nommé *remora* (1), et fixent deux cordes, l'une à sa tête, l'autre à la queue; ensuite ils le plongent au fond de l'eau, à l'endroit où ils jugent qu'il doit y avoir des tortues, et lorsqu'ils sentent que l'animal s'est attaché à une tortue, ce qu'il fait bientôt, ils tirent à eux le *remora* et avec lui la tortue. Cette manière de pêcher est aussi, dit-on, en usage à Madagascar.

Les naturels de cette contrée sont d'une moyenne taille, mais robustes et bien formés. Ils sont noirs de peau, et ont les cheveux crépus. Ils ont le visage ovale, le nez ni long ni plat, mais bien proportionné, les dents blanches, et l'aspect gracieux. Ce peuple est agile, mais indolent; ce qui vient

(1) Le remora ou *sucet* a la propriété de s'attacher si fortement à des poissons plus gros, ou aux navires, que toute la force d'un homme ne peut quelquefois lui faire lâcher prise.

probablement du peu de vigueur de leur commerce. Le labourage est leur principale occupation : ils ont grand nombre de bœufs et de vaches, sur lesquelles ils veillent soigneusement. Ils connoissent parfaitement chacun les leurs, quoiqu'ils les laissent paître pêle-mêle dans les savannes. Ils ont cependant des poules près de leurs maisons ; ils les apprivoisent et les mènent boire. Ils sèment aussi du bled, et plantent des haies pour tenir renfermés des animaux tant domestiques que sauvages. Le bled de Guinée est leur pain ; et leur boisson, une liqueur qu'ils composent d'une petite graine, grosse comme la semence de moutarde. Ils ne connoissent ni les arts ni le commerce ; chacun fait pour soi les ustensiles qui lui sont nécessaires ou qui doivent lui servir d'ornement. Les hommes ont leurs occupations, et les femmes les leurs ; les premiers bâtissent les maisons et les huttes, plantent les champs et font toute la besogne extérieure ; l'office des femmes est de traire les vaches, de préparer les vivres, et tout l'embarras du ménage. Leurs maisons ne sont ni grandes ni richement meublées ; mais elles sont bien fermées et bien couvertes, ensorte que le vent ni la pluie n'y peuvent pénétrer.

Leur nourriture ordinaire est avec le bled

de Guinée, le bœuf, le poisson, les canards, les œufs de poule, etc. Ils boivent aussi du lait pour étancher leur soif, quelquefois lorsqu'il est doux, mais le plus ordinairement ils attendent qu'il soit aigre. Les autres boissons qu'ils composent ne sont que pour les mettre en gaieté.

SECTION V.

La Terra dos Fumos.

Ce pays est fort peu considérable, borné au sud par la rivière Dellagoa, qui le sépare de la terre de Natal, au nord par Zanguana, à l'ouest par le pas de Naonetas, et à l'est par la partie orientale de l'Océan. Il s'étend depuis l'embouchure de la rivière Dellagoa, jusqu'à l'embouchure de la rivière de Ladroon ou Teude. Le premier nom signifie la rivière des voleurs; elle est située, par les 26 degrés 40 min. lat. s. Le nom de *Terra dos Fumos* a été donné à ce pays par les Portugais, à cause qu'en approchant la première fois du rivage, ils y avoient apperçu de la fumée. Il n'y a point encore d'Européens établis dans cette contrée, et les Caffres qui l'habitent vivent dans un état de simple nature, sans villes, sans villages,

sans habitations, et même sans avoir une hutte portative. Tant il est vrai que l'homme a accumulé autour de lui une foule de besoins factices, et qu'il n'en a de réels qu'un très-petit nombre.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

VOCABULAIRE

DE LA LANGUE

DES HOTTENTOTS.

NOMBRES.

Un, *Ui.*
Deux, *t'Kammi.*
Trois, *t'Knona.*
Quatre *t'Hacka.*
Cinq, *t'Gisi.*
Six, *t'Golo.*

Parties du corps et vêtemens.

Cheveux, *t'Kum.*
Nez, *t-Koi.*
Œil, *Mo.*
Oreille, *t'Nunqua.*
Dent, *t'O.*
Dents, *t'Kong.*
Lèvre, *t'Gamma.*
Main, *t'Unka.*
Jambe, *t'Nu.*
Un bas, *t'Nustanka.*
Ongles, *t'Koloqua.*
Doigt, *t'Naniqua.*
Estomac, *t'Amsa.*
Queue, *Sofie.*
Penis, *t'Ka.*
Tête du penis, *t'Ora.*
La vulve, *t'Gau.*
Tablier, *t'Netie.*
Chapeau, *t'Aba.*
Souliers, *t'Noaka.*

Ages de l'homme et sa condition.

Père, *Bo.*
——, *t'O.*
Frère aîné, *t'Ai.*
Frère cadet, *t'Kana,*
Mère, *Mamâ.*
——, *Sausi,*
Parens, *Sanna.*
Sœur aînée, *t'Kaes.*
Sœur cadette, *t'Kangs.*
Jeune fille, *Trakosi.*
Fille, *t'Gos.*
Garçon, *t'Go.*
Esclave, *Kobbo.*
Maître de la maison, *t'Kukoi.*

Noms des animaux et leurs propriétés.

Tigre, *Kœssau.*
Loup, *Guka.*
——, *Nuka.*
Eléphant, *Coa.*
Chien, *Tu.*
Chiens, *Tuna.*
Penis d'un chien, *Tuna-ka.*
Chienne, *Tus.*
Lion, *t'Gamma.*
Tortue, *t'Gammi.*
Ælan, *t'Kan.*
Chevreuil, *Za.*
Steenbok, *Gunima.*
Jackal, *d'Intai.*
Zèbre, *d'Au.*
Cheval, *Harqua.*
Etalon, *Karangaha.*
Jument, *Ahas.*
Poisson, *t'Gau.*
Buffle, *t'Kau.*
Vache-marine, *t'Gao.*
cochon, *Hango.*
Bêtes à cornes, *t'Guku.*
Mouton, *t'Gus.*
Vache, *t'Goos.*
Taureau, *Hara.*
——, *Ho.*
Babouin, *t'Gorloka.*
Abeille, *Oi.*
Miel, *Denni.*
Lait, *Bi.*
Graisse, *t'Nui.*
Chair, *t'Go.*

Substantifs, adjectifs, adverbes, pronoms et phrases.

Tonnerre, *t'Gulu.*
Feu, *t'Ei.*
Bois, *É.*
Pain, *Bre.*
Pipe, *t'Nov.*
Terre ferme, *Houtniqua.*
Eau coulante, *t'Kam t'nasi.*
Eau, *t'Kamma.*
Maison, *t'Kooqua.*
Route, *Dau.*
Fâché, en colère, *Solo.*
Pourquoi, ou contre qui êtes-vous en colère,
Mauvais chemin, *Tradau.*
——, *Tudau.*
Beau chemin, *Skundaha.*
Calebasse, *Karabu.*
Chariot, *Krohe.*
Bon, *Huka.*
Meilleur, *Oin.*
Mauvais, laid, *Kaisi.*
Malade, *Kaisin.*
Ce qui vous appartient ne vaut rien, *Zgu kaisi.*
——, *Ti t'ka.*
Moi, *Tiri.*
——, *Tili.*

Solo nahe.

Froid, *Ore.*

Oui, *Ie.*

Non, *Aa.*

Ton cheval, *Ta hanqua.*

Qui, lequel, *Danne.*

Qui est venu? *t'Danne koha?*

Qui demeure ici? *t'Danne koha he?*

Notre père, *Zika-bo.*

——, féminin, *Titis*

Toi, *Tats.*

Elle, *Tatisi.*

Lui, *Ke koe.*

Nous, *Zita.*

Ils, eux, *Hekoina.*

Ton, *Ta.*

Voulez-vous du pain? *Tats bræ?*

——, *Sas bræ.*

Verbes actifs et neutres employés dans quelques phrases.

Je suis, *Titti.*

Tu es, *Kia.*

Il est, *Oi.*

Nous sommes, *Zikatisi.*

Nous sommes là, *Zikatisi inaha.*

Il est là, *Dan inaha.*

Venir, *Ha.*

Viens ici, *Hevaha.*

——, *Jata ha.*

Viens vîte, *Susa ha.*

Ne viens pas, *Ha gutti.*

Faire, *Hi.*

Donner, *Male.*

——, *Mare.*

Donne-moi, *Mare gu.*

Dormir, *t'Kom.*

Je suis endormi, *Tili kakule.*

Bouillir, *Zain.*

L'eau bout, *Daukais'kamma.*

Donne du feu, *t'Ei mare.*

Donne du lait, *Bi mare.*

Fais-moi donner à boire, *Ereka.*

Donne-moi à manger, *t'Koho mare.*

Manger, *t'Knu.*

J'ai envie de manger, *t'Knu kau tiri.*

J'ai grand faim, *Tiri kalu naha.*

Avoir le ventre plein, *Ele tekae.*

S'asseoir ou se coucher, *t'Koe.*

——, *t'Kuwe.*

Bonjour, Adieu, } *t'Abe.*

Bonjour, maître, *t'Abe t'kukoi.*

Voler, friponner, *t'Sa.*

Tuer, *t'Nautkam.*

En vérité, cela est vrai, *Kammasa.*

Mentir, cela est faux, *Eige.*

Le tems est beau, *t'Oroo.*

Il pleut, *t'Ukai.*

Rappelez-moi à votre famille ? *t'Kabe-bare.*

Un coup à boire, A boire, } *t'Kà.*

Ici, prends cela ! Vois là ! tiens ferme ! } *t'Katsi.*

Nota. T' ainsi placé devant un mot, indique que la syllabe doit être prononcée avec un claquement, en appliquant la langue au haut du palais. Il me parut que les Hottentots faisoient, dans leurs differens dialectes, ce claquement plus ou moins fort, suivant les émotions de celui qui parle, ou suivant le sujet dont il parle, et quelquefois aussi ils ne font entendre aucun claquement.

Quelques mots de la langue des Chinois ; *ou* *Hottentots*-Chinois.

Un, *t'Koà.*
Deux, *Tinnano.*
Trois, *Tinnankaita.*
Quatre, *Tinnanonaka.*
Lui, *t'Natko.*
Feu, *t'Ei.*
Eau, *t'Kae.*
Chair, *t'Goà.*
Mensonge, *t'Koagó.*
Lion, *t'Kalo.*
Tigre, *t'Abé.*
Bonjour, *t'Avé.*

Nota. Je n'ai trouvé aucun Hottentot de cette nation qui sût compter au dessus de quatre. Malgré cela, tous ceux qui sont bergers au service des chrétiens, s'apperçoivent, m'a-t-on dit, beaucoup plus vîte que leur maître, s'il manque quelque brebis dans les troupeaux nombreux confiés à leurs soins.

On observera qu'il n'y a que deux ou trois de ces mots qui ressemblent à la langue des autres Hottentots, ceux qui signifient *feu* et *chair*, et le mot usité pour se saluer réciproquement.

VOCABULAIRE

VOCABULAIRE

DE LA LANGUE

DES CAFFRES.

Compter, *Sium.*
Un, *Enje.*
Deux, *Babini.*
Trois, *A-tatu.*
Quatre, *Sanu.*
Cinq, *Sumentni.*
Six, *Sinje.*
Dix, *Sumi.*
Cent, *Enkuku.*
Père, *Bao.*
Mère, *Mau.*
Un homme, *Doda.*
Une femme, *Ufasi.*
Deux frères, *Emkulo.*
Cousin, *Umsala.*
Parent, *Sinlobo-tetu.*
Ami, *Eklobo.*
Main, *Fansa.*
Doigts, *Aene.*
Le pouce, *Umino.*
Bras, *Enkomo.*
La cuisse, *Mulemse.*
Un homme mort, *Ufite.*
L'oreille, *Sila.*
Beau, *Opepile.*
En colère, *Siala.*
Grand, *Entue nune.*
Petit, *Nonane.*
Javeline, hassagay, *Em-*

Pied, *Enjau.*
Doigts du pied, *Emanis-sani.*
Tête, *Loko.*
Eau, *Maasi.*
Lait, *Ammasi.*
Feu, *Lilo.*
Le soleil, *Lelanga.*
La lune; *Janga.*
Pluie, *Evula.*
Bœuf, *Gomo.*
Cheval, *Hanshi.*
Lion, *Elepho.*
Buffle, *Eujata.*
Jackal, *Pangalio.*
Elan, *Poffo.*
Chien, *Sesiuja.*
Donner, ——
Chemin, *Usala.*
——, *Eenzela.*
Une personne malade, *Jaffa.*
Plus, donnez-m'en plus! *Ungeesa.*
Il est trop petit, *Ninneni.*
Bonjour, *Echiote.*
Danser, *Usino.*
Viens ici, *Isat.*
Cours! hâte-toi! *Hardem!*

kangota.
Couteau, *Sishatse.*
Chariot, *Noto.*
Cuivre, *Emsi-bem sopi.*
Grains de verre, *Sintela.*
Petits grains de verre rouges, *Lenkitenka.*
Dormir, *Gualala.*
S'éveiller —, Eveiller quelqu'un, } *Vuka.*
Non, *Haij.*
Oui, *Aoe.*
Bien loin, *Kude.*

Nota. Les Caffres ne font point comme les Hottentots, des claquemens de langue en parlant ; ils prononcent tous leurs mots d'une manière ferme et distincte : ils appuient principalement, et avec un accent fort, sur la pénultiéme syllabe.

Air chanté par les Hottentots-Caffres près de la petite rivière Zondags-rivier. (Voy. tome II, page 217.)



FIN.

TABLE
DES MATIÉRES

CONTENUES DANS LE IIIe. VOLUME.

Fin de la Table.

TABLE GÉNÉRALE
DES MATIERES
CONTENUES DANS LES TROIS VOLUMES.

Nota. Le chiffre romain indique le volume, et le chiffre arabe indique la page.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit intitulé : *Voyage du docteur Sparrman au Cap de Bonne-Espérance, et autour du monde avec le capitaine Cook ; traduit par M. Le Tourneur.* J'ai trouvé cet Ouvrage rempli de détails intéressans, et d'observations que le savoir de M. Sparrman rend précieuses. Ce Livre, réuni à quelques autres sur plusieurs portions de l'intérieur de l'Afrique, concourra à étendre nos connoissances sur cette partie considérable du globe. A Paris, ce 16 avril 1787.

MENTELLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés et féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur *LE TOURNEUR*, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public *le Voyage du doc-*

teur SPARRMAN *au Cap de Bonne-Espérance* ; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent privilège, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilège que de la cession ; & alors, par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 août 1777, portant réglement sur la durée des Privilèges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelques qualités & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage, sous quel prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le

représentera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois; de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre royaume et non ailleurs, en beau papier et beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher et féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIROMENIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le sieur DE MAUPEOU; & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empê-

chement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, et qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis et nécessaires, sans demander autre permission, et nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le vingt-huitième jour du mois de février l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-sept, et de notre règne le treizième. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 575, folio 175, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège; et à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 avril 1785. A Paris, le 9 mars 1787.

KNAPEN, Syndic.



L'Hipopotame.



Le Gnu.

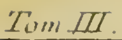
Le Buffle





Ratel espece de Blaireau

Bosch-bok ou Bouc des Bois.



Le Zerda.



Yerbua ou Gerboise du Cap



Petite Souris de grandeur naturelle

